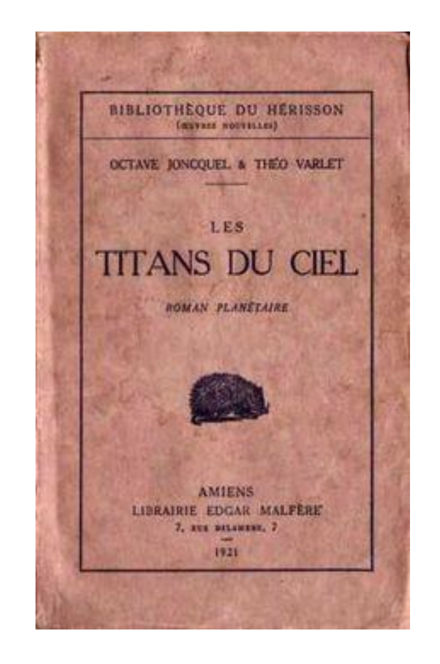


Octave Joncquel & Théo Varlet

L'ÉPOPÉE MARTIENNE VOLUME I

LES TITANS DU CIEL

Roman Planétaire

(1921)

Table des matières

LA CONQUÊTE DE LA TERRE

PREMIÈRE PARTIE

LA SAISON DES TORPILLES

En tous cas, que nous attendions ou non une nouvelle invasion, ces événements nous obligent à modifier grandement nos vues sur l'avenir des destinées humaines. Nous avons appris maintenant à ne plus considérer notre planète comme une demeure sûre et inviolable pour l'homme : jamais nous ne serons en mesure de prévoir quels biens ou quels maux invisibles peuvent nous venir tout à coup de l'espace.

H.-G. WELLS.

(La Guerre des Mondes).

CHAPITRE PREMIER

AVANT L'« OPPOSITION » DE MARS, EN L'AN 1978

La Grande Guerre, qui jeta les unes contre les autres, vers le début du XXe siècle, la plupart des nations civilisées, avait bien été la dernière.

Une invention, déjà prévue depuis un certain temps, jointe à l'initiative de quelques hardis penseurs et hommes d'action, accomplirent ce que n'avaient pu faire le spectacle de la mort et des dévastations vaines, les déclamations des pacifistes et les raisonnements des économistes. Les instincts sauvages qui, depuis le Caïn légendaire, marquaient l'humanité comme un stigmate de son origine animale, et ne cessaient, par leurs explosions périodiques, d'entraver le développement de l'intelligence, la contraignant à organiser la tuerie au lieu de se livrer à la conquête pacifique de la planète, – les instincts féroces furent définitivement jugulés et réduits à l'impuissance.

Le « Problème de la guerre » fut résolu pour ainsi dire en deux étapes. Tout d'abord celle qu'on pourrait nommer le désarmement universel – resté utopique tant que l'on prétendit le faire sortir des bonnes volontés mutuelles. L'attaque brusquée des Japonais alliés aux Chinois qu'ils militarisaient depuis vingt ans – ce fameux

« péril jaune » dont se moquèrent jusqu'au dernier moment les incrédules Européens – faillit, en 1932, submerger l'Occident, à peine remis de ses luttes antérieures. Mais la Découverte, perfectionnée dans le secret le plus absolu par un comité d'hommes unissant au génie scientifique les plus nobles desseins sur l'avenir de l'humanité, sut à la fois empêcher l'invasion et porter au militarisme le premier coup mortel. Commandés à distance par ondes télé-mécaniques, des centaines de « déflagrateurs », – silencieux hélicoptères servant de relais – survolèrent nuitamment les hordes jaunes, les baignant de radiations électromagnétiques à haute tension. Sous cette influence, de fortes étincelles jaillissaient en tous sens des corps métalliques. Les cartouches partaient spontanément dans les gibernes, ceinturant de feu mortel les soldats en marche, et les obus explosaient à pleins caissons, comme les dépôts de munitions, les arsenaux, les poudreries. En quelques heures, telle l'armée de Sennachérib fauchée par le glaive flamboyant de l'Archange, Célestes et Nippons jonchèrent par millions denses les plaines de la Sibérie, et l'Europe fut sauvée, sans qu'on eût à déplorer d'autres pertes que celle des avant-gardes allemandes arrivées déjà à proximité de l'envahisseur, et dont les munitions subirent indistinctement les effets des ondes déflagratrices.

Enhardi par ce succès, et les possibilités uniques qu'il présentait, le gouvernement de la France – ou plutôt le C.S.P. (Comité Science et Progrès) dont les membres tenaient sous leur coulpe les politiciens effarés, – fidèle aux « immortels Principes de 89 », reprit aussitôt la

vieille idée du désarmement général, et, au nom de la paix définitive, proposa *urbi et orbi* la création immédiate des États-Unis d'Europe, sous la présidence nominale de S.A.S., le Prince de Monaco. L'ultimatum, soutenu par la menace tacite des télé-déflagrateurs, fut accepté d'emblée. Toutes les munitions de chaque pays furent transportées loin des habitations, les abords des dépôts évacués, et au jour dit, les « rotatifs » fatals circulèrent, silencieux et sous la seule commande des antennes directrices, suivant tous les méridiens et les parallèles de l'Europe, qui retentit plusieurs heures durant de milliards d'explosions de tout calibre.

Les États-Unis d'Europe étaient fondés sans retour, et peu à peu les ex-nations apprirent à se considérer comme les membres de la même fraternité humaine, n'ayant pas plus d'intérêt à lutter entre eux que n'en ont les gens des Bouches-du-Rhône contre ceux du Pas-de-Calais, ou les Londoniens contre les Édimbourgeois.

Il est vrai qu'au début l'instinct belliqueux tenta des retours offensifs. Atténué par la suppression des armes à feu, sur le pouvoir desquelles il s'appuyait comme un milliardaire sur la vertu de ses banknotes, il n'en demeurait pas moins ancré au plus profond de l'être humain. Sous de quelconques prétextes de rivalités, des échauffourées sporadiques eurent lieu ; – et comme les patrouilles de rotatifs déflagrateurs circulaient de temps à autre, prohibant l'usage des canons, fusils ou revolvers, ce fut à coups de piques, de lances, de faulx, à l'aide d'arcs et de flèches, comme aux temps primitifs, que l'on s'entre-égorgea.

Mais le C.S.P. eut tôt fait de comprimer ces velléités, et par la même occasion de réduire le fléau de la guerre à l'impuissance définitive. Sitôt la nouvelle de ces émeutes parvenue au gouvernement central, l'aérodrome de la Turbie envoyait un rotatif qui descendait du ciel au-dessus des combattants et s'arrêtait en plane hélicoptère à quelques mètres du sol. Au bord de la carlingue se penchait un Sénégalais, sans autre arme apparente qu'une sorte de bâton blanc analogue à celui de la police des voitures, mais terminé par un petit réflecteur parabolique. Après trois sommations sans résultat, il pointait sur les plus acharnés sa baguette mystérieuse, d'où jaillissait un long jet fusant, et avec une éblouissante déflagration, ceux qu'il atteignait tombaient sur place, foudroyés, pis même, volatilisés sans le moindre résidu, parfaitement annihilés.

Nulle résistance n'était possible : qu'on les eût ou non *hypnotisés,* comme certains le prétendaient, les gendarmes nègres étaient dévoués à leurs maîtres tout comme jadis les fameux Haschischins au Vieux-de-la-Montagne, et plutôt que de livrer le secret de leur « foudroyant », ils le faisaient exploser, avec leur personne et celles des assistants, grâce à un dispositif particulier.

D'ailleurs, la soumission imposée par cette sorte de dictature scientifique n'avait rien de trop pénible. Le C.S.P. (transformé bientôt en Directoire-Terrestre, siégeant à Paris, par l'adhésion forcée de tous les pays aux États-Unis du Globe) entendait n'utiliser sa police que dans le but de faire régner l'ordre et la paix

nécessaires au développement intégral de l'humanité. Et les terribles « foudroyants » eux-mêmes n'étaient que la première application d'un principe nouveau dont la généralisation permettrait bientôt de supprimer la houille, le mazout et autres combustibles, et d'économiser l'énorme effort humain employé à leur extraction. En effet, le moyen était découvert de dégager à volonté en quelques secondes toute la formidable énergie intra-atomique incluse au sein du radium ; et l'on comptait pouvoir appliquer le même « activateur » à d'autres métaux moins rares, ce qui permettrait d'industrialiser le procédé.

Mais en attendant que cette source illimitée d'énergie vînt faire disparaître à son tour le « problème social », l'acuité de celui-ci avait beaucoup diminué. Après quelques tâtonnements politiques – ou plutôt économiques – la paix stable et définitive porta ses fruits, et l'humanité entière, ainsi protégée contre ses instincts de violence, connut un bien-être et une prospérité incomparables : – à tel point que les derniers survivants de la période qui précéda la Grande Guerre de 1914-18, toujours prêts à vanter ces jours lointains comme une sorte de paradis perdu, finirent par admettre la supériorité de l'ère contemporaine.

Les perfectionnements du machinisme, la limitation de la natalité, enfin admise comme une conséquence naturelle de la civilisation arrivée à son apogée, avaient réduit à trois heures la durée du travail journalier et concédé aux hommes de nouveaux loisirs. De nombreuses fêtes publiques canalisaient le besoin de

divertissements extérieurs de la masse, tandis que ses aspirations morales se satisfaisaient dans la pratique obligatoire des diverses religions officielles, qui comprenaient aussi, en Europe, la théosophie et le bouddhisme. Une élite, qui remplaçait les anciennes « classes dirigeantes », s'adonnait aux nobles joies de la curiosité scientifique et suivait avec passion les recherches organisées par le Directoire-Terrestre. Celui-ci, posant en axiome que la poursuite de la vérité est pour l'espèce humaine un devoir essentiel, consacrait toutes les ressources disponibles du budget mondial à des travaux de science pure et désintéressée. Jadis à la remorque de l'utilité pratique et disposant de ressources dérisoires lorsqu'elle ne laissait pas mourir de faim ses adeptes, considérés comme d'inoffensifs maniaques, la science spéculative triomphait. Et le progrès, ainsi dirigé vers des horizons de plus en plus hauts, reprit sa marche toujours accélérée.

Des laboratoires gigantesques, des instruments que leur coût excessif avait jusque-là empêché de construire, furent livrés à des chercheurs ivres d'une joie sublime, pour explorer les secrets de la nature. L'astronomie surtout bénéficia de ces largesses inouïes, et de nouveaux appareils d'optique, laissant bien loin derrière eux les télescopes et lunettes dus jadis à la munificence privée des Lick ou des Carnegie, scrutèrent les profondeurs sidérales.

On reprit le problème de la pluralité des mondes habités, ce problème qui avait eu jadis ses martyrs – tel Giordano Bruno, mort sur le bûcher pour avoir proclamé

que la Terre n'est pas le seul globe de la création où vivent des êtres pensants ; – ce problème qui avait fait couler tant d'encre alors qu'on n'avait aucun moyen pratique de le résoudre. L'idée, hardiment émise dès le XIX[e] siècle, d'envoyer des signaux de feu à nos frères de l'espace, fut enfin réalisée, et chaque nuit, sur l'étendue du Sahara, d'immenses tracés géométriques sollicitaient l'attention des observateurs extra-terrestres. Et en même temps, des ondes formidablement puissantes de T.S.F., empruntées aux Alternateurs-Équatoriaux, « attaquaient » sans répit les planètes voisines, Mars et Vénus.

Le résultat de ces efforts sublimes pour nouer la fraternité interplanétaire ne se fit pas attendre. Mais le premier succès, obtenu dès le début de 1975, stupéfia tout le monde cultivé. On n'osait croire à cette nouvelle paradoxale : la réponse provenait de Jupiter ! Jupiter, éclatant joyau des nuits terrestres ; Jupiter, le géant du système solaire, onze fois supérieur en diamètre à notre modeste globe ; Jupiter trônant, escorté de ses neuf satellites, sur son orbite majestueuse, cinq fois plus loin du Soleil que la Terre ; Jupiter, enfin, que la science officielle avait jusqu'alors estimé inhabitable, à cause de sa masse énorme qui avait dû le préserver plus longtemps du refroidissement, et conserver dans ses flancs la température d'un soleil à peine éteint. Mais le fait était là, bientôt confirmé, indéniable : dans l'ombre ronde et noire que le plus gros des satellites joviens, Ganymède, projetait sur la planète-mère en passant devant elle, des lueurs énigmatiques et mobiles remarquées déjà depuis longtemps venaient de se

décomposer, sous les grossissements des plus forts télescopes (Mont-Blanc et Gaurisankar) en traits lumineux distincts, qui reproduisaient au fur et à mesure les géométries signalétiques du Sahara terrestre !

Plus de doute ! c'en était fait de la solitude dans laquelle flottaient les blocs matériels et indifférents de l'ancienne astronomie ! des êtres intelligents vivaient là-haut, parmi les abîmes de ces cieux dont les investigations hardies de la science avaient reculé peu à peu les bornes. Le vertige de cet Espace infini qui avait remplacé les naïfs firmaments des Anciens, en cristal clouté d'or, n'épouvanterait plus les imaginations de son vide démesuré. Fini pour l'humanité de se sentir perdue au sein des gouffres insondables, spectatrice unique et isolée du mystère incompréhensible de l'univers, grelottant de solitude sur son infime globe ! La vie et l'intelligence n'étaient plus une exception réservée à une seule planète, entre les plus minimes du système solaire. Des esprits analogues aux nôtres peuplaient à tout le moins le géant Jupiter !

Une onde d'enthousiasme sacré parcourut tous les cerveaux pensants de la Terre. Des cérémonies publiques furent organisées, et dans les temples de tous les cultes on rendit grâces, de ce que d'autres hommes existaient, louant sans nul doute la gloire d'un Créateur, et susceptibles, grâce à ces communications nouvelles, d'être amenés à la connaissance du vrai Dieu, s'ils ne la possédaient déjà.

Non seulement l'élite scientifique, mais la masse d'ordinaire inattentive aux progrès de la connaissance

pure, suivirent avec passion le développement de l'expérience. Une curiosité fiévreuse tint les esprits en suspens, au cours des longs mois qui se passèrent avant que fût établi un langage conventionnel satisfaisant, et qu'un échange d'idées pût avoir lieu de façon suivie entre les deux planètes. Ou plutôt entre la planète Terre et le satellite jovien Ganymède, d'où partaient les signaux dessinés sur la mer de nuages de la planète Jupiter, dans l'ombre du satellite.

La tâche était ardue et compliquée, certes ; mais Champollion a bien déchiffré les hiéroglyphes d'un peuple disparu depuis deux mille ans ; et dans le cas actuel les cerveaux les plus lucides et ingénieux de deux planètes bien vivantes consacraient toutes leurs énergies à la solution du problème.

Au bout de dix mois, la conversation s'établit, intelligible, et les révélations arrivèrent de l'outre-espace, auquel on renvoyait en échange – pour la première fois depuis l'origine de l'homme ! – les nouvelles de la Terre. Les journaux reproduisaient chaque matin le « Communiqué de Jupiter », et les cinémas filmaient les tableaux de la vie Jovienne que les télescopes avaient captés d'abord sur l'écran noir de l'ombre ganymédienne…

Mais les ouvrages spéciaux publiés sur la matière sont trop nombreux et répandus pour que j'aie besoin d'insister.

L'impression la plus forte peut-être fut créée par la nouvelle que l'humanité de Jupiter présente avec

l'humanité de la Terre des affinités aussi proches, même au point de vue de la constitution physique. Des savants à idées préconçues s'étonnèrent ; mais l'explication fut bientôt donnée, – par les Joviens eux-mêmes, dont la sagesse s'avéra dès l'abord très supérieure à la nôtre. La parenté des planètes, toutes également issues du Soleil primitif, ou plutôt de la Nébuleuse originaire, implique l'analogie d'évolution à leur surface des germes vitaux (ou *cosmozoaires)* identiques, apportés incessamment sur chaque astre par les milliers d'aérolithes qui sillonnent l'espace en tous sens. – germes ne se développant pour faire souche de toute la série des végétaux et des animaux que dans des circonstances étroitement déterminées et en particulier sous l'influence de certains rayons projetés jadis par le Soleil et aujourd'hui absents de sa lumière appauvrie.

Toutefois, sur Jupiter, la race intelligente, apparue plus tôt que sur Terre, possède outre une science très étendue une parfaite domination des facultés morales sur les instincts animaux, grâce (prétendaient les Joviens) à la nature spéciale de la longévité individuelle, qui au cours d'années équivalant presque chacune à 12 années terrestres, et composée de 10.455 jours de 10 heures, leur permet d'acquérir très tôt l'expérience et la pondération qui sont chez nous le vain apanage de la décrépite vieillesse.

Depuis des millénaires, la guerre a disparu de la sage planète, dont les habitants vivent dans la modeste satisfaction de leurs besoins, pour les joies de l'étude et de la contemplation. Leur industrie pratique semble assez

peu développée, mais ils ont poussé à un point de perfection merveilleux la connaissance pure et certaines applications, entre autres du domaine optique, car l'astronomie est considérée chez eux comme la science la plus haute.

Il est vrai que l'atmosphère de la planète, chargée fréquemment de nuages opaques, se trouve des moins propices aux observations de leur science préférée (et peut-être même fut-ce cette difficulté initiale qui les fit s'acharner à sa poursuite) ; une bonne partie des habitants sédentaires de certaines zones équatoriales n'avaient jamais vu, *alors,* le disque du soleil et à plus forte raison ignoraient le spectacle merveilleux de l'infini stellaire. Mais depuis longtemps les Joviens ont appris à communiquer avec leurs satellites : les cinq petits, déserts, servent de lieu de relégation pour les rares dégénérés ; avec les habitants des quatre gros, une alliance pacifique et fraternelle s'est établie, et l'on a transporté les observatoires sur l'un d'eux, Ganymède. Minuscule en comparaison de l'immense planète, ce globe est bien suffisant pour contenir à l'aise tous les astronomes joviens, puisqu'il surpasse en diamètre la planète Mercure ; et des véhicules actionnés par « accumulateurs solaires » permettent encore aux simples amateurs de venir contempler les merveilles du ciel, dans l'atmosphère idéalement pure du satellite.

La description de leurs télescopes, dont les Joviens ne tentèrent de dissimuler aucun secret, occupa de nombreuses et laborieuses séances de transmission ; mais, fidèle à sa règle de conduite, le Directoire-Terrestre

garda pour lui le meilleur de ces révélations. Le principe général en fut seul divulgué et l'on apprit avec stupeur que les télescopes joviens, guère plus volumineux que les équatoriaux du Mont-Blanc et du Gaurisankar, permettaient néanmoins d'obtenir des grossissements *illimités*. En effet, les images, au lieu d'y être amplifiées uniquement par le système « miroir-oculaire », y subissaient en outre, au moyen de relais spéciaux, un *développement* analogue à celui que le microphone terrestre impose aux vibrations sonores. Si bien que non seulement les signaux lumineux du Sahara avaient été aperçus dès le premier instant, mais la vie des Terriens était surveillée depuis des générations avec une sollicitude inquiète, d'aussi près qu'un biologiste peut suivre une colonie de microbes au foyer de l'ultra-microscope. Les signaux lumineux projetés de Ganymède sur l'écran de son ombre n'étaient donc pas faits au hasard, mais sollicitaient directement l'attention des Terriens.

Or, il semble que les membres de la famille planétaire baignent dans une sorte d'atmosphère spirituelle analogue à celle qui règne au sein des civilisations terrestres. Il semble que les manifestations de l'Esprit suivent à la surface des Filles du Soleil une marche étroitement parallèle, et qu'en dehors des communications matérielles il existe des idées « interplanétaires » comme il y a ici des idées « dans l'air » grâce auxquelles une invention surgit, à l'heure de sa maturité fatale, dans une foule de cerveaux à la fois et sur divers points du monde. Une première preuve de cette hypothèse venait de nous être donnée par cette

simultanéité des efforts faits sur la Terre et Jupiter pour établir la communication idéale. Une éclatante conformation vint bientôt nous convaincre de son exactitude.

La minutieuse description des procédés joviens de télévision était à peine terminée que les antennes réceptrices de T.S.F. interplanétaire, jusque-là muettes en dépit des appels quotidiens, entrèrent tout à coup en action. Des signaux nets et précis, – traits et points de l'alphabet conventionnel genre Morse institué d'un commun accord avec Jupiter, – firent d'abord croire qu'il s'agissait du nouveau mode de communication que la planète géante se proposait de mettre en jeu, à l'instigation de la Terre, pour doubler ses signaux optiques[1]. Et le premier jour, la nouvelle, publiée sous cette forme, ne suscita qu'une médiocre curiosité. Mais au bout de quelques heures le doute ne fut plus permis, et la provenance des ondes, dûment relevée et vérifiée, vint

---

[1] L'échange optique de communications devenait en effet précaire, lors des « conjonctions » de Jupiter (c'est-à-dire quand les deux planètes Jupiter et Terre se trouvent sur leurs orbites chacune d'un côté opposé du Soleil), tant à cause de la distance, accrue dans la proportion de 6 à 4 relativement à l'époque des « oppositions » (Soleil, Terre et Jupiter alignés sur une même droite), qu'à cause de l'irradiation de l'astre central. La T.S.F. fut donc montée par Jupiter, sur les plans que lui envoya la Terre ; mais les appareils ne fonctionnèrent pas de façon correcte avant la deuxième semaine des torpillages martiens.

confirmer le libellé des « cosmogrammes ». Il fallut se rendre à l'évidence :

La planète Mars, à son tour, était entrée dans le circuit.

Avec une sagacité merveilleuse, les Martiens, placés à souhait entre les deux planètes pour déchiffrer simultanément leurs communications, avaient réussi à en surprendre la clef conventionnelle ; et avec une maîtrise immédiate, sans tâtonnements, du premier coup, ils transposaient en T.S.F. le langage lumineux. Sans nul doute, ils avaient perçu depuis leur origine les signaux hertziens radiés par la Terre à travers l'espace, mais avaient omis d'y répondre, pour une cause ou pour une autre. Peut-être leurs appareils transmetteurs n'étaient-ils pas encore au point ? peut-être…

Mais à ces questions qui lui furent posées, Mars se garda bien de répondre. Dès les premiers messages, on comprit sur Terre qu'il ne s'agissait plus ici des nobles échanges de pensées auxquels nous avait habitués la sage planète Jupiter. Des questions nettes et serrées, positives et techniques, se déroulaient sur la bande des appareils récepteurs, et publiées ensuite dans les communiqués, suscitaient les réflexions du public, partagé entre son admiration naïve d'une telle précision impérieuse et son dégoût du caractère sec et aride des messages. Quelle était la population exacte de la Terre ? Les agglomérations les plus peuplées ? De quelle force les appareils de levage les plus puissants ? Où y avait-il des veines de… (radium, parvint-on à saisir après de longues explications) ? Et encore, pêle-mêle, comme au

hasard : Explosifs ? Moyens de destruction les plus puissants ? Épaisseur exacte de la croûte terrestre ? Composition de l'atmosphère ? Sa teneur précise en argon, surtout ? Climats ? Température ? Salure des mers ? etc., etc.

Bref, les questions d'une sotte badauderie, semblait-il, qui rebutèrent bien vite le public, mais qui flattaient l'orgueil des savants terriens, trop heureux de montrer aux frères de l'espace à quel niveau s'étaient déjà élevées leurs connaissances. Le Directoire-Terrestre lui-même avait à cette occasion levé l'embargo concernant certaines formules secrètes : – quel danger y avait-il que ces Martiens, gravitant à 50 millions de kilomètres, en fissent jamais contre nous un usage nuisible, ou du moins capable de compromettre la marche en avant du Progrès et de la Civilisation ?

Ah ! noble confiance de la Terre, plus naïve qu'un parvenu comptant ses pièces d'or devant des voleurs, comme tu devais être bientôt cruellement déçue !

Aujourd'hui que la catastrophe s'est produite, et que l'épouvantable expérience nous a révélé le véritable caractère des habitants de Mars, je songe avec une admiration respectueuse à l'intuition de nos aïeux lointains, ignorants, certes, en astronomie, mais situés à une proximité mystérieuse du cœur profond de la Nature, où leur âme savait lire un langage que le développement ultérieur de la raison raisonnante nous a désappris d'employer.

Mars, dont le nom fut toujours associé au carnage, depuis l'époque lointaine où nos premiers pères s'entretuaient sur les pentes du Pamir glacé, à la conquête des plaines fertiles ; Mars, dont la seule influence occulte semblait affoler les humains ; Mars, symbole de la guerre et de la dévastation ; Mars, dieu farouche et impitoyable, présidant à la discorde et à la mort violente, sacré tel par une prescience infaillible de la menace que la rouge planète faisait peser du haut des cieux sur la Terre et la race des hommes !

Et plus près de nous, à l'aube du XXe siècle, cet autre voyant, digne de figurer au rang des prophètes inspirés par l'Esprit universel pour qui le futur et le passé se développent en un éternel présent, – ce simple homme de lettres anglais qui sut interpréter dans un écrit visionnaire des pressentiments analogues, mais précisés et concrétisés – par l'approche peut-être de l'événement. Il avait *vu,* lui, à travers les brumes de l'avenir, la monstrueuse invasion à laquelle nous devions assister, moins d'un siècle plus tard, nous les derniers hommes terrestres ! Mais son cerveau de romancier, déformant les horreurs de l'attentat, en avait, pour complaire à un public optimiste, adouci le farouche dénouement, et imbu des théories scientifiques à la mode de son temps, il avait attribué à ses Martiens une anatomie fantastique de pieuvres… Ah ! si nous avions pu, lors des premières communications martiennes, nous rappeler son livre, non comme une fantaisie imaginaire, mais comme un augural *Mané, Thécel, Pharès !* quel irréparable désastre nous auraient épargné, alors, un peu de méfiance et de prévoyance !

Mais les dieux aveuglent ceux qu'ils veulent perdre, et après avoir surpris au passage le secret de la télévision jovienne, Mars fut bénévolement documenté par la Terre sur les plus précieuses conquêtes de notre science, y inclus le principe des « foudroyants » à radium, que lui livrait l'impardonnable faute du Directoire.

CHAPITRE II

LA MENACE MARTIENNE

Ces huit derniers jours de tranquillité civilisée m'apparaissent aujourd'hui encore avec une netteté singulière, en dépit des abominables aventures que j'ai traversées depuis, avec tous nos frères humains sans exception, et bien que la période de ma vie qui précéda l'ère calamiteuse me semble en général aussi étrangère à mon moi actuel que la troublante réminiscence d'une métempsycose antérieure. Traqué par la mort, endurci au malheur, à l'assassinat brutal de mes plus beaux espoirs et de ceux de l'humanité, mon âme d'aujourd'hui, cristallisée par le stoïcisme désespéré en un bloc de diamant noir, mon âme se resouvient avec une pitié mélancolique de la naïve confiance de jadis et de la douceur de la vie, autrefois…

À la suite d'un surmenage mental excessif, j'avais dû m'octroyer des vacances prématurées, dans le paysage exquisément sédatif et tonique de l'estuaire de la Somme, à Saint-Valery. Même en ces jours de civilisation culminante, la petite ville avait conservé immuables son aspect et ses mœurs de la fin du XIXe siècle ; et savourant ce repos avec délices, j'occupais mes journées à perfectionner par l'herborisation mes connaissances botaniques, jusque-là puisées aux seuls manuels. De longues heures je m'absorbais dans l'examen des plantes

cueillies le long des routes et parmi les bois et les champs ; j'apprenais à démonter les fleurs pièce par pièce, – sépales, pétales, étamines, pistil – et à distinguer, dans l'infinie variété des combinaisons de forme et de nombre affectées par ces organes élémentaires, les caractéristiques des familles, des genres et des espèces. Mon herbier s'accroissait chaque jour de nombreux spécimens. Mais les paisibles joies du collectionneur me semblaient accessoires. J'étais surtout passionné par le sentiment que développaient en moi ces explorations minutieuses des tissus végétaux : une pénétration idéale des secrets de la vie, une communion subtile avec le cœur essentiel de la nature, qui donnait à mes contemplations du paysage une profondeur que n'avaient jamais connue mes simples délectations visuelles des couleurs et des formes. Je percevais obscurément ma vraie place dans la nature, je plongeais voluptueusement aux profondeurs du flot ininterrompu de vie qui œuvre assidûment à la surface de la planète et déroule ses anneaux progressifs depuis la mousse la plus infime jusqu'à la série mammifère et jusqu'à l'homme sous l'impulsion de l'Âme universelle. Et de ce point de vue panthéiste, la civilisation « forcée » – telle une plante de serre chaude – qui battait derrière l'horizon, aux grandes villes, m'apparaissait infiniment lointaine. Le grondement des trains électriques passant tout là-bas au fond de la baie, en provenance de Londres ou de Paris, le ronflement dans le ciel de quelques antiques aéroplanes ou le vol plus silencieux des rotatifs ultra-modernes, m'inspiraient un sourire de pitié dédaigneuse. À quoi bon cette hâte, cet affolement d'activité vertigineuse ? En

quoi la vie simple et facile que je menais dans cette obscure bourgade, au milieu de sa fruste et cordiale population de pêcheurs, était-elle moins enviable que celle du tourbillon parisien ? La civilisation intensive des grands centres faisait-elle autre chose pour l'infinie majorité des hommes qu'exaspérer la lutte des instincts grossiers, mettre en relief ce funeste apanage dû à notre descendance animale – ce véritable et ineffaçable « péché originel » ?…

Et devant le soleil couchant dont le disque cramoisi et strié de bandes nuageuses par les brumes horizontales m'évoquait l'image de Jupiter vu au télescope, j'enviais le sort des sages Joviens qui avaient su allier au progrès la modération des désirs, user avec discernement des conquêtes de la science, pour les mettre au service de leur noble curiosité, et assigner comme but à l'existence de leur espèce la recherche de la vérité, au lieu des illusoires et troubles satisfactions du lucre et du bien-être…

Je parcourais à peine les journaux, et l'habitude était tellement prise des communiqués interplanétaires que je mis plusieurs heures à digérer l'importance de cet énigmatique bulletin du 22 juin 1978 :

« Mars a cessé de répondre aux appels de nos ondes. Ce silence est-il dû à une avarie de ses appareils ? ou bien doit-on y voir une corrélation avec cette nouvelle signalée par Jupiter : Projectile ou bolide parti de Mars, se dirige approximativement vers Soleil. »

Je venais de cueillir un superbe *Chrysanthemum segetum,* lorsque soudain la menace cachée sous cette phrase ambiguë s'éclaira dans mon esprit : Le Soleil ? Mais la planète rouge était presque en opposition, puisqu'elle planait actuellement dans la constellation du Scorpion et qu'elle brillait au ciel la plus grande partie de la nuit ; et une trajectoire dirigée de sa surface vers le Soleil devait, au tiers du chemin, passer au voisinage de la Terre, la rencontrer peut-être ! C'était donc, bien plutôt que l'astre central, notre planète qu'avaient choisie pour cible les Martiens ! Et, dans un éclair, tout le roman prophétique de l'écrivain anglais me revint à la mémoire : l'heure était venue où les Martiens, trouvant intenable le séjour de leur planète minuscule, refroidie, déshydratée et dépouillée en partie de son atmosphère, s'étaient résolus à DÉMÉNAGER, et mettaient en œuvre à cet effet les ressources de leur industrie (et voire même quelques-uns des secrets que Joviens et Terriens leur avaient révélés avec une inconcevable naïveté !) Quel séjour d'espoir, quel paradis devait en effet leur sembler la Terre, moins vieillie et plus proche du Soleil, avec son atmosphère encore si riche, ses océans et ses mers couvrant les trois cinquièmes de sa superficie, – offrant un séjour tellement analogue au leur, avec des jours et des nuits d'une durée presque égale à ceux de Mars, avec des saisons pareillement accentuées, réparties il est vrai sur une période annuelle presque de moitié plus courte, mais dont l'alternance plus rapide ne pouvait avoir qu'un effet stimulant et rénovateur sur les organismes martiens.

Malgré toutes ces réflexions qui se déroulaient automatiquement en moi (comme elles durent le faire ce

jour-là chez la plupart des lecteurs doués de la moindre culture astronomique), j'avais beau relire la nouvelle imprimée, je ne parvenais pas à y croire. Était-ce dû à l'état de faiblesse nerveuse qui me restait de ma convalescence, ou bien à l'emprise de la nature, qui me produit toujours cet effet, de me rendre étranger aux préoccupations des hommes ?… ou bien encore l'instinct de la conservation se révoltait en moi et m'empêchait de croire vraie la menace dont il repoussait la monstrueuse possibilité !

Ce dernier motif était le vrai, sans doute, car l'indifférence fut à peu près générale. L'attention publique était alors concentrée sur les exploits du célèbre boxeur patagon Quiensabe et sur son match avec le champion japonais Malsu, qui devait avoir lieu dans quelques jours aux jeux olympiques de Tombouctou, et les réflexions alarmistes publiées par deux ou trois quotidiens au sujet de la menace extra-terrestre passèrent à peu près inaperçues. L'hypothèse d'un « canard », émise par la plupart des gazettes, sembla d'ailleurs confirmée, les jours suivants, par le silence absolu des communiqués interplanétaires, – supprimés, en fait par la censure gouvernementale. Et moi-même, tout à mes joies de néophyte botaniste, j'imposai silence à mes craintes raisonnées et m'efforçai d'écarter mes obscurs pressentiments d'une catastrophe prochaine.

Je fus tiré de cette demi-quiétude par la visite que je reçus de mon vieux camarade Sylvain Leduc, que je croyais toujours au Bourget et à qui je venais d'écrire. Ma lettre l'avait rejoint au camp d'aviation expérimentale du

Crotoy, où il était passé chef-pilote, et il s'était empressé de traverser la baie de Somme, au cours d'un essai de « rotatif » à turbine, pour me serrer la main. Il m'apprit des nouvelles graves, ignorées du public, qu'il tenait de sa femme Gabrielle, interprète des signaux joviens au *Bureau central du Mont-Valérien pour les Communications terrestres et interplanétaires.* Non seulement le départ d'un projectile martien vers le Soleil – et la Terre ! – avait été confirmé par la station de Ganymède, mais des messages ultérieurs annonçaient que de nouveaux départs avaient eu lieu chaque jour dans la même direction. Les astronomes joviens suivaient avec une fraternelle angoisse la marche de ces engins, dont ils s'efforçaient de déterminer à l'avance le point d'impact. Celui du premier semblait devoir être dans l'Europe occidentale. Il paraît d'ailleurs que le secret des nouvelles fut mal gardé par les traducteurs des *Communications interplanétaires,* et que le bruit se répandit (dans les grandes villes, mais pas à Saint-Valery, que je sache) de la chute prochaine de « l'obus martien » sur le territoire de la France. Et ce fut pour éviter une panique que, dès le lendemain de mon entrevue avec Sylvain Leduc, le 7 juillet, les journaux publièrent officiellement le résultat des observations joviennes : La trajectoire du « messager céleste » *(sic !…* et il n'était toujours question que d'un seul) définitivement établie, viendrait couper l'orbite de la Terre et rencontrerait obliquement sa surface, le 8 juillet, à 5 heures 58 minutes 33 secondes et huit dixièmes. Le point d'impact (sauf erreur possible d'un kilomètre) correspondait à l'emplacement de Nancy. L'évacuation de la ville et de sa banlieue, commencée depuis la veille,

serait terminée dans la soirée. Toutes les mesures étaient prises pour la destruction immédiate du projectile et de ses occupants, s'ils manifestaient des intentions belliqueuses. Un cordon de télé-détonateurs circonscrivait la zone menacée, et des batteries de « foudroyants » à longue portée convergeaient sur le point de chute probable. Les habitants des autres régions de la France (et *a fortiori* de l'Europe) n'avaient donc aucune raison de s'émouvoir. Le même gouvernement qui avait repoussé l'invasion jaune et mis fin au fléau des guerres terrestres saurait aussi conjurer le péril martien et ôter aux envahisseurs toute velléité de renouveler leur criminelle tentative.

Ces assurances officielles durent tranquilliser tout à fait le grand public dont les propos ressemblèrent sans doute à ceux que j'entendis au café *des Pilotes,* sur le quai de Saint-Valery. Tout en abattant leurs manillons, les habitués plaignaient hypocritement les pauvres nancéens, obligés de quitter leurs pénates (ils seraient indemnisés grassement… aux frais des contribuables !… tant pis : on n'y regarderait pas !) mais une jubilation dilatait leurs visages, à se dire qu'ici l'on était bien à l'abri, et que l'on ne risquait pas la moindre éclaboussure, pas même un carreau cassé par un shrapnell égaré !

L'égoïsme féroce de ces inconscients me révolta ; je me hâtai de sortir du café pour promener ma sourde inquiétude et mes réflexions mélancoliques au long de la digue déserte. Mais, contrairement à mon ordinaire, la solitude m'était pénible. J'aurais voulu communiquer

mes réflexions à un ami, sentir autour de moi la présence de nombreux frères humains, me mêler à des foules, me réconforter par le spectacle d'une grande ville contre ces menaces d'outre-ciel, dont mon imagination ne pouvait se représenter la nature, mais qui m'accablaient de pressentiments toujours plus sinistres. – Si la journée avait été moins avancée, je serais allé au Crotoy, voir l'ami Sylvain.

Le coucher du soleil, par le spectacle de sa sereine mélancolie, vint me distraire un peu de mon angoisse.

Tout au bord de la digue où je foulais rêveusement les trèfles blancs, les millefeuilles rosés, les lotiers jaunes, – des graminées, à la fraîche brise du soir, balançaient leurs épis sur le fond mordoré de la Somme. Une coulée rutilante frémissait sous le soleil prêt à disparaître, déjà déformé par la réfraction, au bas du ciel délavé de nacre rose et de pastel azuré. Des oiseaux pépiaient plein les bois de l'ancienne falaise, au-delà des « mollières » étalant, coupé de rus vaseux, leur glauque tapis de soudes et d'armoises. Une vache rousse meuglait par intervalles dans la vaste paix du soir serein qui s'immensifiait sur les sables gris et satinés de la baie rayée des flaques sinueuses de la marée montante, enclose par les dunes basses de Saint-Quentin, la silhouette familière du Crotoy et la longue frise bleuâtre des peupliers. Un vol de mouettes passa en piaillant. À la bifurcation des deux bras du fleuve, l'eau clapotait contre la proue d'un bachot où un homme assis pêchait à la ligne, insoucieux – comme si nulle planète Mars n'eût existé au ciel, comme si plusieurs projectiles, lancés par

ses traîtres habitants, n'étaient pas en route vers la Terre, chargés d'une menace sans nom, auprès de laquelle les invasions d'Attila ou de Tamerlan n'étaient que jeux idylliques et amusettes d'enfants !

Mais moi, j'avais l'affreuse certitude que pour la dernière fois de ma vie je contemplais la Nature dans l'antique et traditionnelle sécurité du règne de l'Homme sur la Terre !

CHAPITRE III

LA MORT DE PARIS

Il me fut impossible de dormir cette nuit-là. Hanté des plus sombres pressentiments sur l'issue de l'attaque martienne, je ne fermais les yeux que pour voir défiler dans mon imagination surexcitée des tableaux de désastre nets et précis comme des miniatures, empruntés à l'histoire des guerres les plus calamiteuses et aux visions prophétiques du romancier anglais. Le cylindre tombé du ciel dans la banlieue de Londres, le Rayon-ardent, les « tripodes » de guerre dévastant plusieurs comtés de l'Angleterre, les hideux envahisseurs succombant au bout de quelques jours aux microbes de leur nouveau domicile… En serions-nous quittes à si bon compte ? je n'osais le croire. Je me perdais en interrogations sur les motifs qui avaient poussé les Martiens à cette attaque brusquée… au lieu de solliciter le droit de s'établir pacifiquement sur quelque territoire de notre globe ! l'humanité n'aurait pas refusé un asile à ces frères sidéraux chassés de leur planète natale par le froid et la raréfaction de l'air et de l'eau : – bref, par le destin qui nous était réservé à nous-mêmes, dans un avenir plus ou moins éloigné ! La charité… Mais dans un rire amer je comprenais que cette noble utopie n'avait pas cours sur Mars, peuplé d'êtres à l'intelligence uniquement positive, férocement utilitaires, et qui

auraient massacré de gaieté de cœur tous les habitants du système solaire pour ménager à leur race un séjour plus confortable. Et je songeais aux nobles et sympathiques Joviens, qui eussent préféré mourir, eux, jusqu'au dernier, plutôt que de commettre une injustice délibérée !…

Je renonçai à toute idée de sommeil. Mes yeux erraient, par la fenêtre ouverte, sur l'étendue liquide de la baie, où le jusant commençait, sous le clair de lune. Vers le Nord, les faisceaux lumineux des phares de Berck et du Touquet balayaient l'horizon, et les projecteurs du Crotoy éclairaient au passage des silhouettes mouvantes de rotatifs. À l'aube, la solitude me fut brusquement insupportable ; et, poussé par une impulsion irrésistible, je me levai, m'habillai, et me mis en route, par les sables, vers le camp d'aviation.

Il était six heures moins le quart lorsque j'y arrivai. Mon ami Sylvain, déjà debout, ne fut aucunement surpris de me voir. Il m'attendait presque, sûr que je devais ressentir la même inquiétude et le même besoin de réconfort social qu'il éprouvait lui aussi. En costume d'aviateur, il achevait, avec trois mécaniciens, la mise au point de son nouvel appareil à turbine réactive, bien supérieur, affirmait-il, aux hélicoptères courants dont les hangars s'alignaient à perte de vue des deux côtés de l'aérodrome.

La grosse horloge du camp sonna six heures. Nous tressaillîmes tous.

— Ça y est ! Nancy doit avoir son compte réglé ! gouailla le plus jeune « mécano ».

— Tu te crois bien malin de blaguer à cette heure, idiot ? lui lança Leduc. Tu rigolerais moins si tu y étais.

— Ou si par hasard Ganymède s'était trompé et que…

Mais je n'achevai pas. Poussant un cri inarticulé, le jeune loustic tendait un index que suivirent nos regards – magnétisés aussitôt : un long trait de flamme rouge rayait obliquement le ciel, dans la direction du sud, et, telle une étoile filante, mais visible malgré le plein jour, s'abîmait lentement derrière l'horizon.

Sidérés, nous n'avions pas encore fait un geste, qu'un sifflement prolongé, passant de l'aigu au grave, nous parvint à son tour.

Alors seulement des exclamations d'horreur nous échappèrent, et Leduc se prit le front à deux mains.

— La direction de Paris, murmura-t-il. Qui sait… Ma pauvre Gaby, au Mont-Valérien… Ah ! les immondes brutes !

Et soudain, bousculant ses aides interdits :

— Grouillez-vous donc, vous autres ! Appareillez… Non, bon Dieu ! pas le nouveau tacot, mon vieux « zinc », le n° 2. Au trot. Si je ne suis pas en l'air d'ici trois minutes, montre en main, je vous signale pour refus d'obéissance !

Les trois hommes s'élancèrent dans le hangar indiqué.

Une inspiration soudaine m'envahit, un désir furieux de voir, moi aussi, le spectacle inconnu et formidable dont le soupçon me tordait l'épigastre… Oh ! si Leduc partait sans moi, j'en deviendrais fou sur-le-champ !… Mais il dut lire ma pensée dans mes yeux, car je n'eus pas besoin de parler. Il m'entraîna par le coude vers son vestiaire.

— Tu viens, naturellement, vieux Léon ? Vite, passe cette « combinaison »… ce casque… Bien. Ça ira.

Le moteur de l'hélicoptère ronflait déjà. Leduc m'introduisit dans la carlingue, entièrement faite d'une matière transparente comme du verre, prit place à côté de moi sur le siège de commande, referma la porte étanche, relia nos casques par le fil téléphonique, et embraya. Les hélices sustentatrices, en rotation accélérée, ne furent plus qu'un fantôme circulaire… puis les propulsives… je me sentis appliqué dans le capitonnage par la rapide ascension. À travers le plancher transparent – singulière sensation d'insécurité – je voyais se rapetisser à vue d'œil les fermes, les vaches, les arbres de la verte campagne, les grèves de la baie, les maisons de Saint-Valery, le ruban clair de la Somme, en fuite vertigineuse. Malgré le bruit du moteur, le tumulte des hélices et le fusement des couches d'air déchirées à toute vitesse, la voix de Leduc – penché sur ses manettes et ses cadrans indicateurs – résonna dans mes microphones, nette et chuchotée :

— Je « donne » l'oxygène : nous monterons à 8.000 mètres, pour filer plus vite… Dans 35 minutes nous serons sur Paris… Tiens, regarde, voici Abbeville, là, un peu à gauche…

Mais l'angoisse me dévorait, et malgré l'évidente rapidité de notre vol, le trajet me sembla durer des heures. Amiens, minusculisé par la distance, autour de sa cathédrale, me laissa voir à la jumelle une foule d'insoucieuses fourmis humaines piquetant ses rues, ses places ; les tramways, vus par leurs toits blancs, semblaient immobiles.

Au-delà, il y eut une zone de nuages, le sol n'apparaissait plus que par intervalles… Des usines fumantes : Creil… Et soudain un cri vibra dans mon casque :

— Paris brûle ! c'est tombé sur Paris !

Droit devant nous, à l'horizon dégagé, une sorte de fumée bizarrement rougeâtre s'élevait dans l'azur. De seconde en seconde elle s'élargissait, prenait une importance croissante dans le panorama. Je distinguai bientôt à l'œil nu les villes de la banlieue et une partie de la capitale : – la rive droite, parsemée de foyers d'incendie secondaires. Le grand rideau de fumée, traversé de flammes rouges, visibles malgré le plein jour, semblait suivre le cours sinueux de la Seine, et se prolongeait vers l'ouest, très loin.

La tour Eiffel était invisible, mais notre altitude permettait de distinguer, par delà la zone sinistrée, les antennes géantes du Mont-Valérien.

— Ta femme est sauve, en tout cas, dis-je à mon ami, étourdiment.

Mais Leduc haussa les épaules avec une irritation bien excusable.

— Hé ! tu es bête ! elle n'y loge pas, au Mont ! Elle habite 7, rue Dupleix, de l'autre côté de l'eau, à deux pas du Champ de Mars !

Je ne cherchai pas de mots pour le rassurer. Ce rideau de fumée rouge – ou de feu – qui barrait la vue, suivant le cours exact de la Seine, pouvait aussi bien englober toute la rive gauche ! En tous cas, la rive droite, qui déployait sous nos pieds sa province de maisons, semblait avoir été criblée d'obus incendiaires. Vingt, trente foyers de cette insolite fumée rouge s'éparpillaient entre les monuments qu'il devenait facile de reconnaître, car nous arrivions à vitesse réduite au-dessus de La Chapelle. Le canal de l'Ourcq, le bassin de la Villette, dégageaient, eux aussi, la tumultueuse effervescence rouge : on eût dit un feu de Bengale brûlant en plein jour… Oui, des feux de Bengale partout allumés : à la gare du Nord, aux Arts et Métiers, aux Halles Centrales, à côté de l'Opéra, autour de l'Arc de l'Étoile – partout ! jusqu'à la barrière écarlate de la Seine, – oui, de la Seine elle-même ! – transformée en un fleuve de feu !

Spectacle sublime et horrible : la capitale de la France et des États-Unis du Globe, Paris cerveau du monde, avait été voué à la destruction par nos frères de l'Espace !… Mais comment la torpille martienne avait-elle pu produire cette conflagration gigantesque ? Je

sentais ma raison vaciller devant ce désastre inouï dont je ne pouvais détacher mes regards. Sous nos pieds, à quelques cents mètres, la Basilique de Montmartre, encore intacte, étalait, vaine égide, l'or étincelant de sa coupole, mais au-delà, sous le square de la Butte, un cratère semblait s'être ouvert, vomissant une véritable éruption de lourdes vapeurs rutilantes qui s'écoulaient à la manière d'un liquide, et s'épanchaient sur le boulevard Rochechouart, où nous vîmes des gens fuir éperdus, à droite et à gauche, ce mascaret dévorateur. Sur la place de la Trinité, je crois, à l'angle de la rue Saint-Lazare, une escouade de pompiers, s'affairant autour de leur pompe, criblaient de jets puissants le front d'un torrent de gaz rouges qui dévalait avec lenteur de la rue de Londres. Mais par un phénomène inexplicable, une flamme énorme, dont le ronflement nous parvint à travers les parois de la carlingue, naissait au contact de l'eau et jaillissait tumultueusement jusqu'aux derniers étages des immeubles avoisinants, où l'incendie se déclara aussitôt. Mais nous filions toujours – droit vers la rue Dupleix, me cria Leduc – et le rugissant rideau de feu au-dessus duquel il nous fallait passer nous hypnotisait. Les flots de naphte enflammé qui se répandent parfois, dit-on, à Bakou, sur la mer Caspienne, ont à coup sûr moins d'épouvantable grandeur que n'en offrait la Seine transformée sur tout son cours d'aval en un Phlégéton flamboyant qu'alimentaient quatre ou cinq sources de gaz rouge. L'une entre autres, sur la place de la Concorde, se dégorgeait avec furie d'une sorte de monstrueuse cheminée sortant obliquement d'un vaste cratère où s'était engouffré tout un pâté de maisons, à

l'entrée de la rue Royale. Et je compris, à l'instant, que c'était là le corps principal de l'engin martien, le culot de la torpille qui avait, d'une façon ou d'une autre, projeté sur tout Paris, dans sa chute, cet éparpillement de foyers secondaires !

Un rotatif blanc de la Police aérienne (aucun de ceux que nous avions croisés jusque-là n'avait fait attention à nous) prétendit nous interdire de survoler la Seine en feu, mais nous franchissions déjà le brasier tumultueux dont la chaleur et la fumée nous atteignirent à l'altitude de 400 mètres.

La rive gauche offrait le même spectacle que la rive droite : les foyers générateurs de gaz rutilants couvraient tout Paris ! Mais Sylvain ne voyait qu'une chose, parmi ce désastre : l'immeuble qui abritait sa femme, le n° 7 de la rue Dupleix. Une inquiétude affreuse lui contracta les muscles sur ses manettes – au point que notre rotatif donna un brusque coup de tangage – lorsqu'il vit en feu le Palais du Directoire-Terrestre, qui occupait depuis vingt ans la majeure partie du Champ de Mars, juste derrière la tour Eiffel. Les trois quarts du Palais flambaient, et réfugiés sur les corniches de la partie encore intacte, des gens levaient les bras vers nous, appelaient au secours, car le mortel gaz rouge emplissait de son flot toutes les rues adjacentes. Mais les sauveteurs officiels arrivaient dans leurs rotatifs blancs, et les yeux inquiets de mon ami avaient déjà reconnu, au-delà de la place Dupleix, l'immeuble conjugal.

— Vois-tu Gabrielle ? me demanda-t-il d'une voix étranglée, car il ne pouvait alors lâcher ses commandes

pour regarder à la jumelle. Je la reconnus, drapée d'un peignoir clair, parmi les quinze ou vingt personnes qui s'agitaient sur le toit en terrasse. – Dieu soit loué ! s'écria Leduc ; mais il va falloir l'enlever de là !

« Enlever » n'était pas exagéré : tandis que notre rotatif, arrivé au-dessus de l'immeuble, descendait prudemment pour s'y poser, les rescapés se bousculaient avec des gestes fous, dans l'espoir d'être recueillis et soustraits à un danger imminent – d'ailleurs mystérieux pour nous, car l'inondation des gaz délétères ne pouvait les atteindre, à cette hauteur, et nulle trace d'incendie ne les menaçait, aux environs immédiats.

Nos propulseurs arrêtés, les sustentatrices nous maintenaient à trois mètres au-dessus de la terrasse, immobiles. D'une main, Leduc prit dans sa poche intérieure une longue baguette blanche, et me la tendit, après une demi-seconde d'hésitation.

— Tant pis, murmura-t-il, c'est un cas de force majeure… Prends ce « foudroyant », vieux Léon. Tu le pointes comme ceci, et tu presses ce bouton noir marqué F, simplement… pas le rouge surtout !… Et n'hésite pas à déblayer le terrain. Nous avons deux places disponibles, mais Gaby seule doit monter avec nous : impossible de choisir un autre passager, ils sont trop… Ouvre la carlingue, tends l'échelle, et feu sur tout ce qui n'est pas Gaby… Gaby ! lança-t-il à pleins poumons aussitôt que j'eus exécuté ses deux premiers ordres.

Mais dans une frénétique poussée d'hommes refoulant les femmes, dix mains vigoureuses s'étaient agrippées aux barreaux de l'échelle de corde ; une espèce d'hercule en pyjama bleu à raies roses, au mépris de mes injonctions, avait déjà commencé à l'escalader, et son visage apoplectique et glabre touchait presque à mon « foudroyant » dont je n'osais me servir, lorsque ce cri de Sylvain : « – Gaby seule ! arrière tout le monde !… Abats-le donc ! » déclencha mon geste meurtrier. Un fusement bref jaillit de l'arme, et l'hercule, la tête emportée, lâcha prise et dégringola, raide comme un mannequin de tailleur. Toutes les mains abandonnèrent l'échelle, et nos assaillants, sous la menace de ma baguette, reculèrent épouvantés.

— Gaby ! vite, Gaby ! héla Sylvain. Et s'élançant dans l'espace libre, la jeune femme bondit vers moi, cramponnée aux échelons mais incapable d'y poser les pieds. D'un effort suprême, je l'enlevai par les deux poignets, l'attirai dans la carlingue, puis arrachai l'échelle à la ruée hurlante des malheureux condamnés. Je n'avais pas refermé la porte que j'étais projeté à quatre pattes sur le plancher transparent par notre brusque évasion verticale. Mais au bout de dix secondes d'affreux cris de désespoir nous parvinrent. Je vis avec une horreur inexprimable le groupe des rescapés, déjà minusculisés, vaciller comme des gens ivres ; la terrasse s'inclina d'un bloc, de plus en plus, les déversa par-dessus la balustrade, dans le vide, et tel un château de cartes, l'immeuble tout entier s'écroula, dans un fracas tonitruant de maçonneries déversées parmi les flots de gaz rouge qui se refermèrent sur ses débris.

Devant le spectacle de la hideuse mort à laquelle nous venions de l'arracher, Madame Leduc s'était évanouie sur son siège. Tout en m'efforçant de la faire revenir à elle, je prévins mon ami, que ses fonctions de pilote rivaient aux commandes de l'appareil.

— De toute façon, répondit-il, nous ne pouvons rester en l'air indéfiniment à voir brûler Paris. Il nous faut atterrir quelque part.

Mais où ? Vingt minutes à peine avaient dû s'écouler depuis notre arrivée sur la capitale, – une heure en tout depuis la chute de la torpille martienne – et en ce peu de temps la catastrophe avait pris des proportions démesurées : les infernales vapeurs gagnaient du terrain autour de leurs sources bouillonnantes et s'infiltraient dans toutes les artères, grandes et petites, qui dessinaient leur réseau en rouge sur cet énorme plan de la Ville étalée sous nous, traversée par les méandres de son fleuve en feu, criblée de taches sanglantes, barbouillée de la fumée des incendies qui se multipliaient. Alors que nous planions, indécis sur le parti à prendre et fascinés par l'horreur grandiose du spectacle, nous vîmes deux ou trois nouveaux pâtés de maisons se disloquer, s'affaisser, rongés à la base par l'inondation corrosive, comme fait un morceau de sucre dans du thé brûlant. Le fracas de ces écroulements, les cris de détresse des victimes percèrent un instant le tumulte formidable qui s'élevait du désastre : grondements, ronflements, explosions, hurlements de sirènes des rotatifs policiers tournoyant, telle une nuée de mouettes affolées, par toute l'atmosphère, piquant çà et là vers un toit chargé de

rescapés, et filant aussitôt vers quelqu'un des points culminants épargnés par l'inondation rouge : Montmartre, les Buttes-Chaumont, l'Observatoire…

Malgré l'altitude de 500 mètres où nous maintenait Leduc, une brume roussâtre commençait à nous envahir, et des bouffées de fumée âcre s'infiltraient dans la carlingue par la porte que je n'avais pas su refermer correctement. Gabrielle, ranimée par ce révulsif imprévu, toussa, ouvrit les yeux, et reprit conscience de la situation. C'était une femme de tête, et elle sut, cette fois, dompter ses nerfs. Le spectacle de Paris assassiné par les gaz martiens lui arracha d'abord un long sanglot étouffé ; puis, jetant ses bras au cou de son mari, elle appuya doucement la joue contre son casque, et lui dit :

— Sylvain, que fais-tu ? ne restons pas ici. Il faut aller au Mont-Valérien. Là nous aurons des nouvelles… c'est mon poste, d'ailleurs.

Et tandis que Leduc, adoptant le judicieux conseil, pointait notre véhicule aérien vers le Mont hérissé des gigantesques antennes de la T.S.F. officielle commandant tous les postes du globe, la jeune femme ajouta, en se voilant la face à deux mains :

— Oh ! vont-ils donc laisser brûler et mourir tout Paris ? Comment ne détruit-on pas ces foyers de gaz ?

La réponse était trop aisée ; et Gabrielle elle-même se la fit, pendant que nous volions à grande vitesse au-dessus des faubourgs, moins atteints que le centre de la capitale, et dont les rues grouillaient d'une foule en ruée panique vers la banlieue : – l'erreur des astronomes

joviens, en indiquant Nancy comme point de chute de la Torpille martienne, avait fait concentrer autour de cette ville tous les moyens de défense ; et qui sait, avec la destruction du Palais du Directoire-Terrestre d'où émanaient actuellement toutes les initiatives gouvernementales du globe, qui sait si un seul Directeur avait survécu pour envoyer à Nancy l'ordre de replier sur Paris, en toute hâte, les moyens de défense !

CHAPITRE IV

LE DIRECTEUR-TERRESTRE AU MONT-VALÉRIEN

Nous comprîmes, en atterrissant au Mont-Valérien, que nos craintes n'étaient que trop justifiées. À part quelques *mécanos* désœuvrés, un ou deux gardiens de nuit causant là-bas sur le perron principal avec le concierge des bâtiments de la T.S.F., l'aérogare était déserte. Un seul rotatif venait de s'y poser, juste avant le nôtre, et avec une telle maladresse qu'il avait capoté à demi et brisé son propulseur avant. Un personnage nu-tête sortit de la carlingue en réprimandant vertement son pilote – un civil, à coup sûr, et non un aviateur breveté – et s'avança vers notre groupe. C'était un petit vieillard à lunettes, vif, sec et chauve, vêtu d'une redingote et d'un pantalon noirs déchiquetés et tachés comme par un acide. Il avait les pieds nus dans des pantoufles, et la main droite enveloppée d'un mouchoir ensanglanté. Mais en dépit de cette apparence sordide, son front aux rides géniales et ses traits durcis par une expression de volonté inflexible révélaient un maître. Gabrielle le reconnut aussitôt. « – Gédéon Botram, le second Directeur-Terrestre ! » nous glissa-t-elle tout en rajustant du mieux possible sa toilette ultra-matinale.

Bien qu'étranger aux services officiels, j'imitai Gaby et Sylvain, et rectifiai la position sous le regard d'aigle du Directeur. Il parla, d'une voix tranchante et précipitée :

— Pourquoi n'y a-t-il que vous ici ? Tout le personnel du Mont-Valérien est donc massacré, ainsi que mes collègues ?… Oui, je crois être le seul Directeur survivant… Ils ont frappé à la tête, ces bandits de Martiens !… Mais que faites-vous là ?… Vous, Mademoiselle ? T.S.F., n'est-ce pas ? vous devriez être à votre poste. N'a-t-on pas encore prévenu le commandant des forces antimartiennes, à Nancy ? Vous l'ignorez ? Vite, alors, aux manipulateurs !… Vous, le chef pilote – (il pointait son index gauche sur l'insigne ailé de Sylvain) – je vous réquisitionne avec votre machine pour mon service personnel.

Tout trottinant dans ses pantoufles, l'alerte vieillard nous entraînait à sa suite vers les bâtiments du service central, où quelques têtes se voyaient aux fenêtres. Il me toisa d'un coup d'œil investigateur. – « Et vous, reprit-il, qu'est-ce que vous êtes ?… Hein ? publiciste ? Nous allons vous donner de la besogne. Vous remplacerez mon secrétaire, qui est resté sous les ruines, avec tant d'autres… Sauriez-vous soigner une brûlure, par hasard ? (et il me tendait sa main blessée) Non ? Tant pis. Ces gaz martiens sont infiniment plus forts que des vapeurs rutilantes d'acide hypoazotique, car ils dévorent tout ; et de plus, au contact de l'eau – ou de la chair, qui en contient, – se décomposent avec flamme !… avec flamme, Monsieur ! C'est l'enfer que ce genre de brûlure !

À ces mots, je compris mieux à quelle mort horrible venaient d’être voués des centaines de milliers de mes contemporains ; mais je n’eus pas le loisir de m’apitoyer sur leur sort, car nous étions arrivés dans le vaste hall des manipulateurs, où trois employés se levèrent à l’approche du Maître. L’un d’eux avoua timidement qu’il avait pris sur lui d’aviser le commandant des forces antimartiennes, lequel avait exigé, pour se mettre en route vers Paris, une confirmation officielle et des ordres précis.

Ces ordres furent dictés, en termes plutôt sévères, par Gédéon Botram, dont les yeux étincelaient de rage, derrière ses lunettes d’or. Ainsi donc, il avait suffi de la disparition des chefs du gouvernement, à l’heure du péril (et que leur unique survivant, le second Directeur, restât bloqué dans sa chambre, plus de cinquante minutes, avant d’être secouru), pour paralyser toute défense ! Nous touchions là du doigt le péril de l’excessive centralisation, adaptée aux seules circonstances normales : le salut de Paris ou de ce qu’on en pouvait encore sauver, aujourd’hui ; le succès de la lutte à engager contre la brutale agression martienne, demain, reposaient, avec peut-être les destinées de l’humanité, sur ce frêle vieillard, qui nous donnait l’exemple d’une activité merveilleuse, et distribuait ses ordres avec un sang-froid parfait. Outre les forces de Nancy, les aérobus des dépôts de banlieue iraient en hâte aux manufactures de Seine-et-Oise faire provision d’explosifs industriels (à défaut des engins de guerre, supprimés depuis trente ans par le désarmement universel, cette conquête suprême de la civilisation que l’humanité devait, hélas ! regretter)

et reviendraient sous la conduite des meilleurs pilotes, les déverser sur les foyers ignivomes de la région parisienne. Je fus chargé de réorganiser par T.S.F. le service des informations, – supprimé en bloc par la disparition des centraux télégraphiques et des imprimeries de la capitale, – et de libeller un communiqué de la catastrophe.

Cependant, Gabrielle Leduc, ayant revêtu son sarrau de travail par-dessus son peignoir, reprenait ses fonctions et déchiffrait les dernières nouvelles de Jupiter arrivées des grands observatoires du Mont-Blanc et du Gaurisankar. Un cri lui échappa soudain, puis d'une voix tremblante d'émotion, et s'arrêtant par instants pour consulter un petit dictionnaire, elle se mit à nous lire au fur et à mesure les mots de la traduction qu'elle alignait en regard des signaux joviens déroulés sur la bande bleue du récepteur :

« Neuvième Projectile lancé par Mars vers Terre aujourd'hui… Conseil suprême Jupiter… réuni sur Ganymède… après sommation adressée en vain à peuple Mars d'avoir à cesser hostilités injustifiées… au nom de la Fraternité sidérale… et de la Justice immanente… qui sont la règle suprême des humanités planétaires… indistinctement… et dont Jupiter s'est constitué le défenseur pour le Système solaire… décide… à l'unanimité… de secourir la planète-sœur Terre, par tous moyens… et décrète… vu l'inqualifiable obstination de Mars… que ladite planète félonne est mise hors la loi d'amour et de fraternité sidérale… et que toutes les ressources scientifiques de Jupiter vont être mises en

œuvre dans le plus bref délai pour infliger aux Martiens le châtiment le plus exemplaire… Aux hommes de la Terre, courage et fraternité !… »

Une acclamation, que ne parvint pas à contenir la présence redoutée du Maître, jaillit de nos gosiers et de ceux des télégraphistes (arrivés alors au nombre d'une dizaine) à cette nouvelle inouïe : l'alliance avec la Terre de la Planète-Sage ; la mobilisation générale de Jupiter contre les infâmes Martiens ! Gédéon Gotram lui-même se départit de sa sérénité olympienne, et il dut retirer ses lunettes pour essuyer une larme de joie sublime et de reconnaissance.

Je me hâtai de conclure mon communiqué sur cet espoir vague mais grandiose : il atténuerait en partie l'effet démoralisant de la destruction de Paris, qu'un habile manipulateur mis à ma disposition annonçait par les antennes géantes du Mont-Valérien aux postes récepteurs de tous les journaux de France, d'Europe et du Globe entier – c'est-à-dire aux trois milliards d'habitants de la Terre !

Par les larges baies vitrées du hall, nos yeux se reportaient à chaque minute sur l'angoissant spectacle de Paris en feu, mais les détails de la catastrophe cessaient peu à peu d'être visibles sous le brouillard roussâtre roulant de lourds remous noirs et rouges, où l'on distinguait à peine le vol affairé des avions de sauvetage, – rotatifs policiers et gros aérobus bleu-ciel, verts ou jaunes, des services de banlieue.

Plusieurs de ces derniers, bondés de cinquante ou soixante rescapés, avaient même atterri sur l'aérogare du Mont pour y déposer leur charge. Mais les forces de gendarmerie sénégalaise, mandées au premier instant par le Maître et arrivées déjà de la grande-banlieue, entouraient sa personne, les nôtres et les bâtiments de la T.S.F., siège provisoire du gouvernement, d'un cordon de défense, à l'abri duquel le cerveau directeur de la Terre, pour ainsi dire, se remettait peu à peu de son étourdissement.

Et la précaution, où nous fûmes tentés de voir tout d'abord une simple chinoiserie, s'avéra bientôt nécessaire, car au bout d'une heure ce n'étaient plus les seuls aérobus qui tentaient d'aborder sur notre sommet inaccessible aux flots montants des gaz rouges ! Les véhicules roulants : automobiles, motos et bicyclettes, et même des voitures de luxe millionnaire, à chevaux vivants, s'étaient d'abord succédé en une cohue tumultueuse et clamorante, parmi des nuages de poussière, sur les routes passant au pied du Mont, en fuite vers les lointaines banlieues. Ce premier exode épuisé, ce fut le tour des piétons fugitifs harassés déjà par leur marche éperdue de dix ou quinze kilomètres depuis le centre de Paris, qui vinrent déferler en vagues d'assaut contre le Mont, qu'ils prétendaient gravir pour s'y coucher à l'abri. La torrentueuse multitude de ces fuyards débordait de toutes les routes, refluait vers notre sommet sauveur, renversant les palissades, défonçant les haies, s'éparpillant dans les jardins et les enclos, grimpant par myriades, telle une fourmilière en panique sous le talon d'un promeneur. En dépit de notre garde noire, nous

éprouvions une terreur irraisonnée à voir monter vers nous avec des clameurs lugubres cette invasion d'une foule affolée. Hommes, femmes, enfants, vieillards, ils n'entendaient rien, ni les avertissements beuglés par les mégaphones, ni les sommations de la gendarmerie, lorsqu'ils tentèrent de forcer le cordon militaire. Inflexibles observateurs de la consigne, les Sénégalais firent usage des « foudroyants » ; et le caractère presque silencieux de ces armes terribles augmenta le massacre. Quelques sonores coups de fusil tirés en l'air eussent fait refluer cette horde ; au lieu de cela, ce ne fut qu'en voyant plusieurs rangées des leurs abattus, un membre ou la tête en moins, ou aux trois quarts emportés par l'annihilation déflagratrice, que les survivants se décidèrent à battre en retraite avec des hurlements désespérés de malédiction et à se rejeter dans l'horrible confusion de la route transformée en torrent humain.

Qu'allaient devenir ces rescapés ? Comment ravitailler et loger leur multitude désordonnée ? Trouverait-elle sur son passage, dans les agglomérations de la périphérie, l'aide et les secours dont elle avait besoin ?... Nous vîmes, au froncement des sourcils du Maître, que lui aussi se rendait compte des difficultés de la situation. Tant bien que mal, on pouvait s'en remettre, pour cette entr'aide charitable, aux initiatives individuelles. Mais pour le reste ? Pour tous les services publics dont l'organisme tellement complexe et délicat s'étendait sur la France, l'Europe et la Terre entière, et dont tout le réseau aboutissait en fin de compte aux administrations centrales de Paris ! Comment allait se

comporter le monde, ainsi décapité, avant qu'on eût le temps de reconstituer des services à peu près normaux ?

Gédéon Botram jeta un regard pensif sur la petite troupe de personnages officiels : télégraphistes, gens des Ministères, savants, etc., que les « aériens » de sauvetage continuaient de débarquer dans la cour d'honneur du Mont, et par mégaphone, il leur communiqua sa résolution :

— Messieurs, le sort des États-Unis du Globe est entre nos mains. Sitôt maîtrisé l'incendie de l'ex-capitale, dans quelques heures, nous irons en province reconstituer le Gouvernement.

La lutte contre les gaz venait de commencer. Deux gros aérobus jaune-serin, chargés d'explosifs, s'apercevaient, dans le brouillard fuligineux. Mais la tâche, qui eût été relativement aisée au début de la catastrophe, était devenue très difficile. Les générateurs à gaz rutilants incrustés par vingtaines dans le sol de l'infortunée capitale se dissimulaient chacun sous une énorme tache rouge, impénétrable aux regards, d'au moins dix mètres d'épaisseur, qui empêchait toute visée exacte. On ne pouvait songer à faire descendre les machines volantes dans ces flots de vapeurs infernales. Il fallut se borner à lancer au jugé les bonbonnes d'explosifs et recommencer jusqu'à destruction de chaque générateur.

Le premier succès fut fatal à ceux qui l'obtinrent. Leur appareil s'était enfoncé dans le brouillard et la fumée jusqu'à toucher presque la nappe effervescente

des gaz rouges qui emplissait la place de la Concorde. Le sixième coup dut porter, car le générateur martien envoya une trombe de feu cramoisi, d'un éclat insoutenable, à une hauteur qui nous parut égaler celle de la tour Eiffel ; et l'aérobus, pris dans l'explosion et sans doute mis en miettes, avait disparu lorsque la gerbe retomba.

Les autres, rendus prudents par cet exemple, ne lâchèrent plus leurs explosifs sur les foyers fumivomes que d'une altitude considérable, et en vitesse : ce qui retarda beaucoup les opérations.

À 10 h 30, les appareils spéciaux de la défense organisée par erreur autour de Nancy vinrent coopérer à la lutte. Mais leur efficacité fut médiocre : il ne fallut pas moins de six heures à la flotte aérienne (les déflagrateurs à longue portée, trop lourds d'ailleurs pour être amenés par rotatifs, n'auraient pu servir) pour venir à bout d'anéantir les quarante-cinq générateurs à gaz rouges. Et cette destruction ne fit, tout d'abord, qu'amplifier le désastre, car l'eau des conduites, crevées de toutes parts, prenait feu au contact de l'infernale substance, et les flammes s'élevaient des îlots de maisons jusque-là épargnés. Sauf quelques points culminants, Paris tout entier, de La Chapelle à Vanves et du Bois de Boulogne à Vincennes, ne fut plus sous nos yeux qu'un immense brasier, dont la lueur traversait çà et là le plafond de fumée que la brise étirait dans l'est, indéfiniment.

Nous pleurions en silence, rappelés à nos tâches par les observations du Maître, qui avait recouvré son impassibilité. Des sentiments, que nous avions ignorés

jusqu'à cette heure, de ceux que l'on nommait jadis patriotiques, nous déchiraient l'âme et noyaient nos regrets d'hommes et de civilisés sous la tristesse plus poignante et immédiate de voir abolir ainsi les trésors de l'art et de l'histoire, les musées, les bibliothèques, les monuments – dix siècles de génie et d'effort assidu, le patrimoine glorieux de cette France qui cessait d'être une expression géographique et une subdivision administrative pour redevenir notre pays, natal ou adoptif ; le coin de la planète par-dessus tous les autres cher à nos cœurs, ainsi qu'au temps lointain où les générations vivaient et mouraient sur place, dans l'heureuse ignorance des futurs progrès scientifiques, des communications interplanétaires et des Torpilles aux gaz martiens !

CHAPITRE V

L'HUMANITÉ CONDAMNÉE

Le soir même de cette première journée où la Terre apprit à connaître l'épouvantable efficacité des Torpilles martiennes, un peu après 23 heures, épuisé d'émotions et d'insomnie, je débarquais à Marseille du rotatif n° 4 faisant partie de l'escadrille directoriale. Sitôt détruit sous nos yeux le dernier foyer des gaz rutilants, sitôt les ordres donnés pour la lutte contre l'incendie de Paris, Gédéon Botram avait fait embarquer la cinquantaine de personnages plus ou moins ministériels dont nous étions désormais, les époux Leduc et moi, et avec l'aide desquels il prétendait reconstituer au bord de la Méditerranée l'organisme gouvernemental. Séparé de mes amis (car ce fut M. Ladislas Wronsky, le chef des Laboratoires officiels, qui occupa le quatrième siège du rotatif directorial où Leduc obtint de caser Gabrielle), logé avec sept ou huit inconnus dans une étroite carlingue de six places, j'étais trop éreinté pour me mêler à la conversation. Je m'assoupis avant même qu'eût disparu à l'horizon le terrifiant brasier de la Capitale, et dès l'arrivée, je me laissai conduire passivement à la chambre qui m'était destinée, à l'hôtel Aéro-Terminus du Prado…

Lorsque je m'éveillai sous la chaude caresse du soleil matinal, je restai d'abord les paupières closes, à savourer

la béatitude encore obnubilée de ce retour à la vie. Les souvenirs qui me hantaient, de fusée martienne, de randonnées hagardes, de toits croulants, de villes en feu – cauchemar, n'est-ce pas, mauvais rêve, qui allait se dissiper au spectacle familier de ma chambre de Saint-Valery et de la baie de Somme…

J'ouvris les yeux : une pièce étrangère, au luxe banal et criard de caravansérail ; et à la fenêtre, les flots bleus de la Méditerranée tout brasillants de soleil ! J'étais bien à Marseille, je n'avais pas rêvé, mais vécu, cette journée tragique.

Néanmoins, l'horreur de mes souvenirs s'atténuait au spectacle que je contemplais, accoudé à la croisée. Sous l'ardente lumière de l'été provençal, les blanches villas et les palmiers de la Corniche se développaient en une courbe harmonieuse jusqu'à la chaîne de collines détachant sur l'azur le relief cru de leurs calcaires. Des yachts aux voiles immaculées, des barques de pêche à longue antenne oblique, sillonnaient le golfe, paresseusement. Des mouettes blanches comme des flocons de neige, effleuraient les vagues, et des goélands passaient dans le ciel, très haut, avec lenteur. Merveilleux décor où tout respirait la joie de vivre ! L'optimisme renaissait en moi, tandis que je me débarbouillais. Mon costume d'aviateur improvisé me fit sourire, et je m'imaginai sous les ordres de Gédéon Botram, chef d'escadrille, combattant les Torpilles martiennes… Évidemment « nous les aurions » – comme j'avais lu dans mon manuel d'histoire.

Un tambourinement sec, à la porte de ma chambre, vint me rappeler à la réalité. J'ouvris. Sylvain entra, les sourcils froncés, et tout en me serrant la main :

— Le Maître te demande, vieux. Ton service d'information ne chômera pas aujourd'hui : la Torpille martienne n° 2 est tombée sur Lyon voilà deux heures… même chose qu'hier à Paris… et le Rhône en feu, paraît-il, jusqu'à Valence !

Et, sans me laisser le temps de digérer la calamiteuse nouvelle, il m'entraîna par les corridors vers le descenseur. Pour une raison qui m'échappe – car Gédéon Botram était aussi peu ostentatoire que possible – ce fut dans une dizaine d'automobiles que le personnel amené du Mont-Valérien fut transporté au Grand Palace-Hôtel de Notre-Dame de la Garde, choisi comme siège provisoire du Gouvernement.

Cette traversée de Marseille par l'éclatante matinée de juillet ! Marseille, vivante, exubérante, agitée par la nouvelle (bien édulcorée) de l'incendie de Paris, mais encore ignorante de la catastrophe de Lyon, et surtout de la série de torpilles suspendant sur la Terre entière la menace de leur chute… On savait, en revanche, que la vieille cité phocéenne remplaçait comme centre idéal de la France et du Monde l'ex-capitale séquanaise ; et la secrète jalousie de Massilia contre Lutèce triomphait de cette satisfaction tardive. Au long du Vieux-Port – forêt de mâts et d'agrès majestueusement dominés par la svelte et aranéenne silhouette du Pont-Transbordeur ; – sur les quais bariolés d'une animation cosmopolite ; au long de la Cannebière aux blancs édifices ; sous les

platanes ombreux des allées de Meilhan ; et par d'autres boulevards dont j'ai oublié les noms, la foule compacte massée sur notre passage acclamait d'ovations bruyantes l'arrivée du Directeur ; la fierté s'étalait sur presque tous les visages. On oubliait le sort de Paris dans la jubilation de voir Marseille promue au rang de capitale des États-Unis de la Terre.

C'était le dernier aperçu que je devais avoir d'une ville normale et civilisée.

Notre installation fut laborieuse. Les vastes bâtiments de la colline dominée par la Basilique et sa gigantesque Vierge dorée ne pouvaient guère loger que les services centraux du Directoire. Les ministères et les administrations – dont tous les documents et le personnel devaient être reconstitués – furent répartis dans la ville. Une semaine durant, mes fonctions m'accaparèrent de façon totale, et je ne me ménageai pas plus que mes dix-huit secrétaires, sténo et dactylographes. Nous étions loin des trois heures de travail officielles ! Dès 7 heures et jusqu'à 20 heures – moment où je passais le service de nuit à un aide intelligent – je commençais à « recevoir » la T.S.F. des Saintes-Maries-de-Camargue (dont Gabrielle Leduc avait reçu la direction) ; je censurais, atténuais, rectifiais ; je rédigeais des communiqués, des bulletins officiels ; je transmettais les volontés du Directeur. Toutes les nouvelles du Globe défilaient sous mes yeux, calamiteuses, épouvantables, de nature à démoraliser l'âme la mieux trempée…

La chute de la seconde torpille martienne sur Lyon avait été mieux observée qu'à Paris. On put voir le

bolide, superficiellement enflammé par la traversée de la haute atmosphère, *ralentir* à quelques kilomètres d'altitude, avant d'éclater en une cinquantaine de fragments : – les générateurs à gaz rouges, qui s'éparpillèrent sur la région lyonnaise pour y semer la mort et la dévastation. La lutte fut, cette fois, mieux organisée, grâce à l'initiative d'un savant chimiste, M. Arnould Ginestal, qui suggéra de neutraliser les gaz (avant même la destruction de leurs foyers, par explosifs) au moyen de jets puissants d'anhydride carbonique liquide. Grâce à ce procédé, dont l'emploi se généralisa, l'incendie du Rhône n'atteignit même pas Valence, et un tiers environ de la ville de Lyon (outre les collines de Fourvières et de la Croix-Rousse) put être sauvé – tandis qu'un dixième de Paris tout au plus se retrouva debout, lorsqu'on eut enfin maîtrisé le feu.

Les débris des générateurs à gaz, déchiquetés par les explosifs, permettaient seulement de conjecturer que le choc de l'arrivée déclenchait la production automatique de volumes indéfinis de ces vapeurs rutilantes qui intriguèrent si fort nos chimistes. Ceux-ci baptisèrent *rubérium,* d'après sa couleur, le nouveau corps simple que l'analyse y fit découvrir. Mais le nom de *satanite* prévalut aussitôt, inspiré à un journaliste bordelais par les infernales propriétés de la substance martienne, qui laissait bien loin derrière elle les acides et les comburants les plus énergiques de la nomenclature terrestre. Décomposant l'eau avec flamme, elle dévorait les chairs, les tissus animaux et végétaux ; le ciment, la pierre à bâtir, le marbre et tous les composés calcaires faisaient effervescence à son contact, et se désagrégeaient en

quelques minutes sur une épaisseur d'un mètre. L'acier résistait assez bien, comme le prouvaient les ponts métalliques de la Seine, tordus par le feu, mais restés en place – et la chute de la tour Eiffel était due à la seule corrosion de ses assises de béton. Divers métaux, l'or, l'iridium, le platine, étaient réfractaires à l'action de la *satanite,* et on chercha même à les utiliser pour confectionner des sortes de scaphandres qui auraient permis aux sauveteurs de se risquer au sein des gaz rutilants…

Et ce n'était certes pas le platine qui manquait désormais, – non plus que le radium ! Car ces deux corps, dont les nombreuses applications avaient naguère augmenté la valeur marchande dans des proportions inouïes, et menaçaient d'épuiser leurs gisements terrestres, constituaient : le premier, le corps même des engins martiens ; le second, la réserve d'énergie alimentant la production des vapeurs rutilantes ! Chacun de trente ou quarante générateurs lancés par une Torpille martienne comportait, outre les substances non encore analysées, dix tonnes de platine et sept ou huit cents kilogrammes de radium ! Ce qui eût représenté la veille encore une richesse fabuleuse, des trésors à faire pâlir d'envie les princes des *Mille et une Nuits,* avec leurs pauvres quelques sacs de rubis, de turquoises, de saphirs, d'émeraudes, de topazes, de diamants !… une pluie de Danaé se chiffrant par centaines de milliards, plus que suffisante à payer le dommage matériel causé par les gaz et l'incendie !…

Et malgré l'avilissement relatif des cours amené par la première nouvelle de cette profusion, une nuée de maraudeurs s'abattit à la suite des pompiers sur les ruines fumantes de Paris, puis de Lyon, pour rafler les débris épars de platine encore chaud, et, au risque d'atroces brûlures, jusqu'aux moindres parcelles de radium. Des bandes organisées, munies de rotatifs et bravant la force armée, s'attaquèrent même aux débris des générateurs à *satanite,* et s'emparèrent de blocs considérables du précieux élément.

Ah ! si les Martiens, comme la suite devait nous le prouver, épiaient alors tous les gestes de l'humanité au moyen des téléviseurs dont Jupiter leur avait livré bénévolement le secret, ils ont dû rire ! et bénir les conséquences, inattendues pour eux, de leur involontaire présent d'Artaxerxès ! Car la possession de tout ce radium par les fauteurs de désordre vint hâter encore la débâcle de l'humanité. L'anarchie internationale, en effet, existait toujours, mais réduite à l'impuissance de vaines déclamations et strictement contenue par la dictature gouvernementale qui disposait du secret des « foudroyants » et de toute la production du radium destiné à les alimenter. Or, il semble que ce secret fût aux mains des comités occultes depuis un certain temps déjà, et que le produit actif seul leur manquât pour fabriquer des armes et les distribuer à leurs affiliés, dont les rangs se grossirent en quelques jours d'une tourbe désespérée… Mais j'anticipe.

Nice, Rome, Londres, reçurent les 3e, 4e et 5e torpilles à *satanite,* et partagèrent le sort de Paris et de

Lyon. Il devenait puéril de dissimuler davantage au public que le bombardement martien continuait. Et le Directoire m'autorisa d'en faire l'aveu dans le communiqué du 13 juillet. Nous ajoutâmes ce conseil aux habitants des villes : Monter aux étages supérieurs des maisons, vers cinq heures du matin, ou même gagner les points culminants, où viendraient les recueillir les rotatifs de sauvetage, que les pouvoirs publics réunissaient en grand nombre, à l'aide de réquisitions. Les moyens de défense, par ailleurs, s'organisèrent ; des équipes de transports aériens, munis d'explosifs et de tubes d'anhydride carbonique liquide, s'exerçaient au maniement de leurs engins ; les grandes villes seraient préservées dans la mesure du possible, et ne subiraient pas en tout cas un désastre comparable à ceux des premiers jours.

Mais, ces exhortations et ces assurances officielles contrebalançaient bien faiblement les nouvelles des catastrophes successives. Les réfugiés des villes détruites, en particulier, qui commençaient à arriver un peu partout dans l'Europe occidentale et centrale et dans l'Afrique du Nord, semblaient apporter une contagion de terreur hagarde qui se diffusait autour d'eux et ajoutait son influence à l'atmosphère d'inquiétude horrifiée où vivait à présent l'humanité. Ce fut le soir de la mort de Rome que je vis moi-même les premiers de ces malheureux. Après une journée de chaleur accablante et de surmenage excessif, j'errais mélancolique et seul sur la Cannebière, aspirant la brise qui montait du port, parmi une foule aux traits tirés, aux sourcils froncés, une foule sinistrement muette. À la terrasse du *Café Riche,*

dans la fastueuse illumination habituelle, les gens restaient devant leur verre, immobiles et prostrés, courbant le dos sous la menace du coup qui allait les abattre, peut-être, d'ici quelques heures, dans l'effroyable agonie des vapeurs rutilantes ou de l'incendie. D'autres, les mâchoires contractées, les mains dans les mains d'une femme, fixaient sur elle des yeux quasi-déments. Au bord du trottoir, une centaine de curieux échangeaient à voix basse des réflexions autour d'un groupe lamentable : le mari, la femme et la fillette, des Italiens aux cheveux et aux yeux très bruns, au teint mat, aux pauvres vêtements déchiquetés, brûlés et corrodés – affalés sur de vagues paquets faits de mouchoirs aux couleurs criardes. Un chalutier électrique venait de les débarquer, après les avoir recueillis la veille au bout de la jetée-promenade de Nice. La fillette, d'une voix entrecoupée de sanglots, narrait le coup de tonnerre de l'explosion, la fuite précipitée hors de leurs masures des Ponchettes, au long du quai, parmi l'affreux tumulte de la ville assassinée : le tocsin, les hurlements de détresse, les sirènes des rotatifs, les premières détonations d'explosifs attaquant les générateurs à *satanite* ; les flammes jaillissant d'un *palace* à leur droite, et le ruisseau de gaz rouge qui déboucha sur leur chemin, et qu'ils durent franchir pour gagner la jetée sauveuse. Et elle démaillotait l'espèce de torchon enveloppant ses jambes pour montrer les escarres pourpres de la diabolique substance. Les monnaies pleuvaient ; l'apitoiement et l'indignation agitaient la foule ; des cris hostiles s'élevaient, moins contre les Martiens que contre le Directoire, impuissant à les combattre et à soulager les

misères du « *povre peuple, péchère !* » J'entendis alors pour la première fois appliquer au Maître ce nom d'« Antéchrist » ! qui devait être bientôt le cri de ralliement de l'anarchie mystique… Mais une escouade de Sénégalais survint, qui dispersa les badauds et emmena les lamentables rescapés.

Nice avait reçu la torpille à deux heures du matin, Rome à trois ; Londres périt à vingt-trois heures. On ne pouvait même attendre à heure fixe, comme on le crut d'abord, la catastrophe quotidienne ; et cette désillusion ne fut pas la moins grave, tant l'homme, pétri d'habitudes, se raccroche à la moindre apparence de régularité, comme à une planche de salut pour sa raison. Et les Martiens, plus au courant de notre psychologie que nous ne le pensions, déréglaient leur tir en conséquence. Il fut admis tout d'abord, dans les sphères officielles, que chaque générateur à gaz renfermait, en quelque compartiment étanche, un Martien qui dirigeait cette sorte d'usine ; mais cette idée absurde fut vite abandonnée. Les Martiens ne songeaient pas à venir sur Terre avant d'y avoir, sinon aboli l'humanité jusqu'à son dernier représentant, du moins détruit les grandes villes, pulvérisé l'organisme social, annihilé toute velléité de résistance. Ces êtres positifs étaient aussi d'une lâcheté parfaite, et ils refusaient de courir les risques d'une lutte. Et pour coloniser sans danger, ils procédaient comme des chasseurs qui enfument au préalable une tanière de renards. C'était une guerre d'extermination qu'ils avaient en fait déclarée à notre espèce.

Le Directoire se gardait bien de publier ces conclusions atroces ; mais les masses ne s'y trompaient pas, et la démoralisation de se savoir condamnée à mort envahit l'humanité. Au lieu d'unir toutes ses forces pour combattre le péril avec une volonté unanime, il semble que la hantise du carnage et de la destruction ait réveillé dans toutes les âmes les instincts ataviques comprimés par la vie normale et que l'on croyait définitivement matés par le triomphe de la civilisation et de la paix. Et, chose monstrueuse, ces instincts farouches de haine et de ravage, au lieu de s'en prendre à l'ennemi commun, inattingible, – l'humanité les tourna contre elle-même, et s'entre-déchira, sous l'œil satisfait des Martiens !

Je dirai plus loin les scènes abominables de désordre dont il me fut, hélas ! donné d'être témoin. Il s'en produisit à coup sûr dès les premiers jours, çà et là, même dans l'hébétude accablée d'une compréhension encore imparfaite du sort final qui nous est réservé ; mais ces mouvements furent comprimés par les polices locales, et il ne nous en parvint, au Directoire, que des bruits affaiblis. Nous étions trop absorbés par notre tâche – littéralement surhumaine et sans précédent – de réorganiser tous les services avec un personnel de fortune, et de mettre les grandes villes sur la défensive. Les réquisitions de véhicules aériens, surtout, donnaient beaucoup de mal aux autorités. La panique qui devait plus tard faire le vide dans les grands centres commençait à peine. Les gens se bornaient à coucher sur les toits ; et l'attachement au domicile, la passivité résignée, la croyance optimiste que la menace était pour d'autres, limitaient l'exode vers les campagnes à

quelques cas isolés. Mais les propriétaires d'avions, se croyant sûrs d'échapper en cas de malheur, refusaient égoïstement de livrer leurs appareils. Les riches, sous prétexte de vacances et de chaleur, s'envolaient vers des villégiatures de montagne – ou même vers les sanatoriums du Groënland, du Spitzberg et autres régions voisines du pôle boréal, que l'inclinaison de la Terre sur son orbite mettait à l'abri du bombardement martien, pour quelques semaines encore, – et il était invraisemblable qu'il se prolongeât plus d'un mois après « l'opposition » de la planète guerrière. Gédéon Botram avait bien songé à utiliser en grand ce moyen de salut efficace ; mais comment transporter vers les latitudes supérieures l'humanité entière ? comment l'y loger, l'y ravitailler, l'y faire subsister ? Le problème était inextricable, et la censure força les journaux à passer sous silence le privilège d'immunité réservé au pôle Nord et aux régions circonvoisines.

Les premiers symptômes de la désagrégation civilisée apparurent sous la forme d'un réveil nationaliste. Ces États-Unis du Globe, qui depuis trente ans réunissaient tous les hommes de la Terre dans une même fraternité apparente, cette plus haute conquête de la civilisation scientifique, en était aussi la plus artificielle. L'attaque martienne, et l'explosion des instincts ataviques qui en résulta immédiatement, lui portèrent un coup mortel. Le Directoire-Terrestre, en somme établi par la force, continuait à régner par l'habitude acquise et par le prestige mondial de Paris, centre politique et intellectuel du globe. Mais ce prestige n'allait pas sans une certaine rancune des ex-pays

autonomes, envers la France impérialiste qui les avait réduits à l'état de circonscriptions administratives. Paris, capitale et cerveau du monde, objet universel de convoitise et d'envie, fournissait toujours des allusions aux prédicateurs des religions même officielles, qui vitupéraient contre sa splendeur dissolue et sa débauche, et à mots couverts, vouaient « la Babylone moderne » au courroux du Très-Haut. Les propagandistes inlassables de l'anarchie leur faisaient chorus, et voyaient dans la libération du « joug directorial » le premier pas vers le bonheur communiste de l'humanité. Aussi la catastrophe de Paris sembla-t-elle aux uns comme aux autres la réalisation de leurs plus chers souhaits : la main de Dieu – ou la Justice-Immanente, par l'intermédiaire des Martiens, – s'était abattue sur la cité coupable, et une ère nouvelle s'ouvrait sous les pas de l'humanité régénérée !

En dehors de ces monstrueux abus sectaires qui considéraient la mort de millions d'innocents comme un détail négligeable ou comme un holocauste nécessaire à la réalisation de leurs vues coïncidant, croyaient-ils, avec les desseins de la Providence, maintes régions des États-Unis du Globe profitèrent de l'occasion pour recouvrer leur autonomie politique. Les radios lancés du Mont-Valérien – déclarant que le Directeur-Terrestre, en la personne de Gédéon Botram, était sauf, que le gouvernement unique de la France et du monde allait se reformer en province, et bref, que le régime de la dictature française continuait – furent généralement retardés ou interceptés, et les pouvoirs délégués dans la capitale de chaque État de l'Union, proclamèrent à la fois la catastrophique disparition du Directoire central, et le

rétablissement de l'ex-nationalité qu'ils représentaient et gouvernaient : l'Angleterre, le Japon et la Chine, l'Allemagne, la République-Argentine, furent les premiers à nous signifier leur volonté bien arrêtée d'indépendance politique. Et les journaux de Washington, qui nous arrivèrent dès le 11 par le Tube-transatlantique, contenaient des tirades insultantes et presque agressives à l'égard de cette Europe qui avait obligé durant plus d'un quart de siècle les États-Unis (les vrais, ceux d'Amérique !) à écarteler leur glorieux drapeau, – les « *stars and stripes* » – du monogramme PAX et du globe azuré figurant le symbole du tyrannique Directoire. Le *Chicago Tribune,* en particulier, ironisait avec un humour déplorable sur le fait que l'Europe avait été choisie comme cible, – très justement, affirmait-il – par les « messagers » martiens… L'Amérique, elle, était à l'abri de semblable mésaventure, et, au pis aller, saurait se défendre contre ces « boules puantes » *(stinking balls)* ainsi qu'il dénommait spirituellement (?) les torpilles infernales !

Toute tentative de répression eût été illusoire, ou eût amené des conflits d'une gravité incalculable, entre les forces de la police directoriale et la gendarmerie nègre cantonnée dans chaque État, soumise aveuglement aux autorités locales, dont le loyalisme envers leur patrie adoptive n'était plus mis en doute depuis dix ans. Il n'y avait pas à revenir sur le fait accompli : le Directoire de Gédéon Botram ne régissait plus que la France, l'Espagne, l'Italie, la Belgique et la Suisse ; nos messages de T.S.F. ne radiaient plus au monde des ordres incontestés, mais les nouvelles quotidiennes des

désastres accumulés par les Torpilles martiennes, et des exhortations platoniques de défensive.

Car les luttes fratricides qui devaient bientôt ensanglanter les continents et ajouter leurs aveugles horreurs à celles du bombardement martien, n'eurent pas lieu entre peuples. La gravité de l'heure n'échappait point aux gouvernements locaux : ils cédèrent bien à la vanité nationaliste en proclamant leur scission d'avec le Directoire français, mais n'allèrent pas jusqu'à le combattre et résistèrent à la poussée des instincts ataviques. Ceux-ci opérèrent leurs ravages, d'abord entre classes, puis au hasard entre humains quelconques. Çà et là seulement, des précurseurs sporadiques de la Révolution s'avisèrent de détruire les antennes de T.S.F., isolant de l'information mondiale toujours centralisée par l'ex-Directoire-Terrestre, une capitale ou une ville, qui poursuivait, par la vitesse acquise, dans l'ignorance des nouvelles calamiteuses, une existence précaire et spasmodique – tel un canard décapité bat encore des ailes et s'efforce de courir, par réflexe.

En outre, cette désagrégation politique de l'humanité, révélatrice de l'affolement profond des esprits, eut lieu avec un ensemble et une spontanéité stupéfiants. Ce fut un exemple palpable de ces sortes d'ondes psychiques qui semblèrent, alors plus que jamais, traverser tous les cerveaux à la même heure, faire penser et agir « comme un seul homme » tous les représentants de l'humanité. Les diverses phases de la panique terrestre, les contagions de sentiments ou de

résolutions qui bouleversèrent également tous les peuples, en cette ère maudite, se déclenchèrent partout à la fois, tels les récepteurs de T.S.F. sous l'influence des ondes hertziennes. J'eus tout loisir de m'en convaincre au cours de mes fonctions officielles ; et plus tard, lorsque je fus balayé avec le gouvernement par le cyclone vertigineux de la panique révolutionnaire, je ne doute pas que les scènes auxquelles j'assistai ne se soient déroulées en même temps, analogues sinon identiques, sur toute la face de la planète condamnée.

CHAPITRE VI

UNE IDYLLE SOUS LA TERREUR MARTIENNE

La sixième torpille, en détruisant Chicago et incendiant au loin les eaux du lac Michigan, vint mettre fin à la quiétude relative de l'Amérique : la septième fut pour Boston ; la huitième pour Yokohama. La neuvième tomba loin de toute grande ville, couvrant de sa rouge marée de *satanite* la fertile plaine de Limagne et abolissant toute vie à sa surface. Les Martiens auraient-ils visé Clermont-Ferrand, et pour la première fois manqué leur but, et d'assez loin ? Mais non ! l'exemple de Paris, atteint par le projectile dont la trajectoire menaçait Nancy, était là pour démontrer que les torpilles n'étaient pas livrées une fois pour toutes aux forces balistiques, dès leur lancement vers la Terre, mais que les ingénieurs martiens gardaient jusqu'au bout – par ondes télé-mécaniques, peut-être – la commande de leur « messager ». La dévastation de la Limagne était bien intentionnelle, et elle eut ce résultat d'augmenter largement la panique terrestre. Ceux des villes, qui s'étaient flattés de trouver dans les campagnes un asile sûr, lorsqu'ils le voudraient, sentirent la vanité de ce refuge ; ceux des campagnes, qui se croyaient égoïstement à l'abri, partagèrent les appréhensions des citadins : en dehors des régions polaires, accessibles à de

rares privilégiés, les altitudes abruptes, les pics montagneux offrirent aux craintes éperdues des hommes les seuls lieux d'immunité contre la mort-rouge des gaz ou de l'incendie. Tout ce qui était plaine, vallon, proximité d'un cours d'eau, fit trembler ses occupants, à l'instar des villes.

Mais l'heure du grand exode n'était pas venue. Il nous restait au préalable un nouveau cercle à parcourir dans notre descente graduelle vers le tréfonds de cet enfer d'épouvante où a sombré finalement la civilisation.

Les nouvelles des mouvements sociaux qui nous parvenaient de tous les points du monde au Palais de la Garde étaient chaque jour plus inquiétantes. L'anarchie cosmopolite proclamait hautement ses desseins de mainmise ; ses Comités secrets, disposant des nouveaux stocks de radium martien, manufacturaient des « foudroyants », et leurs bandes disciplinées avaient, à plusieurs reprises, tenu tête aux forces officielles de police sénégalaise. Des scènes de pillage infâmes ravageaient toute une cité, où les sacrilèges malfaiteurs répandaient au préalable le faux bruit d'un message de Jupiter annonçant la chute de la prochaine torpille sur l'agglomération. Et l'horrible confusion de panique s'ensuivait immanquablement !

La désorganisation des transports ferroviaires et aériens croissait. Le ravitaillement se faisait mal, les campagnards ne se rendaient plus à la ville, et cachaient leurs denrées. L'avilissement du platine entraînait celui de la monnaie internationale, frappée en ce métal ; on refusait les billets de la Banque de France ; l'or et l'argent

disparaissaient. On saccageait les stocks de réserves alimentaires, même celles destinées aux camps de rescapés. La mortalité, parmi ceux-ci, devint effrayante. En même temps, les premiers foyers d'épidémie se déclarèrent, aux abords des villes torpillées, où les cadavres pourrissaient par milliers. Les médecins désignèrent sous des noms variés cette contagion virulente, et l'euphémisme populaire de « Bronchite martienne » était bien fait pour rassurer les plus timorés ; mais ses ravages n'en furent pas moins incalculables ; et si je m'en rapporte aux anciennes descriptions que j'eus alors occasion de lire, ses symptômes correspondaient trait pour trait à ceux de la fameuse « peste noire » qui abattit son fléau sur l'Europe, aux heures les plus sinistres de ce Moyen Âge avec lequel notre époque n'avait que trop d'analogie.

Mais il faut que j'ouvre ici une parenthèse toute personnelle et intime. Non que je me plaise, comme certains, à mettre à nu les secrets mouvements de mon cœur ; mais cette confession me paraît indispensable à faire comprendre mon attitude et mon rôle dans la suite des événements ; et de plus, je crois bien que mon cas fut loin d'être isolé, et qu'il peut servir d'exemple pour montrer avec quelle énergie se manifeste la volonté de vivre même dans les cas les plus désespérés, et avec quelle puissance d'illusion ce sentiment essentiel et indéracinable nommé par un philosophe du XIXe siècle : « le Génie de l'Espèce » est capable d'agir sur un homme plongé dans la situation où je me trouvais alors, pour lui faire oublier les dangers les plus immédiats et effroyables, et le lancer à nouveau dans l'avenir comme

s'il était assuré des perspectives les plus vastes et les plus heureuses.

Orphelin depuis l'âge de vingt ans, les âpres compétitions de la carrière littéraire (que j'avais adoptée finalement après une incursion assez prolongée dans les études scientifiques) ne tardèrent pas à me faire considérer le monde comme une arène, où il n'est possible de se maintenir debout qu'au prix d'une lutte incessante. Même avec les amis les plus sûrs, on doit tenir compte de l'égoïsme foncier inhérent à tout être humain et de leurs intérêts trop souvent opposés aux nôtres. L'intimité, entre hommes, ne peut guère être qu'intellectuelle. Et mes quelques expériences avec les représentants de l'autre sexe n'avaient pas eu le succès que j'attendais, sur la foi des poètes et de mes propres illusions. Je m'étais heurté à des soucis futiles, à une totale indifférence ou à l'incompréhension de tout sujet un peu élevé, qui mettait une gêne dans notre commerce, et dissipait bien vite l'intimité première. Ces brèves aventures m'avaient laissé le mélancolique souvenir d'une irrémédiable insatisfaction. Je me crus d'abord un monstre sentimental, aux aspirations incompatibles avec celles de mes semblables, et destiné à porter seul pour jamais le fardeau de mon isolement. Puis je me figurai être victime de mon exceptionnelle élévation morale. Enfin je compris peu à peu que les hommes étaient tous dans le même cas, aux rarissimes exceptions près de quelques couples heureusement appareillés... Je cessai d'ambitionner leur sort, et me résignai enfin, non sans un secret arrière-goût d'amertume, à me trouver seul au monde, seul au milieu du désert de l'humanité hostile,

enfermé dans les strictes limites de mon organisme individuel avec mon âme incommunicable, que nulle autre âme ne viendrait jamais illuminer d'effluves fraternels, en cette suprême communion psychique célébrée jadis par le divin Platon.

La vie était donc dénuée pour moi de tout intérêt sentimental, mes ambitions se tournaient de plus en plus vers la curiosité intellectuelle et philosophique ; je vivais pour ainsi dire par habitude, et les succès comme les revers de mon existence quotidienne paraissaient également vains au regard de ma conscience la plus intime, – ce for intérieur au second degré qui veille sur nos gestes et nos pensées comme des altitudes sereines d'un monde essentiel, nous pèse et nous juge, *volens nolens,* selon le point de vue de l'Éternel.

Je n'attachai donc qu'une importance superficielle au singulier coup de chance que me valut par ricochet la catastrophe parisienne, faisant de moi, obscur publiciste de trente-six ans, le chef des services d'information directoriale, – un personnage officiel de notoriété mondiale. Ma vanité extérieure seule en fut flattée. Lorsque le labeur accablant de mes fonctions me laissait le loisir de rêver à ma fenêtre, devant les belles nuits de l'été marseillais, chaudes et constellées, ma solitude dans l'univers m'apparaissait plus âcre que jamais. Je me sentais isolé parmi cette humanité en proie à la panique de sa condamnation et à la farouche montée des passions animales, je me sentais perdu, globule de conscience infime, à la surface de la Terre roulant, sous la menace martienne, entre les poings tragiques des Destins

surhumains qui brassent humanités, planètes et soleils, – au gré des aveugles hasards… ou d’une Volonté suprême… des insondables voies de la Providence, comme s’expriment les ministres des religions officielles.

Je me sentais inutile, vide, dépareillé. Plus même un semblant d’amitié : Sylvain Leduc avait été promu chef de l’aérodrome de la Crau ; sa femme dirigeait aux Saintes-Maries-de-Camargue la nouvelle station mondiale de T.S.F… Autour de moi, rien que les figures sournoisement obséquieuses de mes sous-ordres, ou les visages fermés et préoccupés de Gédéon Botram et de ses hautains collaborateurs.

Je me félicitais parfois d’être ainsi seul au monde, sans charge d’âme, de n’avoir pas donné la vie à un être innocent pour le jeter en pâture au gouffre où s’abîmait l’humanité… Mais je ne parvenais pas à me décevoir, et j’aspirais bien vite, après ces velléités de stoïque égoïsme, à posséder auprès de moi un cœur et une intelligence fraternelles ; je voulais connaître moi aussi les joies sentimentales, fut-ce au prix d’une angoissante responsabilité. Car celle-ci même eût décuplé en moi la conscience de la lutte – de la vie, dont toutes les formes apparaissent si précieuses, de notre nouveau point de vue de condamnés à mort.

Mais je m’égare…

Les nouvelles nous arrivaient des plus sombres, ce matin-là, au Palais gouvernemental de la Garde, et leur préoccupation s’ajoutait pour me hérisser les nerfs à celle de mon travail habituel. La dixième torpille sur

Tombouctou ; la station principale des Alternateurs-Équatoriaux anéantie ; massacre général d'Européens dans les oasis sahariennes et destruction des appareils de projection optique interplanétaire ; mouvements insurrectionnels par toute l'Afrique musulmane ; l'Inde à feu et à sang ; la « Bronchite martienne », diffusée par les transports de l'air, multipliant ses hécatombes à des distances inattendues des foyers d'infection : 1.000 victimes à New-York, autant à Cuba, le double à Montevideo… et la liste s'allongeait à chaque minute.

Une employée entra dans mon cabinet pour me remettre un feuillet dactylographié que je pris de sa main sans la regarder. C'était un message jovien – le second qui nous parvint par T.S.F. sidérale – donnant la formule de l'aliment synthétique usité sur Jupiter, et dont la fabrication intensive, si elle réussissait, nous permettrait de parer aux difficultés du ravitaillement normal en viandes de boucherie et produits agricoles.

Mais la feuille était « tapée » avec une maladresse insigne, et presque illisible à force de fautes.

— Qui a écrit ça ? c'est vous ? demandai-je à l'employée, tout en déchiffrant le grimoire.

— Je suis nouvelle dans le service, Monsieur, et ce n'était pas mon métier…

Sa voix me toucha étrangement, mais j'avais les nerfs à l'envers, et avec une brutalité qui m'étonna moi-même, je lui lançai :

— On le voit fichtre bien ; mais alors, qu'est-ce que vous venez faire ici ?

— Je vous demande pardon, Monsieur ; je suis réfugiée de Paris ; ma fortune était en dépôt à la Banque de France, et j'ai tout perdu dans la catastrophe… j'ai un peu oublié depuis que j'avais appris la dactylographie en pension… je suis désolée de n'être bonne à rien.

Ce fut alors seulement que je levai les yeux sur elle… À quoi bon retracer pour des indifférents ce visage mélancolique et doux, mais rayonnant la franchise et la loyauté ? Je ne crois pas d'ailleurs qu'au premier instant je vis autre chose que ses yeux. Ils étaient d'un bleu étrangement profond et riche, telle la fleur de la dauphinelle des Alpes ; mais cela aussi je ne le sus que plus tard. Je comprenais uniquement, avec la certitude définitive d'une révélation, que ces yeux-là, – seuls entre les milliards d'yeux ouverts sous les fronts de l'humanité présente, passée et future, – seuls dans l'univers infini, – que seuls ces yeux s'exceptaient de l'invisible, impalpable mais infrangible cloison d'indifférence étrangère et d'égoïsme hostile qui me séparent, comme une asphyxiante carapace de verre, de mes soi-disant frères humains… Désormais je n'étais plus seul, la loi d'airain de la défiance et de l'antagonisme était suspendue pour nous deux ; nos âmes fraternelles, prédestinées, se reconnaissaient, haletantes de leurs longues solitudes, avides d'expansion, de communion, pour réaliser l'alliance merveilleuse du couple humain, pour concentrer sur l'être complémentaire les trésors d'affection que nos jeunes enthousiasmes avaient jadis

rêvé de répandre sur le monde, – les trésors d'amour refoulés par les rudesses de la vie, par l'âpre loi de la compétition, de l'hostilité, de la haine !…

Notre idylle s'épanouit d'un seul coup, sans autre préambule que l'incident banal que je viens d'esquisser. Nous participions certainement de la singulière et troublante accélération qui, passé l'abattement et le désarroi mental des premiers jours, s'empara des gestes et des pensées des hommes – telle s'affole et dévide le temps à toute vitesse une horloge dont l'échappement vient de sauter. Les ondes du psychisme collectif, émanées de ces millions de gens grouillant autour de nous, et aussi des milliards d'autres humains, nous apportaient jusque dans le palais directorial leurs pulsations précipitées, indéniables et quasi matérielles à force de véhémence. « Jouir de son reste », cette idée contagieuse emplissait l'espace, vibrant à la manière des ondes hertziennes, s'incarnant dans tout ce qui respirait, pour se réaliser, sur le plan des désirs brutaux, ou sur celui des satisfactions idéales, selon le caractère de chacun…

Il nous semblait que nous nous connaissions depuis toujours, que nous poursuivions dans cette vie nouvelle la longue intimité nouée jadis – sur la terre ou sur quelque autre planète – durant l'avatar jumeau d'une radieuse vie antérieure… « Tu vas mourir ! » nous cornait aux oreilles, chaque matin, le communiqué d'un nouveau torpillage. Demain, ce pouvait être notre tour. Nous brûlions les étapes, afin de goûter dans leur plénitude, quand même, les joies de ce qui fut, depuis les

symboliques Adam et Ève, la plus belle aventure de l'humanité. Paradoxe vertigineux ! le monde commençait pour nous, au milieu du désastre où va sombrer finalement notre espèce. Mais le danger monstrueux, tout en fouettant nos âmes, se reculait dans une sorte d'irréalité fantomatique. Plus fort que la mort – la rouge mort martienne suspendant sur nous son épée de Damoclès – notre couple l'affrontait en souriant, car notre exultation merveilleuse nous dédiait à l'immortalité ; elle venait de plus loin que de nos êtres éphémères, elle jaillissait des sources profondes de l'Esprit animateur de l'univers ; elle *était* déjà l'immortalité.

Les deux jours qui nous séparaient du congé dominical péniblement obtenu de l'infatigable Directeur, je reconnais que la dactylographe de 3e classe Raymonde-Alice Becquart fut plus souvent dans mon bureau que les stricts besoins du service ne l'exigeaient !

Outre les soirées, de liberté plénière, il fallait encore les nuits, jusqu'à 3 ou 4 heures du matin, vers l'aube, à nos intarissables entretiens qui nous laissaient ignorer la fatigue et les menaces du présent. Avec une religieuse attention, une curiosité sans limites, nous évoquions l'un pour l'autre les souvenirs de notre passé, faisant pour ainsi dire échange de nos égoïsmes individuels, qui finissaient par se confondre ; et au-dessus de ce bavardage charmant ou puéril, nos âmes connaissaient l'unité transcendantale, et communiaient en une étreinte permanente et silencieuse d'extase.

CHAPITRE VII

LA PANIQUE RÉVOLUTIONNAIRE

Enfin le bienheureux samedi arriva. Je dépouillai fébrilement les nouvelles transmises par le poste des Saintes-Maries (et à la suite du texte Gaby Leduc ajoutait pour moi le bonjour amical de Sylvain et d'elle-même) ; puis je rédigeai le communiqué officiel : la treizième torpille sur New-York : premiers essais de fabrication industrielle de l'aliment synthétique jovien ; la révolte islamique comprimée dans la région de Tombouctou et les travaux poussés activement pour la remise en état des Alternateurs-Équatoriaux détruits quelques jours plus tôt ; la découverte, par Ladislas Wronsky, d'un sérum efficace contre la « Bronchite martienne »… dont j'atténuai prudemment, sur l'ordre du Directeur, les ravages croissants.

Et dès onze heures, avec Raymonde tout de blanc vêtue, je sortais du Palais gouvernemental. Malgré le soleil caniculaire, nous avions résolu de ne pas accepter le rotatif mis à ma disposition pour deux jours avec son pilote. Il nous fallait l'intimité complète, la liberté absolue, et nous userions, pour notre escapade, des moyens de transport que nous suggérerait le hasard ou notre fantaisie. L'air extérieur, même brûlant, était exquis à respirer, après la claustration des bureaux ; et joyeux comme des enfants, les bras enlacés, nous descendîmes

d'un pas allègre vers le centre de la ville, par des rues de plus en plus populaires et animées.

— Quelle fête y a-t-il donc aujourd'hui ? demanda ma compagne en se serrant contre moi. Est-il possible que ces gens puissent se réjouir tandis que l'humanité traverse cette crise effroyable ?

— Ils s'efforcent de l'oublier, plutôt.

Et je n'osai exprimer l'analogie profonde que je voyais entre leur cas et le nôtre.

Le monde avait marché, depuis que le surmenage des jours et l'éreintement des soirs – puis l'insouci de tout hormis la présence de la bien-aimée – m'avaient retenu dans l'enceinte du Palais de la Garde et dans l'atmosphère artificielle des « mandarins ! »

Dans la vie extérieure, dans la vie courante des hommes, la consternation avait fait place à une fièvre de gaîté, à un emportement hagard de jouissances brutales. La vie s'exaspérait pour mieux nier la mort.

Sous l'ardent soleil, dans la grosse chaleur du midi de juillet, les visages suaient déjà le vin, les yeux brillaient de cyniques désirs, les voix s'éraillaient en appels facticement joviaux pour convier autrui à des ripailles ou des luxures ; et tout en entraînant Raymonde confuse et vaguement effrayée, je regrettais presque de n'avoir pas accepté le rotatif.

Des commères au verbe haut, assiégeant les étaux de mangeailles, lançaient d'envieux lazzis à notre couple

trop élégant ; des odeurs d'âcres fritures en plein vent, goinfrées par un public de jeunes *nervis,* mâles et femelles, nous écœuraient au passage ; les furieux accords de pianos et d'orgues électriques nous soufflaient, hors de bouges béants illuminés comme en pleine nuit, la frénésie hagarde emportant des couples en des danses poursuivies sur la chaussée à l'ardeur du soleil, des couples virant comme si la mort seule devait arrêter leur vertige sabbatique. Les bars débordaient d'hommes et de femmes enlacés, clamorant d'ivresse et de stupre dans la fumée du tabac et les odeurs d'apéritifs et de vins répandus, et nous adressant parfois d'obscènes invites.

La brutalité, la susceptibilité des foules, leur force irrésistible et leurs aveugles colères aussi rebelles à la pitié ou à un argument logique que ne l'est un cheval emporté ou un taureau furieux, m'ont toujours inspiré la même horreur incoercible que la visite d'une maison d'aliénés. Mais cette fois, nous étions bel et bien au milieu de déments, qu'une impulsion ou un prétexte fortuits pouvaient jeter tous à la fois sur nous ; et nous vécûmes un quart d'heure de cauchemar poignant (j'étais sans armes, et nous n'osions courir) jusqu'à notre arrivée en des rues moins menaçantes.

L'atmosphère toutefois restait oppressive. On sentait l'inauguration d'une ère nouvelle, l'aube d'un éperdument social que les mots « terreur martienne » désigneraient assez bien.

Sur le boulevard presque désert que nous suivions avec soulagement, bordé d'immeubles cossus et de

magasins publics, une vocifération s'éleva soudain, comme débouchait d'une rue latérale un tumultueux cortège.

Une bannière de velours noir à crépines d'argent, surmontée d'un plumet de corbillard, portait sur un champ de larmes emblématiques, de crânes et de fémurs en croix, une inscription en gros caractères : « les Frères de Misère ». Derrière le porte-drapeau venait la fanfare, – une vingtaine de cuivres et de « bruiteurs » variés, qui soudain, à la traversée du boulevard, explosèrent tous à la fois dans un charivari pseudo-musical. C'était l'hymne de la nouvelle société que la colonne reprit en chœur à pleines voix ; mais il nous fut impossible de distinguer les paroles, à cause de l'assourdissant fracas de détonations d'un certain « bruiteur » trop zélé. Il était facile de conjecturer leur sens, d'ailleurs, en lisant les inscriptions qui se déroulaient en caractères blancs sur des bandes de taffetas noir élevées par des perches au-dessus des rangs du cortège braillant avec enthousiasme : « Plus d'esclavage ! – Liberté jusqu'à la Mort ! – À bas les riches ! – Nous voulons aussi aller au Spitzberg ! – À bas l'Antéchrist et tous ses suppôts ! – Ou de gré ou de force, mais avec nous quand même ! – Tout le monde y passera, dépêchez-vous, il est encore temps ! – Tout et chacune à tous, et toutes à chacun !... » Et d'autres beaucoup plus directes. La procession défila, traversant le boulevard, à vingt mètres devant nous. J'y reconnus toutes les conditions sociales : matelots, aviateurs, mécaniciens, employés des administrations, ouvriers du port et des manufactures, bourgeois en redingote – qui n'étaient pas les moins ardents – deux ou trois

gendarmes sénégalais, même, sans casque, riant à pleines dents, et roulant des yeux blancs dans leur face noire ; le tout entremêlé de femmes, en cheveux ou chapeautées, se tenant les bras par rangs de dix ou douze, tous et toutes portant sur leurs visages haineux des convoitises pareilles, dans leurs yeux le même feu sinistre d'un idéal d'engouffrement niveleur parmi des convulsions de hideuses jouissances.

— Comment permet-on semblables choses ! murmura Raymonde avec dégoût. Il n'y a donc plus de police ?

— Pas plus de police, je le crains, ma pauvre petite, que d'aérobus en l'air ni de tramways sur ces rails. Tous les services publics sont en grève, et notre excursion…

— Oh ! mon chéri, nous partirons plutôt à pied, mais ne restons pas dans Marseille : toute cette folie me serre le cœur et m'effraie.

— Allons au port, dis-je ; nous tâcherons de nous embarquer de façon ou d'autre, pour passer notre dimanche plus loin sur la côte.

À mesure que nous approchions du centre de la ville, la grossière kermesse populacière faisait place à des manifestations plus conscientes et organisées du même état d'esprit. C'était la société en proie au décagement des instincts animaux. Ils se promenaient en liberté sous toutes les formes humaines, et affichaient bien haut leurs impératifs communistes, matérialistes ou mystiques. La vie régulière et ordonnée s'était désagrégée, dissociée sous l'influence de la panique, et ses éléments se

regroupaient sous forme de cortèges symbolisant chacun une aspiration, une volonté, une menace.

Nous vîmes défiler sur la place de la Préfecture les Réfugiés, en une longue procession de dix mille individus, peut-être, – la collection des guenilles les plus lacérées et des costumes les plus disparates que j'aie jamais vus, jusqu'à des femmes jambes et pieds nus, sous une simple chemise, jusqu'à des hommes en caleçon, croisant des bras musculeux sur les poils de leur torse, – tout cela suant sous le soleil de midi, hâve et famélique comme une migration de loups, plein de cris, de poings brandis au ciel, de hurlements farouches et de pancartes follement revendicatrices : « Rendez-nous nos maisons et nos biens ! – Nous sommes les victimes du Directoire ! – Mort à l'Antéchrist ! – Nous exigeons la paix avec les Martiens ! – Qu'on leur livre Gédéon l'Antéchrist ! – Donnez-nous du pain, ou nous saurons le prendre ! »

D'autres cortèges, beaucoup moins denses et tumultueux, mais plus inquiétants, réunissaient chacun une centaine d'hommes – rien que des hommes, pas de femmes ici – l'air férocement résolu sous le masque de suie qui couvrait leurs visages, tel un uniforme. Nul écriteau, nul insigne. Ces premières bandes organisées de l'anarchie révolutionnaire marchaient par rangs et au pas, telles des patrouilles, sous les ordres d'un chef en serre-file ostensiblement muni d'un foudroyant dont la baguette noire et le réflecteur à forme bizarre décelaient la fabrication clandestine.

Car les foudroyants s'étaient multipliés, depuis une quinzaine, presque sous les yeux du Directoire occupé à

d'autres soins, dans des proportions inouïes. C'était à croire que des stocks de ces armes étaient prêts depuis longtemps dans les manufactures de l'Anarchie, et qu'elles n'attendaient plus que leurs munitions – le radium – que le pillage des Torpilles martiennes fournissait aujourd'hui à discrétion. Chaque soldat révolutionnaire était évidemment fourni de son foudroyant : certains laissaient dépasser de leur poche spéciale, par coquetterie, un bout de poignée, ou le réflecteur ; et même l'une des sections que nous vîmes, vers le haut de la rue de Rome, exhibait au soleil toutes ses baguettes noires et s'avançaient l'arme sur l'épaule, ainsi que des troupiers de jadis.

Les quelques Sénégalais qui restaient fidèles à leur poste, au coin des rues, et chez qui la contagion de la folie ambiante n'abolissait pas encore l'habitude du devoir et l'*hypnotisation* officielle, laissaient faire. Certains regardaient avec envie. Deux ou trois, qui s'efforçaient de rétablir l'ordre, furent « foudroyés » sous nos yeux.

Ce fut d'abord le pillage du *Café Riche*. Le café avait ouvert dans la matinée, avec un personnel restreint par la grève. Mais à midi sonnant, garçons et serveuses rendaient tous leurs tabliers. Les gérants s'efforçaient de faire évacuer la salle et de fermer l'établissement, juste comme nous arrivions sur le cours Saint-Louis. Mais une section de Gardes-Noirs, tournant le coin de la Cannebière, les en empêcha. Puis une moitié de la troupe, malgré les objurgations du chef, s'installa sur la terrasse, et l'autre moitié, s'emparant des bouteilles, des

plateaux et des verres, se transforma en garçons bénévoles et dérisoires, servant à flots et pêle-mêle leurs collègues et les consommateurs, ceux-ci tout d'abord ahuris, puis les acclamant, parmi les détonations des bouteilles de champagne offertes à pleins paniers et bues à la régalade, de la mousse plein la figure, étranglant de rire.

J'avais voulu acheter une gerbe de roses pour Raymonde, et la foule nous avait bloqués contre le kiosque de la fleuriste. Soudain une double poussée nous entoura de ses remous. – « Les Derviches ! » clamait-on ici avec terreur – et là : « Un rotatif policier !… Gare ! Il va atterrir sur le Cours ! »

Mais il n'atterrit pas, il s'arrêta en plane hélicoptère à deux mètres au-dessus des têtes, et le gendarme sénégalais se pencha par le hublot.

La chaussée de la rue Noailles s'était vidée, la foule s'écrasant sur les trottoirs, et dans le vaste espace libre, entre les rails du tramway s'avançait, dansant, un monôme invraisemblable d'hommes, nus comme des vers et brandissant chacun d'une main, telle une massue, un énorme foudroyant rouge sang de bœuf ; de l'autre, un poignard ou une longue broche de fer dont ils balafraient leurs poitrines, leurs cuisses et leurs joues. Du sang barbouillait tous ces corps basanés dont le ventre ondulait au rythme des « derboukas » et des fifres que scandaient des cris suraigus entrecoupés, d'« Allah ! Allah ! Allah ! » hurlés par ces têtes frénétiques agitant en mesure des tignasses hirsutes et des yeux révulsés.

— « Les Derviches-Annonciateurs ! » me chuchota mon voisin, dont je sentis trembler le gros ventre gélatineux qui pressait mon coude. « Ils ont débarqué hier soir… de l'Inde ou de Tripoli, on ne sait pas… Il y a déjà beaucoup de Blancs avec eux… »

Mais je n'entendis pas la suite. Le Sénégalais du rotatif faisait les sommations d'usage. Sa voix rauque et gutturale prononçait sur la foule muette et pétrifiée le troisième : « Au nom'dé la loâ, dispersez-vô ! » lorsque le chef des Derviches bondit, son foudroyant pointé.

Dans la flamme fusante crépita la tête du gendarme, puis la blanche carlingue de l'avion, découpée comme à l'emporte-pièce, et l'appareil s'abattit, les hélices expirantes, en feu, sur le carrefour. À la terrasse du *Café Riche,* les Gardes-Noirs, tumultueusement, se levaient, foudroyant au poing, pour repousser la ruée des Annonciateurs, qui avaient reconnu leurs ennemis et fondaient sur eux, la massue haute. Les « Allah ! Allah ! Allah ! » – les « Vive l'anarchie ! Mort aux nègres ! » se croisaient. Les consommateurs, fous, plongeaient sous les tables ou projetaient à toute volée sur les assaillants les bouteilles de champagne. Un crâne noir éclata comme une noix de coco. Les flammes des foudroyants partirent en tous sens – comme des jets d'eau de Seltz, mais volatilisant tout ce qui se trouvait sur leur trajectoire. Le toit de notre kiosque fut écorné par un coup égaré. Des grappes d'hommes entamés par la déflagration tombaient de chaque côté, grouillant comme des crabes plongés dans l'eau bouillante. Et de la bagarre des corps-à-corps

partaient les pétarades de foudroyants tirant l’un dans l’autre et s’entre-explosant leurs munitions de radium.

La foule, avec des grognements d’épouvante, s’écrasait pour fuir. Raymonde et moi ne pouvions bouger, coincés contre le kiosque à fleurs. Mon gros voisin, évanoui sur moi, nous servait de rempart.

Soudain, des flammes jaillirent, une fumée déroula ses volutes sur les combattants. La tente du *Café Riche* brûlait, et l’immeuble, allumé en dix endroits par les déflagrations. Les hurlements suraigus : « Allah ! Allah ! Allah ! » retentissaient, triomphaux, noyant les derniers « Vive l’Anarchie ! Liberté ! » dans le café en feu.

Mais la foule avait fini par se dégorger, et nous fuyions emportés par ses derniers remous, au long d’une rue parallèle à la Cannebière, vers le Vieux-Port.

— Aurons-nous le temps de manger, mon bien-aimé ? demanda Raymonde, lorsque nous eûmes absorbé un cordial trop nécessaire à la terrasse d’un bar, sur le quai, devant le bassin de l’antique Lacydon phocéen.

— Mais qui nous presse, petite fille ? Ne suffit-il pas que nous arrivions avant la nuit… mettons à Cassis ? L’affaire de deux heures au plus avec l’une de ces jolies yoles automobiles qui nous attendent, là au bord de l’eau, en se berçant au soleil.

Elle hocha la tête avec un doux sourire, et me désigna au ciel la fumée de l’incendie. Poussée par une douce brise, elle descendait la Cannebière à flots

épaissis, s'en allant vers le large, par-dessus le port et le Transbordeur.

— C'est que vois-tu, mon chéri, nous ne sommes guère qu'à deux ou trois cents mètres, et le feu pourrait bien atteindre le restaurant avant que nous n'ayons pris le dessert. Tout le quartier va flamber comme une boîte d'allumettes. Il n'y a plus de pompiers, plus de secours, plus rien : c'est la fin du monde, n'est-ce pas ?

Je plongeai mes yeux dans ses beaux yeux bleu-de-dauphinelle ; ils étaient graves : elle ne plaisantait pas ; et je frémis de voir que ma bien-aimée subissait, elle aussi, la contagion de l'insoucieuse folie qui emportait Marseille – avec le reste du monde, sans nul doute – dans un tourbillon de vertige. Puis tout aussitôt une sorte de déclic joua dans mon cerveau, et la réflexion qu'elle venait de faire m'apparut d'une drôlerie exquise… Parbleu oui, c'était la fin du monde ! Il s'agissait de ne pas perdre sottement les quelques heures du répit qui nous séparait de la rouge mort martienne… Et qu'importait d'ailleurs : nous péririons ensemble !… pour l'heure, à nous les plaisirs !

Le restaurant était juste à côté du bar où je payai avec mes derniers nickels ; mais avant de nous laisser nous attabler, le gérant m'envoya très poliment faire de la monnaie à un changeur du quai, vieil Arménien à figure de hibou qui prit en rechignant mes coupures au filigrane du Directoire et me remit à la place quelques « Bons de Travail du Comité Révolutionnaire de Marseille », grossièrement imprimés en lettres blanches sur papier noir. C'était depuis la veille les seules

banknotes ayant à peu près cours, me dit le gérant ; et dans les quartiers populaires, même, les paiements s'effectuaient plutôt en denrées : kilos de sucre, litres de vin, tablettes de chocolat, oranges, quartiers de pastèque.

Le menu était exécrable et des plus sommaires. Les spectacles qui avaient défilé sous nos yeux depuis deux heures tendaient à nous couper l'appétit ; mais la douce ivresse de notre tête-à-tête et la perspective de nos trente-six heures de liberté nous rassérénèrent, une fois installés dans ce coin relativement paisible. Le ragoût d'innommables déchets à la colle qui s'intitulait : blanquette de veau, les trois pommes de terre avariées qui suivirent, le vin aqueux, et le mince triangle de camembert en plâtre nous furent une dînette adorable.

— Et puis, si nous avons faim, dis-je, voici !

Et je tirai de mon gousset une boîte contenant les premiers échantillons d'aliment synthétique jovien reçus au Directoire le matin même. Et j'allai pour absorber, en guise de dessert, une de ces grosses pilules, qu'on eût dit de *chewing-gum*.

— Tu vas te donner une indigestion ! plaisanta ma compagne. Puis avec sérieux : Gardons-les ; qui sait si nous trouverons à manger ce soir !…

Elle n'eût pas émis un tel doute le matin : mais notre traversée de Marseille avait été singulièrement instructive. L'heure passée au restaurant, face à la vie du quai, nous montra aussi quelques nouveautés.

L'illusion causée par le chômage (et aussi par notre optimisme secret) qu'il s'agissait d'un dimanche, nous traversa fugitivement. Les bateaux déserts miraient cheminées et mâtures dans les eaux du port, comme engourdies de chaleur ; la foule poussée dans la rue par une curiosité avide, malgré l'heure de la sieste, flânait désœuvrée, les cortèges passaient au loin, musique en tête et bannières déployées…

Une vraie procession, même, défila sur le quai, plusieurs milliers de fidèles, chantant des cantiques ; tout un clergé revêtu des fastueux ornements catholiques étincelants d'or ; les vénérables crânes tonsurés nus en dépit du soleil mortel ; un évêque sous un dais, bénissant ; un saint-sacrement parmi les flots d'encens ; et une châsse énorme, un monument d'or et d'argent, écrasant sous son poids vingt robustes porteurs qui se relayaient tous les cent pas. Une ferveur mystique transfigurait tous les visages ; des femmes pleuraient et sanglotaient ; et de jeunes vicaires, aux voix puissantes, circulant le long du cortège, dirigeaient les chants et entonnaient les répons des litanies qui montaient vers le ciel en explosions de ferveur délirante : « Sainte Martine, priez pour nous ! Sainte Martine, ayez pitié de nous ! Sainte Martine, délivrez-nous des Martiens ! »

Et cette invocation lamentable jaillissait de toutes les poitrines des fidèles, auxquels se joignaient les assistants, voire les mangeurs, autour de nous, rappelés aux angoisses de la situation.

Des fillettes vêtues de blanc et couronnées de roses, marchant derrière le cortège, distribuaient des

scapulaires, des médailles bénites à l'effigie de la sainte, comme un secours infaillible contre la Menace.

Les amulettes profanes abondaient aussi. Un camelot vint en offrir, aux tables du restaurant. Et leur efficacité ne semblait pas mise en doute, car je reconnus sur l'éventaire l'assortiment des porte-bonheur variés – petits cochons, numéros-treize, rotatifs en miniature, etc. – que j'avais remarqués à toutes les boutonnières, mais que je prenais pour de vagues « insignes »… Les insignes de l'affolement général, oui, et de l'obnubilation de tous les cerveaux ramenés aux plus grossières croyances !

Et l'autre face de la panique, la rage d'oubli et le délire de jouissance ! Dix prospectus de *dancings* et de cinémas nous furent distribués : « Ciné-Mars… eille », avec un programme où le comique et le cyniquement obscène alternaient avec les actualités : « le torpillage de Chicago », « la flotte aérienne au secours de Nice »… « Dancing de la Dernière-Heure », – « Académie des danses nouvelles : la *Torpillette* et la *Satanita* », – « Derviche's Dancing »…

Et cependant la fumée s'écoulait, toujours plus épaisse, au-dessus du Vieux-Port, venue du *Café Riche* en feu et des autres immeubles successivement atteints, en l'absence de tout secours. Des clameurs lointaines et des détonations assourdies nous parvenaient par bouffées, de la Cannebière. Une cohorte de Gardes-Noirs, foudroyant sur l'épaule, déboucha de la rue de la République, au pas gymnastique, se dirigeant vers le sinistre – et le pillage.

Des *nervis* à face patibulaire en revenaient, chargés d'un butin varié qu'ils se montraient en ricanant : boîtes d'argenterie, pendules, objets d'art. Certains, des bouteilles plein les poches et sous les bras, en tétaient une autre. Vers la fin de notre repas, tous les gens qui venaient de la Cannebière emportaient un « souvenir » des magasins dévalisés, – y compris d'honnêtes familles de travailleurs en grève ou de bourgeois au rire jovial, père, mère et enfants, chargés de bibelots coûteux ou d'objets « utiles » : paires de chaussures, ballots d'ombrelles, stocks de cigarettes, ou roulant des bicyclettes, des voitures d'enfants, des fauteuils de malades. – Des billets de la Banque de France, vil papier, jonchaient le trottoir.

La sensation causée autour de nous par la quinte de toux qui saisit soudain l'une des serveuses me fait songer que j'oublie la « Martianite ». Et pourtant ce mot – l'appellation officielle de la « bronchite martienne » – s'étalait aux coins des rues, sur les aubettes de « secours médicaux », à la vitrine des pharmaciens, sur les autos à croix rouge qui emportaient dans un sillage de phénol les victimes de la contagion. Mais le vertige d'insouci (que nous partagions presque) était devenu tel en ces jours de démence collective, que plus personne ne s'émouvait de leurs allées et venues. Seuls, les cas foudroyants inspiraient un mouvement de recul bien net. Et néanmoins, on exprimait plutôt la répulsion physique que la crainte de la mort, dans le cercle qui se forma autour de la serveuse tombée sur une chaise, secouée de spasmes, la figure bleue, râlante.

— Tu as peur, petite Raymonde ?

— Non, je ne crois pas, fit-elle sans quitter des yeux l'agonisante, qu'un prêtre barbu à robe blanche et casque colonial soutenait avec douceur ; mais ses doigts se crispèrent dans ma main, et elle ajouta :

— Quelle fin hideuse, bien-aimé !… allons-nous-en !

Notre repas ridicule me coûta un nombre terrifiant de « journées de travail » à l'estampille du C.R.M., et je me demandai avec inquiétude quel prix exigeraient les bateliers pour nous transporter à Cassis.

Deux heures sonnaient à l'antique clocher des Accoules dominant le quartier italien ; les dalles du quai nous rôtissaient les semelles, et les tourbillons d'âcre fumée sentant le cuir et le caoutchouc brûlés rendaient plus pénible la touffeur du soleil fuligineux. Nous promenions nos regards indécis sur les équipages des yoles électriques, des canots à pétrole et des barques à rames qui semblaient attendre, comme jadis, le bon plaisir des amateurs d'air salin.

— Promenade en mer ! par ici, messieurs et dames ; pas cher ! deux « travail » par personne ! nous lança le patron d'une espèce de petite tartane, en retirant de ses lèvres le goulot d'une fiasque clissée, tandis que ses deux matelots quittaient leur plat de bouillabaisse et faisaient mine de *border* les avirons.

Malgré leurs faces basanées de forbans, j'allais accepter l'offre, d'un bon marché inespéré ; mais ma compagne me chuchotait :

— Oh non ! pas ceux-là ! je t'en supplie !

Et elle m'entraîna vers une mauvaise chaloupe d'où un vieux marin à bonnet génois vermillon à revers noirs nous adressait des clins d'yeux paternels.

— Par ici, les *pitchouns !* On vous *portera* aussi loin que vous voudrez. Et pour le paiement, on se *rangera* toujours. Embarquez seulement.

Et nous embarquâmes, sans discuter l'épineux « rangement ». L'amarre fut larguée, les avirons grincèrent dans les tolets, et nous vîmes avec joie le quai s'éloigner et les reflets du soleil rouge danser sur les vaguelettes du port.

— Savez-vous ce que vous alliez faire ? *Povre de moi !* vous en avez de la chance !

Et il nous confia que l'équipage de la tartane « pas cher » était armé, résolu à tout, et qu'il avait débuté, lors de la catastrophe de Nice, par emmener *en mer*, successivement, une dizaine de cargaisons de rescapés.

— *En mer,* messieurs dames ! et *ils les y laissaient,* vous comprenez, pour revenir en chercher d'autres au bout du môle… Et ici, leurs « promenades en mer », c'est tout pareil : on n'en revient pas !

Raymonde, ses beaux yeux bleus dilatés par l'horreur, allait répondre, lorsqu'une grande clameur s'éleva sur notre droite avec le fusement caractéristique des foudroyants. Une épaisse bagarre s'agitait sur le quai. Tout aussitôt une tonnante gerbe de feu s'élança d'un

grand cargo pétrolier peint au minium, dont le mât d'artimon s'abattit sur les gens en fuite ; et un flot de liquide enflammé se déversa du navire éventré, sur le miroir du port, menaçant de nous couper la retraite.

— Quel tas de *nervis,* ces Gardes-Noirs ! grogna le vieux marin en redoublant de vigueur. À quoi ça sert, ce qu'ils font là !… Mais dites, patron, savez-vous *nager ?…* Bé oui, ramer quoi… Si ? Alors, *zou !* avec cette autre paire d'avirons. Aidez-moi, sinon nous sommes *coïonnés.*

Grâce à nos efforts désespérés, nous échappâmes. Mais nous étions encore sous le Transbordeur que tout le port de long en large ne faisait plus qu'une nappe de feu. Le vent, par bonheur, virait au mistral, et poussait obliquement vers le Pharo le plus dense de la fumée. De nouvelles explosions partaient des bateaux gagnés par l'incendie ; des vociférations, à droite et à gauche, annonçaient le début du pillage.

Au-delà du Transbordeur, – enfin hors de danger ! – nous attrapâmes la brise, et lâchant les avirons, de mes mains écorchées et douloureuses j'aidai notre nautonier à établir la voile, qui nous entraîna rapidement vers le large.

Mais un papier voltigea devant mes yeux. Je réussis à l'empoigner, et nous vîmes en l'air neiger d'autres papillons blancs : – le dernier paquet lancé à la volée par un rotatif qui venait d'en distribuer sur les quartiers sud, – un rotatif noir dont les plans portaient l'emblème de la Révolution : la tête de mort et les fémurs en croix.

J'avais repris ma place à côté de Raymonde, qui laissait traîner sa main dans la fraîche écume bouillonnant contre le flanc goudronné de la barque. Nous lûmes ensemble :

« Le Directoire-Terrestre avise la population qu'un cosmogramme reçu de la planète Jupiter désigne la ville de Marseille comme point de chute de la prochaine Torpille lancée par Mars. La catastrophe aura lieu dans la nuit du 20 au 21 courant. Une fuite immédiate est recommandée à tous. Qu'on se le dise ! »

Et au-dessous, la griffe de Gédéon Botram et celle de Ladislas Wronsky – très habilement imitées.

— Quelle infamie ! s'écria Raymonde, qui perçait à jour, elle aussi, la ruse de l'Anarchie ; faire fuir toute la population pour piller plus à l'aise ! Oh, mon Dieu ! mais ces hommes sont des monstres pires que les Martiens !

La feuille sacrilège tremblait au vent dans nos mains. Je la relisais, atterré, songeant à ce qui adviendrait du Palais de la Garde et de l'« Antéchrist » Gédéon Botram, dernier soutien de la civilisation expirante.

— L'humanité se suicide, fis-je à voix basse.

Mais notre vieux marin lança un long jet de salive dans la mer bleue, changea sa chique de joue, et conclut :

— Té ! quand les dauphins sont pris dans la madrague avec les thons, les dauphins te croquent les thons au lieu de se mettre avec eux pour sortir ensemble.

Et, pas moins, nous sommes tous dans la madrague, à cette heure !

CHAPITRE VIII

LE SOVIET DE CASSIS

La fraîche brise saline bruissant dans la voile couleur safran éployée sur le satin du ciel, le bercement de notre esquif sur les flots de cristal bleu, apaisèrent peu à peu nos nerfs. La Vierge d'or étincelant par-dessus le Palais de la Garde et l'amphithéâtre de la cité mi-voilée par les fumées disparurent enfin derrière l'éblouissante pyramide calcaire de l'île Riou ; le tumulte vertigineux de Marseille cessa de bourdonner en nos cerveaux comme les mille voix confuses d'une conque pleine de folie ; et nos yeux, se reposant des agitations humaines, scrutèrent avec envie les paisibles retraites de la côte. Aussi sauvages et désertes qu'il y a vingt-cinq siècles, à l'arrivée des émigrants phocéens, les calanques – aux étranges noms liguriens – Sormiou, Morgiou, Sugiton, énumérait le vieux pêcheur – ouvraient leurs criques étroites et profondes dans la haute falaise blanche et nue, tels des *fjords* égarés sous le soleil méditerranéen.

Hors de la civilisation en démence, blotti au fond de sa baie plus harmonieusement « composée » qu'un décor d'opéra, entre un long promontoire d'ocre rouge et de blanches collines mi-vêtues de larges pans de pinèdes – comme il nous apparut paisible, de loin, le petit port de Cassis ! quel souriant *farniente* respiraient ces villas roses, parmi les pentes de vignes et les terrasses d'oliviers ; et

ce quai aux maisons peintes, aux couleurs de l'arc-en-ciel et de l'aube ! Même aujourd'hui, quelles heures indulgentes et douces offrait encore la vie, à l'ombre fraîche des platanes, sur ce Cours en miniature !

Et, laissant notre philosophe matelot satisfait d'un nombre de banknotes directoriales qui eussent payé, un mois plus tôt, le voyage de notre couple jusqu'aux Indes, nous nous mîmes en quête d'un hôtel, où passer nos vacances trop brèves et commencées sous d'aussi sombres auspices.

La première expérience, au coin du port, fut peu encourageante. Plus une place ; jusqu'au moindre cabinet noir plein de réfugiés niçois ou de fugitifs chassés de Marseille par la panique révolutionnaire. Impossible même d'obtenir à manger : le pain manquait depuis la veille, et les vivres étaient réquisitionnés par la municipalité. Nous ne trouverions de place nulle part, affirma l'hôtelier, ni chez les particuliers ni même à l'asile de nuit.

La foule compacte grouillant sur le Cours, à l'ombre des platanes, en confirmant ces dires, ravivait nos souvenirs de Marseille. Quelle folie, sous l'influence des Ondes contagieuses ravageant toute l'humanité, quelle folie allait transfigurer à la fois ces visages inquiets, comme en attente d'une décision tragique ?

Nous fûmes bientôt fixés.

Un roulement de tambour retentit. La cohue reflua sous l'énergique poussée d'une trentaine de gaillards débouchant d'une petite rue à gauche… Les Gardes-

Noirs, les foudroyants, les faces barbouillées de suie, ici encore ! « L'Hydre de l'Anarchie », que l'on crut morte à jamais lorsque la dictature scientifique et rationnelle eut mis fin à l'expérience gigantesque instituée *in anima vili* par la Russie bolcheviste, – « L'Hydre de l'Anarchie » triomphait partout : elle poussait des tentacules dans les moindres bourgades ; alliée des Martiens, elle conquérait le monde avec une rapidité vertigineuse.

Dans un demi-cercle d'épouvante élargi par la noire cohorte hérissée de réflecteurs étincelants parut, monté sur un perron, un petit vieillard à la figure chafouine mais au regard d'acier, vêtu d'un complet kaki malpropre et ceint à mi-corps d'une écharpe funèbre au fatidique crâne d'argent flanqué des lettres S.C. Malgré le silence absolu – on entendait la mer battant mollement sur des galets, et un ronflement de moteur, très haut en l'air – le tambour roula de nouveau, et le vieillard, d'une voix mordante et venimeuse, lut :

« Au nom de la Fraternité humaine et de l'utilité collective, le Soviet de Cassis est institué, avec pouvoir absolu sur tout le territoire de l'ex-commune, y inclus les biens de tout genre et les individus de tout sexe qui se trouvent dans ses limites lors de la promulgation du présent décret.

« Art. I. – Les seuls habitants domiciliés dans l'ex-commune sont déclarés membres du Soviet de Cassis.

Art. II. – § 1. – L’accès ou le séjour du territoire soviétique sont interdits à tous les étrangers non-membres du Soviet : réfugiés, rescapés ou autres.

§ 2. – Ceux desdits étrangers qui persisteraient à résider sur le Territoire au-delà des douze heures qui leur sont accordées comme dernier délai, seront reconduits à la frontière du Soviet, et en cas de résistance ou de récidive, passés par les armes.

§ 3. – Sous aucun prétexte il ne pourra être délivré de nourriture aux dits étrangers.

§ 4. – Toutefois, ceux qui déclareraient vouloir s’adjoindre sans retour à la communauté, seront *soviétisés,* eux et leurs biens, et jouiront des privilèges accordés aux membres effectifs, ci-devant citoyens de l’ex-commune.

Art. III. – § 1. – Toute propriété ci-devant privée, foncière ou mobilière, située sur le Territoire, est érigée en bien commun de tous les membres du Soviet.

§ 2. – La juste répartition des vivres, des objets d’habillement ou autres, sera effectuée par les soins du Comité soviétique.

§ 3. – Tout individu du sexe mâle, sans limite d’âge, sera employé selon ses aptitudes aux travaux de la production agricole ou autre, à la garde du Territoire, ou à la manufacture des armes.

§ 4. – Tout individu du sexe féminin, âgé de 18 à 35 ans, sera réquisitionné pour le service spécial de la Fraternité-Soviétique.

Art. IV. – Toute infraction aux dispositions ci-dessus énoncées ou aux règlements ultérieurs qui en faciliteront l'application, sera punie de mort.

Fait et promulgué à Cassis, le 20 juillet 1978 de l'ère ancienne – 1er jour de l'an I du Soviet de Cassis – par le Comité :

Marius BIZOARD, Président ;
Paul-Émile COUCOURDAN, Secrétaire ;
Joséphin MALMOUSQUE, Chef de la défense Soviétique[2]. »

Des applaudissements éclatèrent, avec un feu nourri de : « Vive le Soviet ! – Vive Cassis ! – Oui, oui, dehors les étrangers ! – On les a assez vus ! – Vive la Fraternité ! – Tout à tous, toutes à chacun ! »

---

[2] Je donne le document d'après une feuille polycopiée qui fut affichée et distribuée au public ; son texte diffère quelque peu de celui prononcé sur le Cours, en cet après-midi mémorable.

Des rires caquetants de filles qu'on chatouille fusaient çà et là, imités par des loustics. Quelques exclamations indignées, aussi ; mais on connaissait trop l'efficacité des foudroyants et la vanité d'une révolte ouverte contre cette tyrannie cynique imposée à plusieurs milliers d'hommes – et de femmes – par une poignée de sectaires. Des réfugiés de Marseille, – l'air de bourgeois aisés, – se concertaient autour de nous, et furtivement, esquissèrent un mouvement de retraite vers le port. La force armée avait disparu ; la foule relevait la tête et manifestait peu à peu ses sentiments. Un groupe de jeunes marins, qui lutinaient deux ou trois filles de bonne volonté, parla de retenir Raymonde et la plus jolie d'entre les réfugiés. Mais ceux-ci étaient une dizaine, et l'air assez résolus : nous passâmes sans encombre.

Impossible de fuir par mer ce bourg inhospitalier ! Des miliciens, foudroyant au poing, montaient la garde au long du quai. Pour sortir du territoire de la commune, il fallait une autorisation du Soviet… l'autorisation d'accomplir ses ordres formels !

Nos imprudents réfugiés s'en allèrent en troupe la solliciter à l'hôtel de ville. Quant à moi, je ne voulais pas affronter avec Raymonde les probables exigences de ces messieurs du Comité. Puis la foule, là-bas, se remettait vite de sa première surprise. Elle allait expérimenter le nouvel état de choses, appliquer ses « droits ». À l'entrée du Cours, une rixe s'agitait déjà : il y eut des piaillements de femmes, des coups, des cris de rage et de douleur. Avant cinq minutes, le désordre et la violence posséderaient la ville entière…

Tout vibrants de révolte impuissante contre l'odieuse tyrannie, secoués par l'horreur de la face humaine, tels Loth et son épouse fuyant Sodome et Gomorrhe, nous dépassâmes les dernières maisons du quai, vers l'ouest… Joie ! ce chemin n'était pas encore gardé ! La voie était libre, vers le Salut !

Le cœur battant d'espoir et d'aveugle résolution, nous résolûmes de le suivre jusqu'où il cesserait, puis au-delà de piquer droit, en dépit de tous les obstacles, à travers le désert de rochers sauvages qui nous séparaient de Marseille, sur une quinzaine de kilomètres.

Nous croisâmes des promeneurs, et même une bande de carriers à moitié ivres contre lesquels je me préparai à une résistance désespérée. Mais ces gens ignoraient encore l'établissement du nouveau régime du « Tout à tous », et se bornèrent à nous lancer des plaisanteries ordurières et des souhaits ironiques.

Après avoir franchi un petit plateau boisé de pins centenaires, le chemin descendit au fond d'une abrupte crevasse et contourna une sorte de bras de mer en cul-de-sac, étroit et sinueux : – la première calanque.

La solitude était complète dans ce *fjord* ensoleillé. Nous longeâmes une carrière abandonnée (celle exploitée s'ouvrait sur l'autre rive) puis nous ralentîmes le pas. Un simple sentier, à présent, s'élevait en corniche au long de la pente calcaire, boisée à droite, nue à gauche, sauf de rares buissons jaillissant des crevasses, et plongeant à pic dans l'indigo sombre des eaux qui se confondaient, à quelques cents mètres, avec la mer.

— Tu vas être éreintée, ma pauvre petite, asseyons-nous, dis-je en montrant un bloc calcaire ombragé par un gros genévrier. Le soleil est déjà bas ; la nuit va nous surprendre…

— Bah ! nous ferons du *camping* au fond d'une de ces jolies calanques que nous avons vues tantôt. Nous aurons à manger tes pilules d'aliment ; ce doit être exquis !

— Et demain, nous aurons toute la journée à marcher, en vue de la mer : nous ne risquons pas de nous perdre, mais je crains pour toi la fatigue.

— C'est une excursion en montagne, voilà tout ! et avec toi, mon bien-aimé… À présent que nous sommes loin de nos charmants frères humains, je respire ! Qu'importe un peu de fatigue pour nous, dis ? Il me semble même que je n'aurai pas sommeil, que j'irais toute la nuit… Te rappelles-tu cette histoire d'Hérodote : un très ancien roi d'Égypte, un Psammétichus, peut-être, à qui l'Oracle a révélé qu'il mourra dans un an, fait illuminer son palais *à giorno* et se met à vivre la nuit aussi, dans une fête continuelle, afin de doubler le nombre des jours qui lui restent ? Je l'imiterais volontiers… avec toi, et dans cette belle solitude, car nous n'avons pas besoin d'illumination *à giorno*.

— Nous aurons les étoiles, fis-je, réconforté par la vaillance de mon adorable compagne.

Nous reprîmes le sentier en corniche dominant la calanque, face à la mer libre. Invisible pour nous derrière la crête rocheuse, le soleil se couchait. Dans l'azur

pâlissant, des flocons de cirrus étaient tout roses. Des bouffées de fraîcheur nous arrivaient, sur la joue droite.

L'ivresse exaltée de révolte dans laquelle nous marchions depuis Cassis, comme dans une nuée, tomba peu à peu. La sereine majesté du paysage nous pénétrait, à notre insu. Et notre découragement fut de brève durée, lorsque nous nous vîmes tout à coup à l'extrémité d'une pointe sans issue, derrière laquelle miroitait une nouvelle calanque, moins profonde mais plus large que la première.

— Oui, c'est ennuyeux, fit Raymonde, comme j'exhalais ma déconvenue, nous avons fait un bout de chemin inutile… Et encore, puisque la nuit va tomber et que nous n'irons guère plus loin aujourd'hui, n'est-ce pas un hasard heureux qui nous a menés ici pour y camper devant ce beau paysage, à l'abri des turpitudes humaines !

Nous étions sur une terrasse naturelle, enclose d'un chaos de rochers calcaires qui descendait en pente douce, baignée par le clapotis langoureux de la baie. Somptueusement bleue, celle-ci développait jusqu'à l'horizon marin sa solitude apaisante bornée par la longue falaise de l'autre bord qui rougeoyait tel un mur de cuivre aux derniers rayons du couchant.

— Vois, mon bien-aimé ! Il y a encore des asiles pour notre amour, même dans cette ère de catastrophe et de folie… « La campagne ! » comme on disait jadis !… Malgré les torpilles martiennes, les révolutions des villes

et les Soviets des bourgs, nous les aurons eues, nos vacances !…

Tout fugitifs que nous étions, traqués par les menaces du ciel et de la terre, et destinés à replonger – bien plus tôt que nous ne pensions – dans le Maelström des fléaux, ces quelques heures de grâce au sein de la Nature éternelle furent la consécration suprême de nos idéales épousailles. Les entretiens émerveillés des jours précédents – combien donc ? quatre ? cinq ?… ou des années ! – nous avaient révélé nos passés terrestres. Le tourbillon de la panique et les dangers traversés à deux m'attestaient la noblesse de son âme fraternelle. Ce soir-là pour la première fois, je me retrouvai avec elle *revivant,* et non plus imaginant, une scène de notre vie antérieure…

Nous avions préparé un lit d'aiguilles de pins (ils croissaient dru sur l'autre versant de la pointe), et des rameaux de genévrier pour nous préserver de la fraîcheur possible. En guise de repas, une tablette chacun de l'Aliment jovien nous procura cette sensation d'immatérielle euphorie et de légèreté spirituelle qui devait en détourner le peuple, mais qui nous ravit dès cette première expérience – Puis nous nous allongeâmes au bord de la terrasse.

Les étoiles s'allumaient une à une. Le paysage, autour de nous, se décolorait, dans la nuit montante. La mer bruissait à peine.

La nature terrestre ne sollicitait plus nos sens ; la portion égoïste de nos êtres s'endormait, son devoir accompli, en l'absence de danger immédiat, et notre esprit tout le jour absorbé par la tyrannie des couleurs et des formes et noyé dans l'impérieuse lumière terrestre, s'en dégageait peu à peu, à l'instar des constellations tout le jour voilées par l'écran des nuages ou de l'atmosphère bleue et ensoleillée.

L'Esprit universel incarné dans nos formes éphémères oubliait les trop humains intérêts quotidiens, et se réveillait aux seuls soucis de l'Éternel.

Infimes parcelles de vie intriquées dans le jeu formidablement complexe de la lutte pour la survivance – pour la possession de la matière terrestre – l'Esprit nous réduisait à notre vraie importance ; il dominait ces chairs infinitésimales, les confondait avec la floraison vitale de la Terre… de l'immense Terre, au-dessous de nos atomes conscients arrondissant son Globe… le Globe de la Planète Terre, flottant – rets mystérieux de la gravitation ! – de plus en plus lointain et minuscule dans l'espace infini que nous contemplions en sa réalité absolue et indéniable…

L'Espace infini des cieux universels, dont la Présence réelle nous enveloppait de son vertige souverain…

Et mon âme, déployant son vol familiarisé par les longues nuits de contemplation solitaire avec les profondeurs sidérales, entraînait à sa suite l'âme jumelle, d'un essor toujours plus élargi, balancé sur les deux ailes de la Science et de l'Intuition…

Mais la voix troublée, et appuyant sa joue sur mon épaule, elle désigna :

— Mars !… Et cette étoile, là, toute proche de Mars et presque aussi rutilante, qui épanouit vers l'Ouest un éventail de quatre étoiles, dis, mon bien-aimé, quelle est-elle ?

— Antarès… Antarès du Scorpion.

— Le Scorpion !… C'est étrange, tu vas me trouver niaise ; mais je n'ai jamais pu regarder cette constellation-là, depuis toujours, sans frémir. C'est une horreur mystique, superstitieuse, une épouvante irrésistible et insensée, qui émeut jusqu'aux tréfonds de mon âme comme des souvenirs d'un effroyable passé de douleurs… Même aujourd'hui, la planète ennemie, Mars, qui a juré l'extermination des hommes terrestres, Mars ne m'inspire qu'une crainte humaine et bornée à mon existence actuelle… Mon âme aurait-elle vécu jadis sur Antarès du Scorpion une existence de malheur, dont le souvenir lointain la hante sous son nouvel avatar, – même avec toi, mon bien-aimé, et assurée que la force de notre amour réunira nos âmes, au-delà même de cette vie ?…

Il y eut encore le bain inoubliable que nous prîmes, cette nuit-là, dans l'eau tiède et phosphorescente – ce bain où son jeune et svelte corps, lumineusement, telle une sirène divine d'autrefois, étirait dans ses remous une traîne de bleue dentelle sidérale…

Il y eut… Mais à quoi bon !

CHAPITRE IX

DANS LE CIEL DE MARSEILLE

Minuit était passé. En prévision de la longue marche du lendemain, j'allais me résigner à parler du sommeil nécessaire, lorsque soudain :

— Regarde vite la belle étoile fil… Oh !!!

La Torpille martienne, sifflant-fusant du zénith, rouge et lente, sur Marseille s'épanouissait, à mi-ciel, en cent larmes d'artifice. L'explosion crépitante fut suivie d'une autre presque aussi forte, puis d'une troisième, sourde et prolongée.

Marseille livrée aux gaz rouges ! Le Palais de la Garde leur échapperait-il ? – D'un coup nous redevînmes les civilisés, collaborateurs de Gédéon Botram.

J'avais enlacé de mes bras les épaules de Raymonde. Elle claquait des dents, les mains jointes ; à la lueur des étoiles, je distinguais ses yeux agrandis.

Enfin, la première, elle parla :

— Le cosmogramme de Jupiter ! C'était donc vrai ? Mais alors pourquoi n'a-t-on pas évacué Marseille ? pourquoi est-il passé si peu d'avions et de rotatifs ?

— Parce que le Directoire a fait démentir le bruit, et que personne n'a bougé, sauf peut-être le peuple. La coïncidence n'aura sauvé que des vies quelconques ; le Maître avec les meilleurs cerveaux qui restent à l'humanité…

— Nous ne pouvons rester ici davantage. Que se passe-t-il là-bas ? Oh ! bien-aimé, la curiosité me dévore, et ce n'est pas simple faiblesse féminine !

— Oui, nous devons repartir. Mais la nuit est trop noire… pour aller où ?… Le soviet de Cassis derrière, Marseille trop loin devant…

— Loin ? Mais ce feu-là, regarde, est proche.

— C'est un bois de pins qui flambe. Marseille nous est cachée : le ciel est déjà rouge, par-dessus. Et vois ces étoiles mouvantes qui viennent vers nous : les phares de ceux qui fuient par les airs.

Elle s'était relevée, et arpentait l'étroite terrasse, forme obscure sur la blancheur vague des rocs et sur le ciel luminescent. Le vrombissement d'un rotatif de course passa juste au-dessus de nous, à deux cents mètres, et nous pûmes discerner, à travers les parois hyalines de la carlingue éclairée, deux fugitifs assis et deux autres sièges libres. Puis ce fut, mais plus à gauche sur la mer, un gros et bruyant aérobus. Un vague bruissement, telle une invasion de criquets gigantesques, emplissait la nuit, toute pointillée de phares, de feux de position rouges et verts, zébrée en tous sens par les longs jets des projecteurs. Il en passait à droite, à gauche, au-dessus de nous.

— Vite ! vite ! il faut qu'on nous voie, qu'on nous emmène… Le signal !… allumons le signal de détresse des aviateurs !

C'était notre unique chance, bien faible, mais qu'il fallait tenter. Notre amas de branches résineuses et d'aiguilles de pin fut divisé en trois lots répartis sur la terrasse aux sommets d'un triangle isocèle et allumés à l'aide de mon briquet. Leur flamme nous éclairait tous deux, à leur centre. Il ne fallait pas songer à entretenir les foyers, qui dureraient quelques minutes à peine. Mais le gros de la flotte aérienne était passé ; phares et ronflements se raréfiaient.

L'une de nos torches baissait déjà, lorsqu'un jet éblouissant de projecteur s'arrêta sur nous, nous fit fermer les yeux. Quand nous pûmes les rouvrir, un rotatif de milliardaire, ultra-silencieux, planait à quelques mètres au-dessus de nos têtes. Au hublot, un réflecteur de foudroyant, et un visage à nez busqué, glabre et gras, qui nous examinait soupçonneusement. Il nous interpella d'une voix brève et impérieuse :

— Qui êtes-vous ? que faites-vous là ? quel secours vous faut-il ?

Je répondis aussi laconiquement :

— Deux employés du Directoire, en excursion. Nous avons dû fuir de Cassis, qui est au pouvoir des communistes…

— Ils ont confisqué mon château ? demanda le milliardaire, flegmatiquement.

— C’est trop certain, fis-je ; et soviétisé les femmes de 18 à 35 ans.

Un petit cri apeuré se fit entendre dans la carlingue. Mais l’homme au nez busqué ne sourcilla pas.

— Vous ne m’avez pas dit ce que vous désirez ?

— Être transporté par vous auprès du Directeur… s’il a échappé.

— Il a échappé, grâce à la fermeté de Ladislas Wronsky. La fausse nouvelle – la nouvelle prématurée, plutôt, – lancée par les révolutionnaires, a été démentie officiellement à 16 heures, et très peu de monde a quitté la ville… malheureusement. Le pillage projeté devenait donc impossible. Mais à 22 heures, toute la population des bas quartiers se mettait en marche sous la conduite des Gardes-Noirs, aux cris de : Mort à l’Antéchrist Gédéon ! Ils allaient cerner le Palais, quand Wronsky a forcé le Maître qui voulait résister, à fuir avec le Gouvernement, par rotatifs. Ils ont dû arriver au camp d’aviation de la Crau, une heure avant le torpillage de Marseille.

— Menez-nous donc au camp de la Crau… J’allais ajouter : Le Directoire vous récompensera ; mais je dis simplement : Vous y serez plus en sûreté…

— Que dans mon château de Cassis ?… Et nos épouses également. C’est dit : montez tous les deux.

Avec une délicatesse de libellule, le rotatif vint affleurer la terrasse rocheuse qui n’avait jamais subi

pareil contact depuis son surgissement hors des eaux. La porte de la carlingue s'ouvrit, nous pénétrâmes dans une cabine luxueuse, où une dame trop grasse, en kimono de soie rose, mais la mine défaite sous ses cheveux oxygénés, nous accueillit Raymonde et moi, d'un pâle sourire. L'homme au nez busqué nous plaça dans les sièges vacants, referma la carlingue, et sans secousse, presque sans bruit, l'appareil s'enleva.

— Pas trop vite, Isaac, je t'en prie, murmura la dame blonde en aspirant nerveusement un flacon au parfum violent ; et ne passe pas trop près du feu !

— N'aie pas peur, Rachel, grogna M. Isaac, qui manœuvrait les minuscules leviers d'un tableau de commande à peine plus grand qu'une machine à écrire.

Le bruit des moteurs était si discret, les voix résonnaient si nettes, la cabine était si bien aménagée, que l'on se serait cru dans un salon. Et le contraste de cet intérieur moelleux avec la solitude des rochers maritimes où nous étions préparés à passer la nuit occupa d'abord notre attention. Mais l'éclairage intérieur gênait notre pilote, qui l'éteignit brusquement. Le spectacle de la nuit devint visible, aux parois transparentes de notre véhicule aérien. Sur un vaste reflet d'incendie, devant nous, se découpait la silhouette noire des hauteurs qui nous cachaient encore Marseille ; mais en mer, à la surface des flots, une flamme isolée se tordait comme un feu de Bengale rouge.

— Un générateur à *satanite* qui est retombé dans le golfe, lança la voix gutturale de notre conducteur… Hé ! ce n'est pas le seul !

Graduellement toute la rade se découvrit à nos yeux, parsemée de foyers qui l'illuminaient comme pour une fête de nuit ; et entre ces phares improvisés, on voyait toute une flotte éperdue d'embarcations, de tartanes, de remorqueurs – et même un grand transatlantique – fuir, éclairés en rouge, sur les eaux sanglantes…

Et le tableau d'Apocalypse apparut : Marseille brûlant sur des kilomètres, au long de la côte : l'Estaque, où l'usine d'explosifs dont nous avions perçu la détonation formait un volcan aux flammes vertes, jaunes, bleues ; les môles et les bassins de la Joliette, visibles comme en plein jour ; les entrepôts allumés çà et là ; le vieux Port brûlant toujours et répandant au loin sa coulée de pétrole ardent ; et dans toute sa largeur, étagée sur son amphithéâtre, la ville lançant les flambées jaunes de ses fabriques d'huile et de savon, mêlées aux tourbillons rouges de la *satanite* ; la ville développée jusqu'aux foyers des quartiers excentriques, en long et en large, sous la torche géante du Palais de la Garde. Et au loin dans les terres, des bois des pins en feu ourlaient le profil des collines, attestant, comme les panaches ignés du golfe – dont un Stromboli solitaire, au large, près du phare du Planier, – la puissance d'expansion de cette Torpille. Aucun des désastres qui avaient frappé les capitales terrestres n'égalait celui-ci en étendue.

Malgré notre éloignement (nous passions au-dessus du château d'If) une sorte de voix nous terrifia, dominant

le vague tumulte de la conflagration, la voix géante d'un mégaphone où quelque malheureux, cerné par les gaz, signalait sa présence ; et ces « Au secours ! À moi ! » distincts et répétés, lugubrement hurlés dans l'espace, semblaient l'unanime voix de la ville assassinée. Mais les rotatifs de sauvetage étaient bien clairsemés : une trentaine en tout, peut-être, glissant çà et là parmi la réverbération rouge et la fumée. La grève des aérobus et de tous les transports avait paralysé les secours. Une seule escadrille aérienne organisée arrivait bien tard, de Toulon : ses phares et ses sirènes nous suivaient depuis un moment, et elles obliquèrent sur la ville en feu, tandis que nous passions au large sans nous arrêter.

La voix de notre hôte nous tira de l'espèce d'hypnose douloureuse qui nous avait envahis.

— Il y a de l'or à gagner là-dedans, murmura-t-il, comme se parlant à lui-même… de l'or ! répéta-t-il, par habitude du langage… Et nous en avons besoin, fillette (il haussa le ton, pour sa femme d'abord, puis pour nous), car me voilà ratiboisé, après ce coup-ci. Ce n'est pas demain que le Directoire va m'indemniser pour mes immeubles de Marseille, ni pour mon usine de Tombouctou, ma banque de Paris et mon château de Cassis. En dehors de ce mien appareil qui vous porte, monsieur et madame, je suis à cette heure pauvre comme Job. Mais j'ai commencé avec moins encore, et je défie tous les Martiens du monde de m'empêcher de refaire ma fortune. Aussi vrai que je m'appelle Isaac Schlemihl, il y a de l'or à gagner dans une petite combinaison que je viens d'imaginer. Eh bien, monsieur…

— Léon Rudeaux, fis-je, ébahi de voir ce *businessman* opposer sa volonté de lucre et de richesse à la destruction d'une capitale et à l'effondrement de la civilisation.

— Ah, c'est vous qui rédigez les communiqués gouvernementaux ? Mes félicitations… Eh bien, monsieur Rudeaux, je vous ai tiré d'une sale passe, ainsi que madame, soit dit sans reproche, et je compte que vous ne me refuserez pas un petit service. Vous avez la confiance de notre Gédéon international : présentez-moi donc à lui comme votre pilote occasionnel, et ajoutez un mot en ma faveur, pour qu'il me concède le privilège de l'exploitation des ruines…

— Comment ! mais les pillards ? les Gardes-Noirs ?

— Ne vous inquiétez pas ; ils m'aideront. En tout cas, ils ne prendront pas tout, et j'agirai, moi, avec méthode et légalité… je compte sur vous, n'est-ce pas ?

Un « oui » étranglé fut toute ma réponse. Le dégoût et l'admiration me suffoquaient. L'avidité et la présomption poussées à un tel degré faisaient de ce Shylock une manière de héros !

Cependant nous laissions derrière nous la zone ardente de l'agglomération marseillaise et les gigantesques feux-follets du golfe. Dans la nuit, plus obscure par contraste, nous n'avions plus pour nous guider que les lumières du camp d'aviation de la Crau, toute une agitation lointaine de phares, de projecteurs, de signaux colorés – au delà de la nappe de l'étang de Berre à droite, plus sombre que la mer, à gauche piquée de feux

minuscules de navires ; et devant nous, bientôt distincts et se rapprochant à vue d'œil, le phare maritime de Faraman et les éclairages aériens des Saintes-Maries, notre but.

Nous prîmes terre à deux heures du matin sur l'aérogare animée comme un meeting d'aviation. Mais le désarroi et l'insuffisance du service policier me frappa : cinq ou six Sénégalais qui n'osèrent même empêcher un aérobus de débarquer sous nos yeux une vingtaine de rescapés menaçants et armés pour la plupart de ces foudroyants devenus aussi communs que les fusils ou les revolvers de l'époque belliqueuse. Je me rappelai avec amertume le premier exode gouvernemental sur le Mont-Valérien, son inviolable cordon de troupes… Cette fois, il eût suffi d'un ou deux rotatifs chargés de Gardes-Noirs, pour enlever le Directeur !

Celui-ci dormait, paraît-il, on ignorait dans quel hôtel au juste. Il ne nous restait plus qu'à l'imiter. Et comme l'heure était peu propice à la recherche d'un gîte, nous acceptâmes l'hospitalité offerte par M. Isaac, et nous passâmes le reste de la nuit à sommeiller dans les confortables fauteuils pneumatiques de la carlingue-salon qui venait de nous transporter.

CHAPITRE X

L'ABDICATION DU DIRECTOIRE

Gédéon Botram avait attendu la dernière minute pour céder aux exhortations de Ladislas Wronsky et fuir le Palais de la Garde sous la menace immédiate de l'insurrection. Il refusait de croire au danger, et aucune mesure n'était prévue pour évacuer le personnel gouvernemental. Lui-même était parti, avec les seuls ministres, à bord des quelques rotatifs disponibles, en donnant l'ordre à l'Aviation de la Crau d'envoyer à la première heure une flottille aérienne qui transporterait aux Saintes-Maries avec les documents officiels les autres habitants du Palais. Ceux-ci, espérait-on, n'avaient rien à craindre de l'hostilité populaire, qui visait uniquement « l'Antéchrist et ses suppôts », non ses employés subalternes, victimes de la « tyrannie ». Mais quel sort leur eussent réservé les Gardes-Noirs, il est difficile de le conjecturer, car leurs bandes n'avaient pas encore atteint la Garde, lorsque l'explosion de la Torpille martienne projeta sur le Palais un générateur à *satanite,* et les torrents de gaz rouge noyant la colline dévorèrent ceux qui échappaient à l'incendie.

Le Maître me parut singulièrement abattu, lorsque je fus introduit dans sa modeste chambre de l'*Hôtel de la Plage,* avec Raymonde et l'ex-milliardaire Isaac. Il remercia ce dernier de lui avoir ramené sains et saufs

deux de ses plus dévoués collaborateurs ; puis l'ayant congédié sur la promesse de le satisfaire, il nous retint encore un instant pour nous demander quelques détails sur nos aventures ; et quand nous nous fûmes déclarés tout disposés à reprendre nos fonctions sur-le-champ, il nous serra la main avec une bienveillance et une émotion très inaccoutumées.

— Merci, mes amis… Et reprenant son ton « de service », il ajouta : Mademoiselle Becquart, veuillez passer chez Son Excellence M. Wronsky ; vous remplacerez son secrétaire disparu ; Monsieur Rudeaux, suivez-moi, nous avons à rédiger le communiqué et à instituer un service provisoire de l'Information-terrestre…

Mais il baissa la voix sur ce dernier mot, comme si cet exmaître du Globe avait honte de sa finale impuissance.

On ne pouvait se le dissimuler, la succession de mesures qu'il avait été contraint d'adopter : transfert à Marseille de la capitale ; remplacement du Mont-Valérien par le poste géant de la Camargue comme central de la T.S.F. terrestre et interplanétaire, – cet enchaînement de fatalités devait avoir pour résultat immanquable la fuite aux Saintes-Maries. Même au temps de sa splendeur, le Directoire des États-Unis du Globe considérait comme essentiel à son existence le service des communications qui permettait à ce « cerveau du monde » de suivre au fur et à mesure la vie de son organisme idéal, et d'y envoyer ses ordres souverains jusque dans les parties les plus reculées. À chaque étape de son amoindrissement

politique, l'importance relative de l'information pure avait crû. Aujourd'hui, elle devenait prédominante et unique. Ce débris de Directoire échoué au fin fond des solitudes de la Camargue, cette pauvre douzaine de personnages gîtés dans les chambres blanchies à la chaux d'un petit hôtel de station balnéaire à bon marché, sans ministères, sans archives, sans personnel en dehors des quelques employés du Poste de T.S.F., d'une petite dactylographe et d'un chef de service, sans autres gardes du corps qu'un brigadier et quatre sénégalais ; ce fantôme de gouvernement n'était plus qu'un simple bureau de la Presse mondiale, un organe théorique et superflu : telle une intelligence lucide se survivant à elle-même dans un corps frappé d'ataxie.

En fait, le Directoire-Terrestre avait cessé d'exister, depuis le réveil des nationalités et le schisme politique des pays extraeuropéens. Les États-Unis de l'Europe occidentale-latine ne survécurent au démembrement que peu de jours.

Même si Gédéon Botram ne s'était réfugié aux Saintes-Maries que provisoirement, comme il en avait l'intention, il n'eût transporté dans sa nouvelle capitale qu'un pouvoir réduit tout au plus à la France, voire aux quelques grandes villes non encore livrées à la panique révolutionnaire.

La fin de Marseille avait porté le dernier coup à son autorité politique. Les derniers pays fidèles à l'Union jadis fondée par la dictature scientifique de la France : Espagne, Belgique, Suisse, Italie, notifièrent leur scission dès le 21 ou le 22 juillet. Mais, par un curieux phénomène

d'habitude, un reste du prestige ancien continuait d'auréoler la personne du Maître, aux yeux des gouvernements locaux. De presque partout, ceux-ci lui envoyaient ponctuellement des nouvelles naguère destinées au pouvoir central et réclamaient « des secours » contre la Peste et l'Anarchie.

L'une et l'autre gagnaient. Comme « amorcées » par la chute des Torpilles, l'une et l'autre élargissaient leur contagion autour de foyers chaque jour plus nombreux. Et tandis que la première fauchait les individus et dissolvait leurs cadavres, la seconde abattait les institutions subsistantes, et incapable d'organiser à leur place un ordre de choses cohérent et viable, s'éparpillait en *soviets* locaux, indépendants ou hostiles les uns aux autres. La gangrène émiettait l'humanité, corps naguère uni et puissant, elle en faisait, par une évolution régressive, une juxtaposition d'innombrables « cellules » municipales, débiles et rongées de dissensions.

Ah ! l'œuvre des Torpilles était bien accomplie, et toute résistance brisée ! les Martiens pouvaient débarquer du prochain « messager » céleste : nous étions prêts à subir leur esclavage ! – Mais nous leur paraissions encore trop forts, sans doute, leur lâcheté reculait devant la moindre chance de péril, ou bien…

Les torpilles tombaient toujours, les nouvelles désastreuses affluaient, et cependant nous restions aux Saintes. Le Maître dépossédé semblait frappé de paralysie de la volonté. Il n'était plus question de réorganiser un Directoire, en France ou ailleurs (on avait parlé d'abord de Bordeaux, Lille, Bruxelles, Genève, La

Haye). L'ex-Meneur du Monde Gédéon Botram, avec son sens aigu des réalités, comprenait que l'heure était passée du pouvoir politique.

Il se résignait à l'autorité spirituelle d'une sorte de Pape en exil. Notre centre mondial d'information devenait le suprême lien commun de l'humanité, sa conscience intellectuelle. Et les « dirigeants » de chaque pays, frappés à divers degrés d'une même déchéance politique, au milieu de la folie contagieuse des masses, se raccrochaient de toutes les forces de leur raison subsistante à ce foyer unique de civilisation. Mais les puissances des ténèbres gagnaient du terrain ; et comme des cellules et des « régions » cérébrales s'atrophient une à une dans la paralysie progressive, certaines stations cessaient de répondre, déconnectées de propos délibéré par quelque sédition d'un peuple refusant d'avoir encore affaire avec l'« Antéchrist ».

Nous nous étonnions au début que ces protestations fussent aussi platoniques, et qu'une croisade générale ne fût pas prêchée et mise en route contre nous. Mais l'extravagante popularité de Gédéon Botram, née on ne sait où ni comment, persistait à déjouer les prévisions. J'ai dit de lui, plus haut : un Pape ; un Pape à rebours, peut-être, mais la comparaison tient. Il était chaque jour solennellement excommunié et maudit comme Antéchrist dans tous les temples de la chrétienté, et injurié sous ce vocable étranger, dans 498 dialectes, par deux bons milliards d'humains de toutes les religions. Ce prestige apocalyptique faisait sa sauvegarde. Une terreur superstitieuse l'auréolait, même aux yeux des non-

chrétiens. S'attaquer à lui eût été un sacrilège, un empiétement sur les desseins de la Sagesse divine. Le feu du Ciel l'avait épargné à deux reprises. C'était donc qu'il lui était réservé par la Providence quelque éclatant et plus affreux châtiment, destiné à servir d'exemple à toutes les nations…

Notre existence organisa ses routines sur le modèle que les hasards du premier jour lui avaient assigné. Vers huit heures, je quittais l'hôtel avec Raymonde pour aller prendre notre service au poste de T.S.F. distant de quelques cents mètres. Gédéon Botram, naguère si actif et matinal, nous accompagnait parfois. Toute morgue, ainsi que toute initiative, semblaient l'avoir abandonné : il causait avec nous familièrement – des moustiques dont il avait souffert la nuit, de la radieuse matinée, des cigales qui entamaient leur concert assourdissant ; et cheminant à l'ombre des platanes, nous avions l'air d'un quelconque trio de petits employés se rendant à leur bureau le plus tard possible. Les membres du gouvernement, gagnés par la même torpeur d'abdication, se promenaient à petits pas, en attendant le Maître, sous les vieux micocouliers de la terrasse.

Seul, Ladislas Wronsky, le chef des laboratoires, levé à l'aube, était déjà au travail ; et lorsque Raymonde pénétrait dans son cabinet, toute rose et fleurant la fraîcheur saline et le genêt d'Espagne dont elle avait passé un brin dans sa ceinture, le vieux savant lui jetait de dessus ses papiers un regard sévère et articulait, en fourrageant sa longue barbe blanche : « En retard d'une demi-heure, mademoiselle ! Allons, un peu vite ; et jetez-

moi ces fleurs, qui empoisonnent ! » J'aurais maudit l'infatigable ardeur au travail qu'il conservait seul au milieu de tous et qu'il prétendait faire partager à sa nouvelle secrétaire, sans les nombreuses visites que celle-ci me rendait chaque jour dans mon bureau, pour m'apporter une nouvelle communication à « radier » ou pour réclamer le texte d'une réponse qui tardait à venir.

Wronsky en personne nous arrivait parfois aux manipulateurs et, prenant la place de l'employé, lançait de longues dépêches, à petits coups minutieux. Mais j'avais beau, après son départ, déchiffrer ses messages sur la bande de l'appareil collationneur, le but où ils tendaient me restait énigmatique. Entre maintes questions aussi vaines, sa marotte était de savoir à tout prix quel mécanisme pouvait contenir une Torpille martienne, ou plutôt son culot qui projetait les générateurs à *satanite*. Et il suppliait collectivement tous les pays de lui en ouvrir une, intacte, au lieu de la déchiqueter à coups d'explosifs ! c'était bien l'heure de ces curiosités puériles de savant désœuvré !

Ma journée de travail faisait défiler sous mes yeux les nouvelles : Torpilles sur Berlin le 22, sur Moscou le 23, sur Calcutta, sur Pékin, sur Anvers et une moitié de la Flandre, dont les digues trop basses ne purent arrêter la rouge marée des gaz infernaux. C'étaient les ravages de la peste, l'émigration des citadins, submergeant les campagnards qui résistaient les armes à la main, montant à l'assaut des altitudes, où ils croyaient trouver la sécurité, et où ils périssaient par milliers, de faim, de froid, de misère. C'était le refus général de consommer

l'Aliment jovien, alors que nous espérions, grâce à lui, épargner au monde le fléau de la disette. On l'accusait ineptement de provoquer la « bronchite martienne ». On faisait des feux de joie des stocks que les rotatifs de la Crau distribuaient sur les villes. Les ouvriers de l'usine qui le fabriquait à Saint-Louis-du-Rhône partagèrent ces craintes et nous abandonnèrent… Et chaque matin régulièrement, ce cosmogramme laconique et sibyllin de Jupiter : « Courage ! examinez Torpilles ! » Eux aussi, comme notre Ladislas ? Décidément c'était une manie.

La langueur passive qui flottait dans l'atmosphère des bureaux me gagnait. Je remplissais mon devoir par acquit de conscience. Toute cette information et le communiqué où je la résumais me paraissaient souverainement fastidieux et vains. À quoi bon tenir l'humanité au courant des nouveaux malheurs qui la frappaient ? À quoi bon empoisonner ainsi ses derniers jours ?

À 18 heures, je passais le service à l'un de mes deux suppléants et j'allumais une cigarette sur le seuil. Puis Raymonde me rejoignait et nous partions flâner à deux sur l'étroite grève de sable fin, solitaire entre les dunes basses et la mer bleue et sans marées. La côte s'allongeait sous l'implacable azur, indéfiniment plate et monotone, et les deux seuls « accidents » du paysage étaient les obélisques de fer ajouré supportant le réseau d'antennes de la T.S.F., et plus bas, les toits roux du village groupés autour de l'antique église, en pierre fauve et dorée par le soleil séculaire, et crénelée du haut comme une forteresse moyen-âge.

La mélancolie lumineuse de ce bout-du-monde nous pénétrait, avec l'oubli des soucis extérieurs. Nous causions à peine, jouissant de notre présence mutuelle ; ou bien, mettant la nature en tiers dans notre intimité, nous herborisions (car la botanique la passionnait, et elle y était mon maître, de loin) parmi la flore des sables et des prairies salées : des plantes soyeusement velues ou hérissées de piquants, ou aux tissus gonflés et glauques, – le chardon bleu, le pavot jaune, la statice à bouquets d'un lilas exquis, le lis de mer à l'odeur suave…

Le soir, nous y retournions, soit seuls, soit avec Gaby Leduc, que j'avais déjà vue dans la journée, pour affaires de service ; et une fois ou deux, son mari nous accompagna : mon vieil ami Sylvain dont la fermeté maintenait dans le devoir l'Aviation de la Crau, et dont la vigilance assurait le ravitaillement du personnel directorial, du poste de T.S.F. et en grande partie du village des Saintes-Maries.

Pas une seule fois nous ne restâmes à l'hôtel après dîner avec les réfugiés de marque et les épouses des ministres, car ces hypocrites pimbêches à face-à-main nous écœuraient de leur vaniteux et médisant bavardage, et pas une seule fois Raymonde ne put jouer de piano, grâce à ces tartufes enjuponnés.

Dix jours nous menâmes cette existence podagre et stagnante de bureaucrates le jour, de modestes villégiateurs le soir, – et quotidiennement le glas des trépassés tintait pour les nouvelles victimes locales ; – et le reste du monde était en proie à la Peste, à la mort-rouge des Torpilles, à l'Anarchie, à la démence de la

panique et des plaisirs désespérés. Il nous semblait que cela durait depuis des années et que cela continuerait indéfiniment, comme le bombardement martien.

CHAPITRE XI

CE QU'A VU LE CHEF DE L'AVIATION

Je n'ai jamais su le fin mot de la grande randonnée de cinq jours que le chef de l'Aviation de la Crau exécuta durant cette sombre période. Officiellement, il était chargé de sonder les dispositions des gouvernants, dans les pays détachés de l'Union. Mais sous ce prétexte nous devinions encore autre chose. Isaac Schlemihl, nanti de son privilège pour l'exploitation du radium martien, avait choisi Avignon comme centre d'affaires ; et la proximité de l'antique cité papale était trop tentante pour que le chef de l'Aviation de la Crau, avec son insatiable curiosité et son esprit d'aventure, ne rendît pas aussitôt visite à l'audacieux *businessman*. J'ai tout lieu de croire que notre ami Sylvain entreprit sa tournée officielle avec quelques kilos de radium dissimulés dans sa carlingue et destinés à ravitailler les pouvoirs constitués d'Espagne et d'Algérie, où faisait défaut le précieux métal. Quelle commission lui accordait Schlemihl sur le prix de vente ? en quelle monnaie s'opéraient les tractations ? Gédéon Botram fut-il mêlé à l'affaire ? Autant de points qu'il m'a été impossible d'élucider, car notre ami Sylvain borna son récit de voyage à la partie épisodique.

Ce récit qu'il nous fit en petit comité, à Gabrielle, Raymonde et moi, un soir, dans notre chambre de l'*Hôtel de la Plage,* contenait des faits si curieusement

caractéristiques – et voire tragiques – que je m'empressai, dès le lendemain matin, de le consigner par écrit ; et ces notes, sauvées des plus périlleuses aventures, vont m'aider à compléter mes souvenirs.

Sylvain Leduc et son mécanicien Champoreau avaient pris l'air dans leur rotatif favori, – ce « vieux zinc » qui avait déjà survolé avec moi comme passager une capitale en flammes, et qui était destiné à échapper de bien près à l'une des dernières torpilles.

Le littoral du Languedoc, puis celui de la Catalogne, qu'ils contournèrent au lieu de piquer droit par-dessus le golfe du Lion, leur offrirent le spectacle, normal à cette époque, d'une effervescence désordonnée : villes, bourgs et villages établissant leur soviet local, à grand renfort de Gardes-Noirs, de pavillons à la Tête-de-Mort, de foudroyants et d'exécutions en masse. Des cortèges mystiques parcouraient les campagnes ; et les rotatifs-pirates de l'Anarchie qui ne s'étaient pas envolés vers les capitales détruites pour en piller les ruines *s'amusaient* à semer la mort et la panique dans les rangs de ces misérables troupeaux… Barcelone, fidèle à ses traditions, avait déjà renversé le pouvoir soviétique ; la superbe *Rambla,* d'un bout à l'autre, n'était qu'un confus champ de bataille, et plusieurs monuments publics étaient en feu. Des scènes analogues se passaient dans les autres villes, et Leduc, blasé par l'habitude, résuma ce qu'il vit de Valence et Séville par cette phrase lapidaire : « Les gens se démolissaient sans savoir pourquoi, et ça flambait un peu partout. » Dans la sierra Morena et la sierra Nevada, les clairières des forêts grouillaient de

foule, comme si la population du pays était venue camper sur les sommets.

« Tout ça plutôt banal… pour moi, vous comprenez, tranchait Leduc. Et mon brave Champoreau bâillait à se décrocher la mâchoire. Il venait de me demander si nous trouverions toujours des moukères en Algérie, et nous arrivions à Gibraltar, quand je vois tout en haut du fameux Roc… un pavillon qui claque au vent. Je crois avoir la berlue, je dis à Champoreau de nous faire descendre à 200 mètres… Pas d'erreur ! c'était bien le drapeau anglais, l'*Union Jack* comme ils disent. Et mieux que cela, des espèces de fourmis rouges se traînant au long des chemins de ronde, sur les remparts… les vieux *Habits-rouges* !… Il y avait encore une garnison anglaise à Gibraltar ! Alors qu'il n'y a plus de drapeaux nationaux, plus de gouvernements, quasi plus de société, alors que tout fiche le camp à plaisir, ces bougres d'Anglais trouvent moyen de se réinstaller sur leur Roc, comme si de rien n'était !… Ça m'en bouchait un coin. Nous avions ouvert les hublots, à cause de la chaleur, et nous sentions l'odeur caractéristique d'Albion, ce parfum qui cumule le tabac *navy cut,* le brandy, le whisky, le rhum, le plum-pudding, le rosbif et le thé. Sur l'esplanade du fort, une compagnie d'Habits-rouges s'immobilisait, à la parade. Ils avaient des fusils, conservés subrepticement dans les casemates comme les uniformes, et une détonation retentit lorsque le pavillon fut amené et rehissé par trois fois, salué des sonneries et des « Hip ! hip ! hip ! hurrah ! » réglementaires… Ce qu'ils dégottaient, nos Angliches de Gibraltar ! On se serait cru à trente ans en arrière !… »

Mais lesdits « Angliches » avaient conservé toutes les bonnes traditions, et nos deux aviateurs faillirent payer cher leur curiosité, car un obus, éclatant à dix mètres du rotatif, vint leur rappeler que « l'on ne survole pas Gibraltar… »

En Algérie, Leduc trouva une situation moins « avancée » qu'en Europe, mais tout aussi grave. Le soulèvement islamique où Tombouctou avait déjà failli succomber sévissait même chez les paisibles tribus de notre ancienne colonie ; la région de l'Atlas était à feu et à sang, et les grandes villes du littoral – en particulier Alger – résistaient avec peine. Je ne doute pas que le radium de Schlemihl y fut reçu avec joie. Mais le sympathique Champoreau n'eut pas le loisir de lier connaissance avec les moukères espérées, car après une courte escale à Bône (Constantine était tombée au pouvoir des Khroumirs et il ne restait plus dans toute la Tunisie un Européen vivant), Leduc remit le cap sur l'Italie du Nord – tout le Sud étant pourvu de radium par la Torpille de Rome, et la Sicile et les Calabres, parcourues en tout sens par des troupes de ravageurs anarchistes, ne tentaient guère nos explorateurs, si insuffisamment armés qu'ils évitaient avec soin l'approche même d'un rotatif isolé.

Ce fut au large et dans le sud-est de la Sardaigne, qu'ils rencontrèrent le yacht du milliardaire américain.

« Une espèce d'hurluberlu qui n'avait même pas de T.S.F. à son bord. Exprès, d'ailleurs, car il voulait prendre des vacances complètes, ignorer tout du business, pêcher, boire des cocktails sur son bateau… mener la vie

de l'homme-nature, quoi !… Parti d'Amérique depuis deux mois. Dernière escale à Monaco, trois jours avant la première Torpille. Bourlinguait depuis, autour de la Corse et de la Sardaigne, dans l'ignorance absolue des événements. Le cosmogramme jovien annonçant le projectile ? Un canard ! il avait vu du large brûler Cagliari ; mais c'était insuffisant pour le renseigner, pas vrai ?… Or donc, son yacht, que j'aperçois en train de relever des filets comme un vulgaire lougre de pêche, battait pavillon des États-Unis du Globe avec dans un angle l'enseigne américaine, selon les us maritimes d'avant le cataclysme. C'est ce détail qui me donna l'idée de descendre un peu l'interviewer… non sans héler d'abord, car je ne tenais pas à me faire canarder comme à Gibraltar ! – Mais loin de là, il nous accueille en vieux copains… Son anglais me déroutait : *Aoh yes, Goddam,* c'est tout ce que je sais… que ne parlait-il français, ou même italien ! Heureusement, Champoreau, qui a roulé sa bosse en Australie et qui a le don des langues, fait l'interprète : notre vieux « zinc » est amarré sur le pont par les lascars du bord, et nous voilà taillant une bavette dans le salon tout doré, avec le patron, W.-J.-K. Dervanbilt… Oui, le « Roi des Conserves » en personne… autour d'une collection de verres et de fioles : whisky, bénédictine, kummel, chartreuse, et des cigares bagués d'or comme au temps jadis… Mais il n'y était pas du tout, le frère, et dès que j'ai eu pigé la situation, je me suis amusé à le faire marcher… Il avait ses fabriques de « singe » à Chicago, et – une manie dont il paraissait fier – tous ses titres, actions, obligations, fafiots pour des millions de dollars, dans le coffre-fort de sa *Esmeralda !…*

L'équipage ? Oh ce costaud-là en aurait cassé un sur chaque genou et assommé le reste avec les morceaux ; puis un vrai bouledogue comme second, et des foudroyants plein les poches. Feront-ils un soviet à bord quand ils auront digéré ce que mon Champoreau a traduit de ma part ?… En tout cas le W.-J.-K. Dervanbilt ouvrait des yeux comme des soupières quand il a compris que son patelin avait écopé d'une Torpille martienne !… Chicago ? rasibus ! Finie l'usine, finies les banques, finis les gouvernements ; fini, tout ! un chambardement pire que tous les Grands-Soirs… Et je lui exhibais des coupures de journaux américains, des proclamations, des communiqués, mes papiers officiels… ceux d'Isaac Schle… Enfin bref, de quoi convaincre saint Thomas…

— « *Well* » qu'il dit à la fin en posant son gros cigare sur le bord du cendrier, « *well… it is finished !* » Puis, tirant de son gousset une clef de sûreté, il va ouvrir un gros coffre-fort qui tenait tout un angle du salon. « *Please help me* », ajoute-t-il en prenant à brassée les titres et les banknotes. – « Il demande que nous l'aidions », traduit Champoreau, tout baba devant ces monceaux de papiers qui représentaient voici trois semaines des millions et des milliasses de dollars… « *Overboard* », nous enjoint le milliardaire en se dirigeant vers le hublot béant. – « Il veut qu'on fiche tout ça à la mer ! » se révolte mon Champoreau. – « Que veux-tu, dis-je, ça n'est plus bon à grand chose d'autre ! » En cinq minutes, le nettoyage est opéré ; comme si rien d'anormal ne s'était passé, notre homme nous offre un dernier cigare, nous octroie un solide shake-hands, et tandis que deux hommes de

l'équipage désamarrent notre rotatif, il ordonne flegmatiquement aux autres de jeter à nouveau les filets… Bah ! Cet ex-Roi-des-Conserves ne mourra pas de faim : il y a encore du poisson dans la mer ! »

Ce diable de Leduc avait une manière plutôt simpliste d'envisager les choses !

Il eut aussi la cruauté de nous tenir en haleine avec une description prolongée de Florence, qu'il survolait durant l'incendie du Palais Pitti et du quartier voisin de la cathédrale, tandis que le Dôme historique nageait dans la fumée « comme un potiron d'or » ; il s'étendit sur les lagunes de Venise ; mais la plaisanterie lui pesait à lui-même, il coupa net et reprit *ex abrupto* :

« Eh bien oui, je l'ai vue, et de près, cette torpille-là ! Gaby a dû vous le dire. Brr… quand j'y repense !… Mais ce que vous ignorez, c'est qu'en tombant elle a sauvé notre Gédéon… Nous rappliquions de Venise, droit sur la Crau. Nous étions entre Brescia et Vérone, en vue du lac de Garde, lorsque nous arrivons sur une colonne serrée de gens en marche qui tenait bien six kilomètres de route… vous parlez d'une poussière ! 50.000 individus au bas mot. Hommes, femmes, enfants, une bigarrure de tous les costumes populaires de la région : Vénétie, Tyrol, et jusqu'au fin fond de la Dalmatie et de l'Herzégovine. Tout ce monde loqueteux à souhait, traînant la patte, chargé de baluchons, suant sous le gros soleil d'Italie, et gueulant comme un seul homme des cantiques que dirigeaient des popes, des curés, je ne sais quoi encore, suant et gueulant plus fort que le reste.

« J'en ai vu pas mal, des processions, pèlerinages, cortèges, migrations, etc. Mais ceux-là, que j'examinais de près en descendant leur courant, de l'est à l'ouest, m'étonnaient. Une fureur mystique aux yeux et dans la voix, ils agitaient belliqueusement vers nous des armes ridicules, des couteaux, des bâtons, des faulx emmanchées droit, etc. Notre rotatif, évidemment, était pour eux un messager du Démon. Ils nous lançaient des cailloux… qui leur retombaient sur la tête ; et ils renoncèrent vite à ce sport… « Patron, me dit Champoreau, vous n'entendez pas ce qu'ils braillent ?… » *« Antecristo ! Antecristo ! Abbasso l'Antecristo ! A morte ! a morte !… »* Je crois bien que j'entendais ! Et je voyais aussi que tous portaient une large croix d'étoffe blanche cousue sur l'épaule gauche… Pas de doute, c'était une croisade, la dernière croisade, en marche contre l'Antéchrist ! Notre Gédéon ne s'en doutait pas, de celle-là !

« Ce qu'ils auraient pu faire, je n'en sais rien, et ils sont à cette heure incapables de le dire, et pour cause ; mais vous pensez si ça nous intéressait… La tête de la colonne venait justement de stopper, sur l'ordre d'un singulier olibrius, monté sur un âne, escorté d'une douzaine de types, qui venaient de Brescia. Que diable leur voulait-il ? Et comment lui obéissaient-ils au premier geste, ces Croisés ? Quelle force mystérieuse se dégageait de l'individu au bourriquot ? Ses pieds nus frôlaient la terre, dépassant de sa tunique blanche, ses longs cheveux roux partagés au milieu faisaient au soleil avec sa barbe rousse une irradiation autour de son visage. Je voyais mal ses yeux – d'en haut, vous

comprenez – mais ils fascinaient la foule, absolument… Un sosie du Christ… Il tombait à pic, sur ce tas d'énergumènes qui n'attendaient plus que lui. L'arrière-garde de la colonne avançait toujours, et refluait par les côtés de la route, se tassant au fur et à mesure de plus en plus loin dans la campagne, sur les terrasses de vignes, et grimpés dans les figuiers et les oliviers, autour de notre Christ et de ses douze apôtres, sur lesquels notre rotatif planait au ralenti, tel l'Esprit-Saint !… Vous me connaissez : les fariboles mystiques me laissent plutôt froid, n'est-ce pas ? Hé bien, si je n'avais pas eu sous les pieds et sous les mains pédales et manettes vibrantes et trépidantes, je crois que j'aurais subi la contagion de cette foule. Mon Champoreau, cet incorrigible gavroche, avait cessé de blaguer : il était tout pâle en écoutant le Christ, descendu de son âne et haranguant du haut d'un tertre.

« Il leur parlait des iniquités des hommes, qui avaient attiré sur eux le courroux du Père éternel et leur avait valu cette dégelée de Torpilles. – Le feu du ciel ravagera toute la Terre, et voici venir la Fin des Temps ! continuait-il d'une voix nette et vibrante qui emplissait la campagne ; il reste un seul moyen de suspendre la vengeance de mon Père, c'est de renouveler ici le sacrifice du Golgotha et de m'offrir sur la croix en victime expiatoire pour le salut des hommes !

« Il était prêt, nul doute, et ces délirantes multitudes rassemblées autour de lui croyaient dur comme fer à toutes ses paroles… Mais tous étaient frappés d'horreur à l'idée de porter sur leur Sauveur une main sacrilège…

« Pardi ! trouva enfin mon Champoreau, il sait bien que personne n'osera !… »

« Mais quelqu'un osa ! Un homme petit, cassé, courbé, en lévite crasseuse, à la démesurée barbe blanche et au nez crochu, se détacha du cercle de la foule et s'avança, se prosternant devant le Christ : « Moi ! » dit-il. Il releva la tête, je crus voir Isaac Schlemihl… c'était le Juif-errant… c'était aussi Judas !… Une clameur énorme s'était élevée, d'horreur, de soulagement, de triomphe ; délivrée de son anxieuse attente, la foule suivait l'exemple, et se précipitait pour accomplir les rites immuables. Des monnaies pleuvaient aux pieds du Juif-errant, qui les ramassait une à une, avidement, – Assez ! dit le Christ en lui arrêtant le bras, tu as ton compte : trente pièces d'argent, comme l'AUTRE FOIS !… » Deux jeunes peupliers, au bord de la route, tombaient sous la hache, ébranchés par cent bûcherons affolés qui s'entre-blessaient, assujettis par quelques tours de corde en une croix grossière, qui fut traînée jusqu'auprès du Christ impassible. Le Judas-Juif-errant la lui posa sur l'épaule : – « Marche ! » bégaya-t-il, tremblant de rage et de terreur sacrée… Et parmi la rumeur horrifiée de ces cinquante mille spectateurs, la Scène se déroula, inévitable : sous le fouet des prêtres et des popes, s'improvisant soldats romains avec une frénésie démoniaque, le Christ, succombant sous le faix du bois infâme, tomba et se releva trois fois en gravissant le Golgotha d'une petite colline qui dominait le miroir bleu du lac de Garde ; le Christ fut dépouillé de sa blanche tunique, jouée aux dés par les prêtres et popes ; il s'étendit sur la Croix… Mais les clous manquaient… –

« Les voici ! ricana Judas en tirant de sa poche, l'une après l'autre, trois longues broches de fer rongées de rouille ; ce sont ceux de l'AUTRE FOIS, Maître ; je les avais recueillis et conservés soigneusement : ON NE PEUT JAMAIS SAVOIR ».

« Et le rite s'accomplit !… Un Christ de contrebande, c'est entendu, mais n'importe : c'était un fils de l'homme, en chair et en os, comme vous et moi, c'étaient de vrais clous de fer rouillé qui s'enfonçaient à coups de pavés dans ses mains et ses pieds vivants et se recroquevillant sous l'atroce douleur, c'était du vrai sang qui giclait, et qui dégoulina, une fois la Croix dressée et calée dans son trou par trois grosses pierres !… C'était un vrai cri humain que poussa le Christ agonisant au milieu du silence épouvanté de cette multitude apocalyptique entassée sur les gradins de ce théâtre improvisé…

« Nous planions toujours, à 20 mètres, médusés, lorsque… ah ! mes amis !… du zénith un VRRR… crescendo… et BRAOUM BOUM BOUM BOUM !!!!!… Le Bolide ! La Torpille martienne qui tombe dans le tas – le culot principal à un kilomètre de nous, arrosant le grouillement humain de ses générateurs qui se mettent à gronder et fumer rouge, parmi les hurlements assourdissants des gens dévorés vifs par la *satanite*… et brochant sur le tout, notre Christ crucifié, expirant sur son Golgotha, îlot intact dans l'inondation rutilante !…

« Mais n'allez pas croire que je voyais tout ça tranquille dans mon siège de rotatif, comme dans ce fauteuil à présent !… Ah ! mes amis ! quel tonnerre de Dieu de chambard !… « Foutu ! » je me dis, en voyant

venir le coup de temps… Le Bolide explose ; nous sommes « soufflés » sérieusement et chahutés par le vent d'un générateur qui nous arrache une hélice et va retomber à 100 mètres… le rotatif pirouette, je suis lancé les quatre fers en l'air et manque de passer par un hublot ; mais le moteur tapait toujours ; Champoreau n'avait pas lâché les manettes, s'y agrippant comme un singe, la tête en bas ; il redresse notre rotatif à moitié décarcassé, une hélice en moins… et nous regrimpons, tout de travers, les propulseurs en guise de sustentatrices, au-dessus de la marée de *satanite* où nos milliers de Croisés gueulaient comme des perdus qu'ils étaient… Et le Christ, sur sa croix… il faisait bien dans le paysage, mais si Champoreau m'avait bien laissé faire, je l'aurais décloué, le pauvre bougre… Enfin, n'importe… Et puis nous avons fini par arriver tant bien que mal à Brescia, où j'ai pu me procurer une hélice de rechange, moyennant quelques grammes de radium… que j'avais justement… par hasard… »

CHAPITRE XII

L'INVISIBLE ÉGIDE

L'espoir soudain d'une délivrance de l'humanité, inattendue et toute proche, nous visita les premiers au poste de T.S.F., et durant sept heures nous fûmes seuls (avec quelques ingénieurs des régions tropicales) à porter l'angoissant fardeau de l'attente. Wronsky, en effet, l'instigateur de cet espoir, crut bon de nous le révéler (nous, c'est-à-dire tout le personnel officiel, y inclus les ex-ministres ; Gédéon seul savait déjà), dans la soirée du 31, et il nous fit jurer le secret. Si la tentative échouait, nous serions seuls à souffrir de la déception, nous les derniers civilisés qu'il jugeât dignes d'affronter une aussi rude épreuve. Le reste de la Terre ne devait être informé qu'en cas de succès de ce moyen de salut auquel travaillaient fébrilement, depuis plusieurs jours, sur toute la sphère terrestre, des milliers d'ouvriers inconscients du but poursuivi et maintenus à leur poste par quelques centaines d'ingénieurs discrets et dévoués.

Et les explications lucides et nettes que Ladislas Wronsky voulut bien nous donner avant de les communiquer au monde me firent admirer la sagacité de son génie et rougir de moi-même, pour mes doutes à l'égard des mystérieux radios lancés par le vieux savant.

La déviation de la première Torpille, dirigée sur Nancy, d'après les astronomes joviens, et tombée en fait sur Paris, avait été attribuée par la masse des journalistes à une erreur desdits astronomes. Quelques-uns avaient bien émis le soupçon que les Torpilles étaient suivies attentivement par les ingénieurs martiens et déviées, peu avant leur explosion, au moyen d'ondes hertziennes agissant sur quelque dispositif télé-mécanique. Les partisans de cette hypothèse faisaient remarquer aussi que l'extraordinaire lenteur de chute des engins ne correspondait pas du tout à la vitesse balistique d'un projectile lancé de Mars vers la Terre et parcourant librement sa trajectoire. Les torpilles étaient donc munies d'un « frein » actionné par le même dispositif. À quoi les partisans de l'automatisme, de beaucoup les plus nombreux, répondaient : pas du tout ! c'est un simple parachute, qui s'ouvre de lui-même en atteignant les couches supérieures de l'atmosphère, et l'engin, retardé, dévie naturellement du point d'impact prévu, dans le sens opposé à la rotation de la Terre : voyez plutôt Nancy et Paris, situés sur le même parallèle, de l'Est à l'Ouest !

Celle des enquêtes de Wronsky la plus oiseuse à mon gré concernait l'état météorologique des diverses régions successivement torpillées, à l'heure où elles avaient reçu l'engin. L'unanimité des réponses ne m'avait même pas frappé, à mesure que je les transmettais à mon chef. Mais lui sut y voir l'éclatante confirmation de son hypothèse. *Chaque torpille était tombée sur une région de beau temps.* Donc visibilité parfaite et repérage facile des villes éclairées se détachant sur la face obscure de notre

planète pour les ingénieurs martiens chargés de suivre et de rectifier la course du projectile. Car celui-ci lancé une fois pour toutes, son point d'arrivée eût été mathématiquement déterminé, sans nul rapport avec l'état nuageux ou limpide de l'atmosphère terrestre. Ce beau temps qui régnait *inévitablement* sur des régions aussi variées que celles des nombreux points de chute (en contradiction avec le calcul des probabilités) suffisait à démontrer que les torpilles étaient ralenties ou accélérées (heures de chute variées) et déviées plus ou moins (puisqu'elles n'atteignaient pas, à beaucoup près, un même parallèle) en cours de route, de façon à arriver sur une zone de beau temps et y être dirigées sur leur but final.

Wronsky soupçonnait bien – nous dit-il – que le « frein » et le « déviateur » comportaient un système de turbines où les atomes dissociés du radium agissaient par réaction à la manière d'une fusée d'artifice, et dont la commande se déclenchait sous l'influence d'ondes exactement « syntonisées » provenant de Mars. La description, si inconsidérément faite à nos « frères de l'espace », des appareils de télé-mécanique usités sur Terre leur avait sans doute fourni le modèle des leurs. Des ondes émises par la Terre au moment voulu auraient donc pu contrebalancer les ondes martiennes, voire les dominer, et rendre les torpilles inoffensives. Mais la *syntonisation* exacte permettait seule d'agir sur un appareil donné, qui sinon obéirait indistinctement à toutes les multiples ondes traversant l'espace. Il fallait donc, pour tenter ce moyen de protection, connaître en détail le dispositif agencé par les Martiens dans le culot

de leurs torpilles. Et c'était cette recherche que nous suggéraient à mots couverts les cosmogrammes quotidiens de nos amis de Jupiter : « Courage ! examinez torpilles ! »

Le vieux savant désespéra presque d'obtenir jamais ces renseignements indispensables. Tous les culots de torpilles retrouvés jusqu'alors étaient si détériorés par les explosifs des sauveteurs que leurs mécanismes étaient réduits à l'état de débris informes. La tâche des commissions scientifiques chargées en tous pays de cet examen (elles n'en soupçonnaient d'ailleurs pas l'importance capitale) était aussi entravée par les bandes de pillards en quête du radium destiné aux foudroyants de l'Anarchie. Ce fut seulement le 29 que la torpille tombée la veille sur Pékin livra son secret à quelques vaillants héros. Avec une intrépidité folle, avant même que les gaz rouges fussent neutralisés et dissipés sous les jets d'anhydride carbonique, trois ingénieurs japonais, se dévouant pour le salut de l'humanité, revêtirent les scaphandres de platine (que personne n'avait encore osé expérimenter, en dehors de quelques pillards de radium, qui n'en revinrent pas) et descendirent dans le culot, cette fois à peu près intact. Ils en ressortirent couverts de brûlures atroces, malgré leur vêtement protecteur, les poumons corrodés, mourants ; – mais ils rapportaient les bobines *syntonisantes,* dont la description minutieuse fut aussitôt radiée aux Saintes-Maries.

« Dès lors, continua le vieux savant, nous pouvions agir…

« Ceux d'entre vous qui sont attachés à la T.S.F. interplanétaire savent que l'observatoire de Ganymède n'a pas cessé de nous signaler chaque matin vers quel point de la Terre se dirige la torpille du jour, suivie dans l'espace par l'œil pénétrant des « téléviseurs ». Mais comme la déviation imprimée au dernier moment à cet engin peut l'écarter jusqu'à 1.000 et 1.500 kilomètres du point prévu, la zone menacée devient telle que toute évacuation est impraticable. Ainsi la torpille qui a causé la mort de nos infortunés collaborateurs restés au Palais de la Garde semblait destinée au Caire ! La publication des cosmogrammes joviens n'aboutirait qu'à susciter des désordres pires que la catastrophe elle-même. – D'où le serment solennel de silence que nous avons dû exiger des employés auxquels je fais allusion.

« Mais nous sommes informés de la trajectoire que suivent dans le ciel les « messagers » martiens. À plusieurs reprises nos grands télescopes du Mont-Blanc et du Gaurisankar ont pu les repérer avant leur chute. On m'informe que le Mont-Blanc « tient » déjà la torpille qui doit frapper la Terre dans quelques heures. Elle est au zénith de San-Francisco. Où la déviation suprême la conduirait-elle ? Je l'ignore. Mais je sais que nous possédons les moyens voulus pour régler nous-mêmes cette déviation ! »

Tout en débitant cette espèce de conférence à notre auditoire groupé dans la salle des manipulateurs, Ladislas Wronsky n'avait cessé de marcher de long en large. Il s'arrêta, les jambes écartées, les mains croisées sous les

pans de sa redingote, et promenant sur nous un regard étincelant de joie et d'orgueil, il martela sa conclusion :

« Et à cette heure, mes amis, les derniers travaux de connexion et de réglage ont pris fin. Lorsque le projectile sera parvenu à la distance d'un rayon terrestre, nous tenterons… la délivrance de l'humanité.

« La distribution de l'électricité sera interrompue momentanément sur tout le Globe ; les 25 centrales d'Alternateurs-Équatoriaux débiteront leur maximum, et le courant totalisé – 200 millions de kilowatts – sera lancé en grand dans les « oscillateurs » et transmué en ondes électromagnétiques, afin de dévier la Torpille et de l'envoyer ravager les déserts polaires ou s'engloutir dans l'Océan Pacifique ! »

Il n'y eut pas un applaudissement, pas un cri, pas un mot. Tout l'auditoire semblait écrasé sous l'énormité de la nouvelle ; la crainte d'une déception atroce nous empêchait d'accueillir comme réel cet espoir si proche, si rationnel, si lumineusement déduit ; nos âmes, hypnotisées par trois semaines de désastre, résignées à l'attente passive de la Mort-Rouge, n'osaient croire…

Il fallut plusieurs minutes pour que le sens de la péroraison touchât notre for intérieur. Et alors, dans le silence, un cri sanglotant de joie extasiée partit d'un groupe de manipulatrices ; et comme si nous n'attendions que ce signal, l'enthousiaste confiance du vieux Wronsky nous traversa tous à la fois comme un choc électrique. J'ignore ce qui se passa autour de moi. J'étais aveugle au monde extérieur ; mes bras avaient

d'eux-mêmes enlacé Raymonde à mon côté, et la figure cachée dans ses cheveux, je respirais spasmodiquement leur parfum, et j'entendais dans un ravissement stupide, parmi les tintements de cloches et les clameurs lointaines remplissant mes oreilles, deux voix alternées – la sienne et la mienne – qui répétaient sans se lasser : « Sauvés… c'est fini !… nous sommes sauvés… le monde est sauvé… sauvé… ! »

Personne ne songeait à quitter la salle. Chacun restait assis à la place où la nouvelle l'avait surpris. On échangeait d'un rang de chaises à l'autre des bouts de phrases incohérents et fébrilement familiers ; dans la clarté des lampes à arc, les visages avaient tous le même sourire continu et figé, douloureux à la longue, et pénible à voir comme un tic ; et par instants, sur le bavardage nerveux dont se voilait notre angoisse, des silences étranges passaient, venus de l'invisible.

À une heure et demie, les lampes s'éteignirent brusquement. Deux ou trois cris apeurés ; puis une nuit muette dans laquelle chacun entendait battre son cœur… Les « oscillateurs » équatoriaux entraient en fonction : l'invisible égide de la science terrestre s'opposait enfin à la rouge mort martienne !

Nous attendions, immobiles et frissonnants malgré la chaleur. Par les fenêtres ouvertes, on voyait la nuit constellée. Une chouette poussait au loin, sur deux notes, son ululement monotone.

Au bout d'une demi-heure – un siècle ! – à l'improviste l'éclairage se ralluma ; une sonnerie tinta ;

un récepteur télégraphique cliqueta : – Wronsky, sa longue barbe blanche sur l'épaule de Gaby Leduc, déchiffrait le message, tout bas. Nous haletions.

Il redressa sa haute taille. Il avait retrouvé sa voix impassible de géomètre au tableau noir :

— Mes amis, j'ai l'honneur de vous annoncer que l'expérience a réussi. La direction des Torpilles martiennes est désormais entre nos mains… Celle que nos ondes viennent de capter a été projetée dans le Pacifique, entre Hawaï et la côte californienne. La Terre est sauvée… l'Humanité peut se remettre au travail !

DEUXIÈME PARTIE

LE SIGNE DE LA BÊTE

CHAPITRE PREMIER

LA TERRE DÉLIVRÉE

Le peu que nous en vîmes, dans notre minuscule village des Saintes, suffit à nous donner une idée de la vague d'enthousiasme et de joie véritablement frénétiques dont fut parcourue la Terre, ce jour-là. L'Europe et l'Afrique se trouvaient encore plongées dans la nuit ; mais la plupart des villes furent réveillées au son des cloches et des mégaphones proclamant la Délivrance ; les rues illuminées s'emplirent ; on s'embrassait, on acclamait le triomphe du génie humain sur la perfidie martienne ; le nom de Ladislas Wronsky était sur toutes les lèvres ; celui de Gédéon Botram redevenait populaire, son sobriquet un titre de gloire, et dans le feu du premier enthousiasme on ouït même ce cri paradoxal : « Vive Gédéon l'Antéchrist ! » Et les danses s'organisaient, aux sons de tous les instruments de musique imaginables, une épidémie de danses qui emportait les couples, les accolait par deux, par trois, les agglomérait en masses de joie rythmique, en sarabandes monstres unissant toute une ville, sous les éclatantes illuminations… et sous l'œil vigilant des téléviseurs martiens.

C'était le jour en Asie et en Océanie, le soir en Amérique ; mais les démonstrations furent analogues. À présent que le péril était passé, l'Humanité se figurait que les maux suscités par lui allaient, comme d'un coup de

baguette magique, disparaître aussi, et faire place, sans transition, au vieil état de choses.

Aux Saintes-Maries, cette illusion fut plus forte que partout ailleurs, s'il est possible. Les gens de la localité, ainsi que les nombreux réfugiés, ne toléraient qu'avec peine la présence chez eux de l'« Antéchrist et ses suppôts ». Leur fausseté obséquieuse ne souriait sur notre passage qu'à cause du ravitaillement distribué avec générosité par les rotatifs gouvernementaux. Ce matin-là et pour quelques heures au moins, leurs sentiments furent purs de tout mélange. Ladislas Wronsky et Gédéon Botram furent portés en triomphe jusqu'à l'antique église-forteresse ; et nous, ses collaborateurs de tout rang, partageâmes l'honneur d'être harangués par le vénérable curé sous les voûtes millénaires et qualifiés de ministres de la divine Providence. Le *Te Deum* solennel fut suivi de la rituelle farandole, et nous fûmes derechef promenés à travers le village parmi les ovations auxquelles les huit ou dix Gardes-Noirs du lieu joignaient leurs voix, prudemment.

Il n'y eut pas de désordres graves, mais la licence d'une population à la lettre « en délire » nous força bien vite à nous enfermer dans notre chambre. Le service de la T.S.F. assuré par quelques employés, le Maître avait accordé un jour de congé à tout le personnel. Mais Raymonde comme secrétaire de Wronsky, et moi comme chef de l'information, devions assister avec les ministres à un conseil d'État extraordinaire, où se discuterait l'opportunité des mesures à prendre, vu la nouvelle situation. Les États dissidents, croyait Gédéon Botram,

lui offriraient sans doute de reconstituer les États-Unis du Globe.

La séance était fixée à dix heures. Il en était sept lorsque les douleurs vagues que j'avais perçues durant les dernières heures et qui s'étaient imposées à mon attention depuis notre retour à l'*Hôtel de la Plage,* me terrassèrent enfin. Point de côté aigu comme un fer rouge, constriction du larynx, sensation d'avoir les poumons pris dans un étau et la tête emplie de plomb : les premiers symptômes de la « bronchite martienne » tels que me les avait décrits Gaby Leduc, qui en avait subi une atteinte bénigne, quelques jours auparavant. Rester debout me devenait intolérable. Il me fallut en faire l'aveu à Raymonde. J'aurais pu m'en dispenser, car à l'instant où j'ouvrais la bouche, elle-même, avec une sollicitude inquiète, m'engageait à me mettre au lit. J'étais fort pâle, insinua-t-elle doucement. – Livide, aurait-elle pu dire ; et la teinte mauve sale de mes mains étalées sur le drap me causa un dégoût profond.

— Comme je vais lui sembler hideux, pensai-je. Pauvre petite ! quel souvenir elle va garder de moi, si je meurs !

L'inévitable crise de toux et de suffocation survint, et me fit oublier ces soucis vaniteux. Comprenant l'inutilité de chercher un médecin en cette heure d'allégresse populaire, Raymonde assistait, impuissante et navrée, à l'agonie douloureuse qui me tordait sur les oreillers. Le sérum manquait, du reste, aux Saintes, et tous les autres soins étaient inefficaces. La vie ou la mort dépendaient

de la force de résistance du patient. Faute de sérum, on ne pouvait que laisser agir la nature.

Puis j'entrai dans cette sorte de stupeur, caractéristique de la maladie, et dont la vue inspirait tant de pitié aux assistants. Mais ce fut pour moi, au contraire, une période d'extraordinaire détachement, j'oserais dire de radieuse sérénité. Au début, ma conscience se cramponnait encore aux sensations extérieures, avant de se réfugier dans l'intimité du cerveau et d'y attendre l'issue de la lutte engagée par tout mon être contre le mal. Mon regard voilé par la fièvre se fixait avec un désespoir secret sur le visage plein d'angoisse de ma bien-aimée. Je regimbais, je ne voulais pas mourir !… Mourir ! à cette heure précise où le monde est délivré ! mourir quand notre couple ne fait que commencer à vivre ! quand se rouvre devant lui le libre jardin de la planète, où nous attendent toutes les inépuisables joies de l'amour heureux et de la civilisation restaurée à son apogée !…

Peu à peu ce bouillonnement de révolte s'apaisa. Mon âme cessa de se débattre à l'évocation fiévreuse de tout ce bel avenir. La main bien-aimée posée sur mon front brûlant me pénétrait d'effluves bienfaisants de douceur infinie et de résignation. Je comprenais alors que la mort n'est rien, que la mort n'est pas ! Qu'importe de vivre un peu plus ou un peu moins sur *cette* planète, suivant la mesure du temps relatif qui la régit ? Nos âmes, émanations de l'Âme universelle, incarnées en ces corps périssables, ne sont-elles pas unies par les liens mystérieux de l'affinité qui les prédestina depuis toujours

l'une à l'autre ? Ne se retrouveront-elles pas sur d'autres planètes, toujours plus nobles et radieuses, jusqu'à ce que le cycle de leurs existences successives consomme enfin notre union suprême au sein de l'Être unique et parfait, qui a été, qui est, et qui sera pour jamais dans l'Éternité…

Je le comprenais lucidement, alors, et je m'étonnais du désespoir muet de Raymonde. Si j'avais pu parler, j'aurais voulu lui faire partager ma conviction, lui dire que la douleur même de ces crises de toux asphyxiante était minime, presque étrangère à ma conscience engourdie. Cela faisait comme un morcellement de petites souffrances, réparties en une multiplicité de petites *sous-consciences,* qui vibraient chacune pour leur compte, sous le regard sérénisé de ma vraie âme…

Je divaguai pendant deux jours, entre la vie et la mort, veillé alternativement par Raymonde et par Gaby Leduc, qui trouvait tout simple de nous rendre ce service de haute amitié. Puis la convalescence s'établit, presque aussi rapide que l'invasion du mal, – comme il est de règle dans les cas de « bronchite martienne » à issue heureuse, – et je repris intérêt aux affaires de ce monde. Mais durant quelques jours il me resta comme une vague nostalgie de mon état *nirvanesque*…

Cette inopportune maladie m'empêcha de prendre part à la tournée directoriale qui fut décidée au conseil d'État du 2. Gédéon et Ladislas, accompagnés des ministres, s'envolèrent des Saintes le même jour, escortés par Sylvain Leduc à la tête d'une escadrille de gendarmerie, pour visiter l'Europe et le Nord de l'Afrique

et tâter de près les chances d'une restauration du pouvoir directorial. Mais je ne regrettai pas d'avoir manqué le spectacle offert par les grandes villes en ces circonstances, puisque je l'aurais vu sans Raymonde : les dames avaient été rigoureusement exclues de la tournée, car les soviets régnaient toujours sur la plupart des communes, et ces présences féminines auraient pu être des occasions de conflits désastreux.

Il n'y en eut que trop, sans elles. La joie délirante qui secouait leurs villes comme les autres n'empêcha pas certains comités anarchistes de rester sur la défensive, crainte que la nouvelle ne fût une ruse, ou que les partis bourgeois n'en profitassent pour reconquérir le pouvoir. À maintes reprises, la mission directoriale fut accueillie par les sommations des mégaphones : « Défense de débarquer sur le territoire du Soviet ! Passez au large ! » appuyées par des bataillons de Gardes-Noirs, hostiles et résolus. La Russie en particulier refusa obstinément de se laisser survoler par Gédéon l'Antéchrist. Il en fut de même pour l'Italie méridionale et la Sicile, le Nord de l'Angleterre, l'Espagne. À Lille, quatre avions de la défense soviétique prirent en chasse l'escadrille de la mission et lui « descendirent » un appareil.

Les villes où la joie et les danses régnaient sans partage – et elles furent nombreuses – reçurent et acclamèrent « Ladislas, le Sauveur du Monde » et ses compagnons. Mais nulle offre ne fut faite de restituer le pouvoir à Gédéon Botram. Dans les deux ou trois circonstances où celui-ci prit la parole et insinua l'urgence d'une restauration gouvernementale, des

clameurs de réprobation couvrirent sa voix ; et, – détail qu'un membre de la mission me conta avec horreur – sur toutes ces foules assemblées qui venaient d'interrompre leurs danses pour écouter l'orateur, des milliers de bras s'élevaient, agitant la menace des foudroyants noirs de l'Anarchie !

L'humanité dansait sur ses ruines, mais elle dansait armée ! Les fauves ancestraux que chacun porte dans son cœur avaient secoué les chaînes de la loi et des habitudes morales ; le tigre avait goûté au sang, et malheur à qui prétendrait l'encager à nouveau !

La mission, sans accomplir jusqu'au bout la tournée projetée, fut de retour aux Saintes dès le 7 août, navrée par l'accueil fait en Europe à l'Autorité organisée.

Les nouvelles du reste du monde n'étaient pas plus réconfortantes.

Les torpilles continuaient d'arriver, à chaque fois déviées avec le même succès et projetées au fond d'une mer ou d'un océan, où leurs générateurs à *satanite* faisaient, durant des jours, comme un archipel de Strombolis. L'humanité ne pouvait plus douter de sa délivrance. Sa folie de plaisirs, avait perdu son caractère lugubre et désespéré, mais, loin de s'apaiser, elle passait à l'état chronique.

Çà et là, quelques grèves avaient pris fin, quelques services publics – passés aux mains de l'Anarchie, pour la plupart – s'étaient rétablis, tant bien que mal ; mais on ne faisait rien pour reconstituer les stocks alimentaires auxquels les pillages, les orgies, les destructions de

capitales avaient fait des brèches irréparables. Et surtout – symptôme le plus grave de l'état des esprits – les anciens gouvernements locaux assistaient impuissants au règne de la force brutale, réinstaurée sur les débris de la justice civilisée.

Un mois de panique désorganisatrice avait suffi pour ramener l'humanité aux barbaries primitives dont elle avait mis des siècles et des millénaires à se dégager. Et à cette heure que la cause d'affolement avait disparu, la vitesse acquise persistait à l'entraîner toujours plus bas sur la pente fatale.

Comment l'y arrêter ? Ladislas Wronsky préconisait l'influence re-civilisatrice de comités scientifiques disséminés en tous pays et recevant leur mot d'ordre d'un Institut central. Gédéon, lui, ne démordait pas du pouvoir politique, dont il jugeait le rétablissement nécessaire avant tout. Mais cela supposait un désarmement général des populations, et pour leur retirer ces foudroyants devenus aussi nombreux que les revolvers de jadis, il eût fallu disposer d'un armement supérieur, qui restait à trouver.

L'expectative s'imposait donc. Le Directoire des Saintes-Maries devait se résigner provisoirement à son rôle nouveau d'organe pensant du Globe, centraliser les nouvelles particulières, et les renvoyer *urbi et orbi,* avec cette préoccupation fondamentale de raviver d'abord la confiance en l'avenir.

Celle-ci manquait trop. En dépit de la délivrance avérée, les Comités anarchistes, intéressés à la

prolongation du désordre qui facilitait leur règne, s'efforçaient de réveiller et d'entretenir la méfiance. Le Tube-Transatlantique remis en service (on s'aperçut que lors de son brusque abandon par les grévistes, un train de voyageurs avait été *oublié,* en panne sous 1.000 mètres d'eau, quelque part au large des Açores !) nous apporta des journaux d'Amérique (un certain nombre commençaient à reparaître) où la troublante question de la conduite ultérieure des Martiens s'étalait sous le jour le plus pessimiste.

Ces extraits du *Minneapolis Daily Soviet* (imprimé sur demi-feuille, vu la raréfaction du papier) en date du 15 août, sont entre les plus caractéristiques.

« … Non, camarades, vous ne vous laisserez pas décevoir par les affirmations de l'ex-Maître du monde *(the late Boss of the World)* et de sa sacrée clique française qui vous bourrent le crâne de fumisteries *(with humbug) !*

« Le danger est passé, ils disent ? Pourquoi ? Parce que les artilleurs martiens ont cessé de tirer, du jour où ils ont vu que notre Wronsky avait trouvé un truc *(a trick)* pour envoyer leurs projectiles au diable ? Soit, ils ne tiennent pas à perdre davantage de ces coûteux engins. Mais pouvez-vous croire qu'ils aient renoncé à leur entreprise, de faire péter tout le sacré bazar terrestre *(to blow up the whole blessed earthly shop) ?*

« Non, camarades ! ces gens de Mars ont agi avec une méthode scientifique et un sens pratique qui les rendraient dignes d'être Américains, s'ils avaient un peu plus de bravoure guerrière personnelle. Ils disposent

certes de vastes moyens mécaniques et de gisements de radium illimités ; mais les préparatifs de leur grande affaire *(their big business)* ont dû leur prendre plusieurs années. C'est sérieux. Ils sont résolus à émigrer sur la Terre envers et contre tout et ils n'en démordront pas, soyez-en sûrs. Cet échec ne peut les avoir dégoûtés. C'est impossible. Ils ont de trop bonnes raisons pour quitter leur home : manque d'eau, refroidissement, atmosphère raréfiée, et tout le reste que nous ne voyons pas au télescope…

« … Vous le savez camarades, les deux planètes n'ont cessé de se rapprocher depuis le moment où les Martiens ont jugé le tir possible, en fin juin ; mais leur distance va croître de nouveau d'ici deux ou trois jours ; et dans un mois, six semaines au plus, non seulement elle dépassera la portée de leur canon, – s'il s'agit bien d'un canon – mais la ligne de tir joignant Mars à la Terre voisinerait de plus en plus avec le Soleil, dont la masse énorme perturberait à l'excès la marche des projectiles.

« Il reste donc aux Martiens six semaines, grand maximum, pour nous « avoir » *(to have us done)*. Car s'ils laissent passer l'occasion, il leur faut attendre près de deux ans – jusqu'à fin juin 1980 – pour que les positions astronomiques des deux planètes leur redeviennent favorables.

« Or, ils ne peuvent pas attendre. Ils n'attendront pas !…

« Ils nous voient, rappelez-vous ! Ils ont su construire, eux, le *téléviseur* dont MM. les Joviens, ces

autres ramollis *(those other soft ones)* leur ont fourni les plans. Ils suivent tous nos faits et gestes. Ils se rincent l'œil, soyez-en sûrs, et ils crèvent de rire *(they laugh fit to blowing)* en nous voyant danser parce que nous nous imaginons être à l'abri de *la suite !*

« Quelle sera-t-elle au juste ? Ça, je n'en sais rien : je n'ai pas de téléviseur dans ma poche. Mais je crois pouvoir vous garantir qu'ils nous réservent une fameuse blague *(a grand fun)*. Peut-être bien de nous arriver en personne naturelle, toute une colonie d'entre eux, armés de pied en cap, qui nous sautera au nez hors du prochain obus, comme un diable à ressort *(like a jack-in-the-box) ?*

« … Et si nous ne serrons pas nos rangs, camarades, si nous faisons la boulette de déposer nos bons foudroyants *(our bonny lightning-sticks)* comme le propose ce veau-lunaire *(that moon-calf)* d'Antéchrist, nous serons comme des agneaux devant eux – ou, s'ils ne viennent pas, devant la tyrannie bourgeoise, dont les griffes… etc.

« Quant à la fameuse promesse de ces MM. les astronomes joviens, – mon œil *(my eye) !* va-t'en voir s'ils viennent. Ils n'osent pas s'expliquer par la T.S.F., c'est facile à comprendre : il y a des tiers sur la ligne, mais ils ont su nous dire que leur guillotine *(sic)* – ou autre glaive vengeur que ces hauts-justiciers se proposent d'appliquer aux félons Martiens – ne sera pas prête avant la prochaine opposition. – « Courage ! tenez jusque-là », ils ajoutent. Ils ne s'aventurent pas beaucoup, non ! Car d'ici là, dans quelques semaines, camarades ! nous serons tous mangés à la croque-au-sel…

« Vivons en attendant, camarades ; tapons dans le tas ! Et s'il faut mourir, que ce ne soit pas sans avoir pris d'abord notre plein *(our fill)* des jouissances dont l'infâme Capital a eu jusqu'ici le monopole éhonté !

« Assez de travail pour nous ! assez d'injustes privilèges pour nos exploiteurs ! Tout à tous ! toutes à chacun ! chacune à tous ! »

Au temps de l'Ordre et de la censure directoriale, pas une ligne, bien entendu, de ces scandaleux factums n'aurait pu paraître, et le cynisme de ces appels aux plus basses passions nous donnait la mesure de la déchéance sociale où se vautrait complaisamment l'Humanité.

Et pourtant ! il fallait bien se l'avouer, parmi ces brutales facéties et sous cette forme grossière, c'étaient nos craintes que nous retrouvions, celles qui faisaient le sujet de nos entretiens dans le milieu « gouvernemental » des Saintes-Maries, – comme nous disions, par habitude. Et si je m'abstenais d'en parler avec Raymonde, lorsqu'après la journée de travail nous flânions dans l'exquise douceur de la nuit méditerranéenne, au long de la plage déserte, ces appréhensions ne nous hantaient que trop, et silencieux soudain, nous resserrions notre étreinte frissonnante en voyant monter à l'horizon sud, proche d'Antarès du Scorpion, la sanglante topaze de Mars.

CHAPITRE II

ISAAC SCHLEMIHL, TRUSTEUR DES SOVIETS

Si le rétablissement du Directoire dans sa suprématie politique demeurait un rêve lointain, les conditions matérielles où vivaient ses membres s'étaient améliorées. Les deux hôtels leur étaient entièrement réservés, et le village des Saintes-Maries, fier d'héberger Ladislas Wronsky et les autorités spirituelles du monde-pensant, éliminait de ses murs les réfugiés du commun et les gens suspects d'opinions subversives. L'infatigable Leduc ravitaillait, en dépit de difficultés croissantes, notre Versailles lilliputien ; M. Van Gulden, en sa qualité d'ex-ministre du Trésor, parait tant bien que mal au problème financier.

Mais le progrès le plus net concernait notre sécurité, si mal assurée le premier jour par les cinq gendarmes locaux. Huit cents Sénégalais échappés à la destruction de Marseille, aux fureurs de l'anarchie ou à la contagion révolutionnaire, – venus d'eux-mêmes s'offrir, ou racolés dans la région (certains même en Afrique) par les envoyés de Leduc, – montaient une garde vigilante et dévouée autour de notre asile, sanctuaire suprême de l'Ordre et de la Civilisation.

Le spectacle était réconfortant, de voir tous ces superbes noirs en uniforme blanc à casque colonial évoluer martialement sur l'esplanade du camp de hangars voisin de la T.S.F., s'exercer à la manœuvre des anti-aériens, ou à l'embarquement rapide à bord de nos dix rotatifs de guerre, laqués de blanc, aux armes du Directoire ! Nous n'étions certes plus à la merci d'un coup de main. Il aurait fallu, pour venir à bout de notre défense, une véritable armée.

Un matin vers dix heures, des sonneries de clairon insolites, des commandements précipités, les ronflements de la flotte aérienne prenant son essor, les beuglements des mégaphones : « Ohé ! les rotatifs ! Halte-là ! Défense de survoler ! Passez au large ou l'on tire… » Je courus à la fenêtre de mon bureau.

Bizarres chauves-souris noires dans le bel azur d'été, trois rotatifs à la Tête-de-Mort, planaient face à nos blancs oiseaux rangés en demi-cercle… Comment osaient-ils ?… Mais une voix gutturale et puissante de haut-parleur cria d'en haut :

— Amis ! C'est le camarade Isaac Schlemihl qui prie les camarades Gédéon Botram et Ladislas Wronsky de lui accorder une audience !

— Atterrissez derrière les antennes !

Mais la sonnerie du téléphone m'empêcha d'en voir davantage. Le Maître me mandait à son bureau.

Je l'y trouvai en compagnie du « Sauveur du Monde ».

— Mettez-vous là, Rudeaux, me dit ce dernier. Vous sténographierez la conversation… Que peut bien nous vouloir ce Sémite ?…

Un bruit de pas militaires retentit dans le couloir. Le Sémite apparut, encadré de Sénégalais et suivi de deux personnages singuliers. L'un, à l'épaisse moustache noire rejoignant les favoris, portait un uniforme cramoisi galonné jusqu'aux écussons du collet représentant la Tête-de-Mort fatidique. Il fit claquer les talons, porta la main à son casque, et Schlemihl, s'inclinant très bas, nous le désigna.

— Excellences, dit-il, j'ai l'honneur de vous présenter le camarade Peter Kropatchek, mon bon ami et généralissime des forces soviétiques réunies de la Provence et autres lieux… Voici (et il démasqua l'autre personnage, qui baissait le nez avec embarras) mon pilote dévoué… Chelra…

Sous le costume d'aviateur moulant d'aguichantes formes féminines, je reconnus la dame blonde du rotatif, l'épouse d'Isaac. Celui-ci sourit de mon étonnement.

— Oui, ça se voit un peu… Vous savez, elle n'a pas trente-cinq ans, et il faut, avec nos amis, sauvegarder les principes : cette concession leur suffit… Mais, Excellences, reprit-il en voyant Wronsky tambouriner d'un air agacé le bras de son fauteuil, votre temps est précieux… le mien aussi, d'ailleurs,… et je jouerai cartes sur table.

Il nous exposa en quelques mots les résultats obtenus par lui. Il ne chercha pas à dissimuler de quelle

façon il avait usé de son privilège officiel. Tant avec le concours des bons citoyens qu'avec l'approbation de l'Anarchie – obtenue Dieu sait comment ! – cet infatigable *businessman* avait organisé le pillage systématique des ruines, et en particulier du radium martien, que ses commis-voyageurs allaient offrir aux Soviets mal pourvus de ce produit indispensable, moyennant de pleins aérobus de marchandises et de vivres, qui s'amoncelaient, en vue des mauvais jours, dans ses entrepôts d'Avignon…

— « Et malgré tout, Excellences, il m'en reste des tonnes, de radium. Si ce bombardement avait continué, j'aurais pu vous en offrir – contre bonnes garanties, s'entend – de quoi alimenter les propulseurs d'un nombre de véhicules suffisant pour transporter dans les régions polaires, à l'abri, vous-mêmes et tous ceux qui auraient eu le moyen de s'offrir le voyage…

« Mais nous voilà tranquilles ; les affaires reprennent – mes affaires veux-je dire, – et ce n'est pas le moment de quitter le pays… Ce que je vous propose, Excellences, c'est une Restauration… »

Ladislas fronça les sourcils, mais les yeux de Gédéon étincelèrent derrière ses lunettes. L'idée lui souriait.

— Une restauration… du Directoire Terrestre ? demanda-t-il vivement.

— Terrestre… hum ! pas tout de suite : mais cela viendra. Européen, pour l'instant, voilà ce que je vous offre… Vous faites de l'idéologie, messieurs – j'ai lu vos communiqués : « conscience de la planète, refuge de la

vraie civilisation », etc… c'est très joli, mais ce n'est pas l'heure. Tout en faisant mes petites affaires, j'ai vu que la société ne demande qu'à se réorganiser. Mais sur un plan nouveau, messieurs ! La révolution est faite, il n'y a plus à y revenir. L'heure du communisme a sonné. Il faut nous y résigner. Le monde nouveau y tient, messieurs, et il n'acceptera de pouvoir que sous cette… étiquette. Je dis étiquette, car une fois dépassée l'ère de transition inévitable, les frottements s'adouciront et tout se retrouvera, sous d'autres noms, exactement pareil. Cela se dessine déjà, chez les Camarades. Ils acceptent les billets de ma banque d'Avignon parce que ces billets sont imprimés en blanc sur papier noir, avec la Tête-de-Mort et la mention « Bon de travail ». Et ma monnaie divisionnaire est… en chocolat. Ne riez pas, messieurs : c'est une des raisons de mon succès. Car on mange, chez moi, on a tout à foison, parce que je n'ai pas peur des mots, – tandis qu'on refuse partout vos banknotes, tandis que vous êtes ici à grignoter les restes de l'ancien régime, et à attendre que le monde se remette bénévolement sous vos ordres !

« Il est vrai que je ne gouverne pas… je ne suis qu'un modeste commerçant, le pauvre Juif Isaac, messieurs, encore que Sa Sainteté le Pape Benoît XXII ait daigné accepter l'hospitalité dans l'antique Palais d'Avignon où il renoue la tradition de ses lointains prédécesseurs… Il m'a même conféré les titres de Chevalier de Saint-Grégoire et de comte-venaissin, en raison de ce petit service et de quelques autres… Vous le voyez, ce Pontife éclairé n'a pas peur des mots, lui. Je lui ai confié mes projets, et il les approuve…

« Mais je vous disais que je ne gouvernais pas. Je manque de prestige, je le sais. Mon excellent ami que voici, Peter Kropatchek, en a (c'est l'arrière-petit-neveu du glorieux bolcheviste Lénine) mais seulement auprès des Camarades. Il a utilisé ce prestige pour organiser notre armée. L'un après l'autre, tous les Soviets de la région se sont joints à lui. Vous vous croyez forts, messieurs, avec vos quatre bataillons de Sénégalais ? Mais nous pouvons – ou plutôt le généralissime Kropatchek peut compter sur 28.000 Gardes-Noirs qui ne demandent qu'à marcher. Six heures suffiraient à mes aérobus commerciaux pour réaliser la mobilisation générale de ces forces, et les concentrer en Avignon. Tous les Soviets de France suivront. La Russie est gagnée à notre cause, et elle nous aidera au besoin… Mais ce n'est pas le tout de conquérir l'Europe ; il nous faut un nom, un nom connu, Monsieur Gédéon Botram, le vôtre ! pour rassurer la bourgeoisie, les gens timorés qui sont légion… tous ceux qui ont peur des mots ! Antéchrist ou non, le Directeur-Terrestre peut seul donner à un régime nouveau établi sous la menace des foudroyants la stabilité nécessaire à l'ordre moral et au commerce. »

Isaac Schlemihl se recueillit un instant ; puis, la main droite au sinus de la redingote, dans la pose classique de Napoléon Ier, il reprit solennellement :

— Au nom de tous les Camarades, au nom de leur généralissime ici présent, et en mon nom propre, j'ai l'honneur d'offrir à Votre Excellence le titre de Président de la République communiste des Soviets réunis d'Avignon et de la région provençale !

L'ex-Maître du monde était blême. Le désir du pouvoir, l'horreur des moyens qui devaient lui en assurer la possession, et du prix dont l'Humanité paierait sa coupable faiblesse, torturaient visiblement son esprit. Par deux fois, il ouvrit la bouche et la referma sans pouvoir articuler un mot.

Ladislas vint à son secours.

— Monsieur, dit-il à Schlemihl d'un ton sec et péremptoire, mon estimé *collègue* (il appuya sur le mot) est ému à l'excès de la confiance que vous mettez en lui. Mais s'il est incapable de vous répondre, je connais suffisamment sa pensée pour me faire son interprète. J'admets que vous disposiez des forces militaires voulues…

— Tous nos Soviets marcheront comme un seul homme ! s'écria fougueusement l'arrière-petit-neveu de Lénine.

— Taisez-vous donc, Kropatchek, lança le commanditaire de la Restauration. Vous n'êtes pas diplomate, que je sache !

— Vous allez tout gâter, général, supplia tout bas la dame travestie, en posant sa main potelée sur le bras du guerrier.

— … des forces militaires voulues, reprit Ladislas sans paraître s'apercevoir de l'incident, pour imposer notre pouvoir à l'Europe et noyer dans le sang toute velléité de résistance. Soit, je l'admets. J'admets encore que nous nous résignions à cette extrémité en vue de

rétablir et d’affermir l’ordre social. Mais ce n’est pas l’ordre social, c’est au contraire l’usurpation de l’anarchie que vous nous proposez de sanctionner ! C’est le chaos, la négation de tous les principes fondamentaux de la famille et de la société qui sont impliqués dans le titre même que vous nous offrez ! Non, Monsieur Schlemihl, libre à vous de pactiser avec la Révolution, libre à vous de duper les derniers hommes de bien et jusqu’au vénérable chef de la Chrétienté, mais vous n’attirerez pas dans vos filets un seul membre du Directoire ! Dût notre refus susciter votre courroux et celui de vos satellites ; dût enfin votre armée exécrable nous faire payer à tous de notre vie notre fidélité aux principes véritablement libéraux et consommer l’œuvre des Martiens en foulant aux pieds les derniers défenseurs de la Civilisation – je vous le déclare ici, à vous et à votre chef des janissaires, notre réponse tient en un seul mot : – jamais !

Tout debout, les mains tendues au ciel en témoignage héroïque, transfiguré, le vieux savant d’ordinaire froid et compassé vibrait de la foi des martyrs. Galvanisé par l’enthousiasme contagieux, le Maître à son tour se leva, et d’une voix nette et résolue, prononça :

— Non, jamais !

Et je faillis, moi aussi, me joindre à ce serment sublime.

Quant aux envoyés des Ténèbres, Kropatchek était plus cramoisi que son uniforme et roulait des yeux furibonds. Le pilote aux belles hanches s’efforçait de

l'apaiser. Schlemihl d'un air de pitié méprisante, haussa les épaules et baragouina entre ses dents :

— *Aller Meschuge* !… *Chalaumes mit Backfish !*[3]

Puis à haute voix :

— Des mots, messieurs, rien que des mots… J'admets votre hésitation, et j'en respecte les motifs sans les partager… Mais vous réfléchirez, j'en suis sûr, et vous finirez par reconnaître que j'ai raison… Avant un mois, monsieur Gédéon Botram, j'aurai le plaisir et l'honneur de vous voir sacrer chef de la Société nouvelle, par Sa Sainteté Benoît XXII, aux acclamations unanimes de la bourgeoisie et de notre vaillante armée soviétique… Faites-moi parvenir votre réponse en Avignon, par rotatif, car nos appareils de T.S.F. ont été mis hors d'usage, comme vous savez… Et sur ce, Messieurs, j'ai bien l'honneur… Viens, Rara ; allons, Kropatchek.

Et suivi de ses deux compagnons, encadré des Sénégalais, le Tentateur opéra sa retraite. Cinq minutes plus tard, les sinistres rotatifs emportaient l'odieux trio vers l'horizon du nord…

Je ne fus pas initié aux regrets ultérieurs du Maître ni aux exhortations que dut lui prodiguer en secret Ladislas pour l'empêcher de revenir sur sa parole et de sacrifier à sa soif de pouvoir politique la cause sacrée de la

---

[3] En *yiddish* : Vieux fou !… Quel tas de blagues !

Civilisation, je sais seulement qu'on ne revit pas le Sémite aux Saintes-Maries.

Mais qui sait si malgré tout la suggestion mauvaise n'aurait pas fini par triompher, et la cynique prédiction par se réaliser, sans les événements nouveaux qui achevèrent la démoralisation de l'Humanité et la déroute absolue de tout pouvoir constitué !

CHAPITRE III

L’IDÉE DE LADISLAS WRONSKY

En prenant la parole aux lieu et place de Gédéon pour répondre à Isaac Schlemihl, Ladislas Wronsky n’avait fait qu’affirmer sa véritable situation. En fait, c’était lui qui détenait la première place dans le nouveau Directoire, et celui-ci devait la recrudescence de son autorité spirituelle sur les « scientifiques » de tous pays à l’incontestable génie du vieux savant.

Je ne doute pas que, s’il l’eût voulu, au premier instant de la Délivrance, alors que les foules saluaient en lui le « Sauveur du Monde », Ladislas aurait pu saisir le pouvoir politique : les chefs des comités anarchistes se piquaient de science, et peut-être eussent-ils accepté de reconnaître sa présidence nominale.

Mais l’intègre vieillard, si de telles possibilités se présentèrent à lui, refusa de les considérer un seul instant. Il se jugeait tout à fait inapte à exercer un pouvoir politique, et lui eût-on offert la souveraineté du monde, il l’aurait immédiatement remise à Gédéon Botram. Sa seule ambition était de consacrer toutes les forces de son intelligence au progrès de l’humanité.

Entre les énigmes du cœur humain qui me sont restées indéchiffrables, je place l’affection singulière et quasi paternelle que nous voua bientôt, à Raymonde et à

moi, ce vieillard de soixante-quinze ans, bourru et misogyne.

Je ne vois pas quel intérêt lui, fanatique de la science et ayant le mépris de ce qu'il appelait le « bavardage » littéraire, pouvait bien trouver en moi. Le seul de mes romans qu'il eût feuilleté à l'instigation de Raymonde lui arracha ce verdict sévère : « Qu'est-ce que ça prouve ? Il n'y a pas de conclusion ! »

Et cependant il m'aimait comme un fils.

Quant à sa secrétaire, il ne lui ménageait pas les réprimandes, et lorsqu'il nous réunissait chez lui « pour causer », il lui fermait la bouche d'un : « C'est entendu, mon enfant, vous êtes bien gentille, mais en votre qualité de femme vous ne pouvez avoir d'idées générales » – si elle se hasardait à exprimer une opinion sérieuse.

Et néanmoins il la chérissait comme une fille.

Sentait-il, sous la légèreté féminine qu'il affectait de lui attribuer, les rares qualités de cette belle âme : la fière indépendance, la rectitude, la loyauté, l'horreur des mensonges, qui devaient séduire ce fervent de la vérité ?

Ou s'agissait-il d'une toquade de vieux savant, célibataire sans amour, sceptique à l'égard des flagorneries habituelles, et touché de voir nos sympathies aller à lui sans arrière-pensée ? – Je n'ai jamais su le démêler.

Quoi qu'il en soit, j'ai cru devoir dire un mot de cette affection, parce qu'elle influa puissamment sur notre

destinée et nous lança dans les aventures ultérieures dont le récit pourra servir à l'édification de l'Humanité… si le règne de l'Humanité doit revenir sur la terre !

Je n'insiste pas sur le revirement qui s'opéra dans l'opinion de la « Cour » gouvernementale, lorsque notre faveur ne laissa plus de doute… Fini, les sourires venimeux des *ministresses* et leurs face-à-main braqués insolemment sur ce couple irrégulier ; « le petit chef de l'information » et « la petite dactylo de M. Wronsky ». Fini, leur malin plaisir de s'attarder dans le salon à seule fin de nous écarter du piano !… C'étaient à présent les plus gracieuses courbettes, les plus viles bassesses pour obtenir que nous favorisions de notre présence le « thé » vespéral de l'une ou l'autre. Et quand notre résolution bien nette de décliner toute invite de ce genre leur eut été poliment mais fermement signifiée, leur flagornerie se fit encore plus rampante et alla jusqu'à ce point de nous abandonner salon et piano, afin de « respecter l'inspiration de l'exquise musicienne… »

L'engouement de Ladislas pour notre compagnie nous valait des entretiens quotidiens avec lui : soit dans son cabinet, sous prétexte de service, le jour, soit sur la terrasse du Poste, à l'ombre des micocouliers, vers la fin de l'après-midi, soit même chez Gédéon, le soir ; – mais jamais dans sa chambre, qu'il avait disposée avec une simplicité stoïcienne, et où nous n'aurions pas eu, disait-il, de quoi nous asseoir.

Les nouvelles d'actualité, les menaces de l'avenir, terrestres et martiennes, faisaient les sujets habituels de ces conversations. Mais pas une ne se terminait sans que

le vieux savant n'insistât sur le projet qui lui tenait à cœur : la fondation d'un Conservatoire où les savants du monde sauvegarderaient, jusqu'à des temps meilleurs, l'esprit même de la Civilisation.

La théorie sur laquelle il se basait, quoique beaucoup trop absolue, à mon humble avis, était originale et séduisante ; elle eut en tout cas cet avantage de soutenir notre moral même après la seconde catastrophe. – Voici, résumée succinctement, sa démonstration.

La présente déchéance n'était qu'un accident superficiel, dont les conséquences pouvaient être enrayées facilement par la bonne volonté de l'Élite intellectuelle.

En effet, disait-il, la *civilisation,* telle qu'on l'entend d'ordinaire, est une illusion.

Il faut distinguer, dans son sein, les « Visités de l'Esprit » – les hommes doués d'intelligence active, – qui sont les vrais civilisés, et les autres, à intelligence passive ne faisant que refléter la pensée des premiers, – le « matériel humain », comme s'exprimait le vieux savant.

L'intelligence active est un phénomène rare. Les « Visités de l'Esprit » forment pour ainsi dire une variété dans l'espèce humaine, – une variété spirituelle dont les représentants naissent çà et là suivant des lois encore mystérieuses, indépendantes de la génération charnelle. Chez eux, l'intelligence, avec son amour désintéressé de la Vérité, sa curiosité scientifique – c'est-à-dire le sacre de l'homme civilisé, la seule justification de l'existence

de l'humanité dans le plan de la création –, prédomine sur la vie animale.

Mais il n'est donné d'atteindre ce but – ou même de le poursuivre consciemment – qu'à un petit nombre d'individus. Ceux-là seuls sont *efficaces,* ceux-là seuls *existent,* absolument parlant. Les autres, dont le nombre *paraît* constituer la Civilisation, ne sont que du « matériel humain », des âmes aussi dépourvues de pensée propre que l'est de volonté le « sujet » hypnotique, des âmes reflétant les idées des Visités et suivant passivement leurs progrès. Le tissu habituel de leur vie, l'objet quotidien de leurs préoccupations, ce sont les instincts et les appétits de la « Bête ancestrale », et la *civilisation* ne peut se manifester en eux que si ces instincts et appétits sont suffisamment bridés, endormis.

Et c'est dans le domaine de la moralité que l'homme passif, le « matériel humain », trouve son occasion propre de s'élever et de rendre la vie individuelle et sociale harmonieuse et belle, – d'offrir aux vrais civilisés, aux « Visités », un milieu favorable au développement maximum de l'intelligence, qui projettera ensuite sur tous indistinctement l'auréole de la Civilisation[4].

---

[4] Ladislas Wronsky subordonnait donc la perfection morale à la recherche de la Vérité, – le Saint au Savant. Quant à l'Artiste, il n'en parlait pas. J'eus quelque peine à lui faire admettre que l'Artiste joue aussi un rôle prépondérant et qu'il est un Visité de l'Intuition comme le Savant l'est de l'Intelligence.

Or, sous nos yeux, l'œuvre accomplie au long des siècles par l'effort des Visités venait de périr en quelques jours. La masse des « civilisés par contagion » échappait à la « polarisation » de l'Élite, et par une sorte de Visitation inverse de l'Esprit des Ténèbres, retournait aux instincts ataviques et reniait la Civilisation.

Le seul moyen de conserver les progrès obtenus était donc de les soustraire, en la personne de leurs vrais dépositaires, à un milieu devenu plus que défavorable, hostile, et de réunir les Savants et les derniers hommes de bonne volonté dans un Institut central unique où leur compagnie réciproque les mettrait à l'abri des instincts animaux et des suggestions néfastes.

Gédéon Botram avait cessé de combattre ouvertement ce projet ; mais je le soupçonne d'avoir grossi à plaisir les difficultés de réalisation qu'il opposait à l'impatience de Wronsky. Celui-ci en effet était le président tout désigné du « Conservatoire de la Civilisation », et l'avènement de celui-ci réduirait à néant le fantôme d'autorité que s'attribuait encore l'ex-Directeur.

CHAPITRE IV

TROIS OBUS DE RUPTURE

Les jours passaient. Les soirées s'allongeaient et devenaient plus fraîches. Le chant des cigales se faisait plus discret. Les raisins étaient mûrs, les vendanges commençaient. Dans le sempiternel azur de l'été provençal, des nuées orageuses s'élevaient parfois et crevaient en averses bienfaisantes sur la campagne calcinée.

Nous voyions approcher enfin la date fatidique du 1er octobre que les plus pessimistes fixaient comme limite aux possibilités d'un nouveau bombardement de la Terre par Mars, cette *opposition*-ci. L'inquiétude du provisoire dans lequel nous vivions disparaîtrait alors, croyions-nous, avec cette sensation désolante de « grand-ressort cassé… » le grand-ressort de la confiance en l'avenir et de l'espoir qui meut l'Humanité.

Dès la mi-septembre, nous semblait-il, la menace martienne serait conjurée, car la date du 1er octobre concernait l'arrivée sur Terre d'un projectile, et il fallait compter une quinzaine pour son trajet depuis la planète rouge. Nous étions donc saufs si nul tir n'était signalé à la date du 15 ou 16 septembre. Et les astronomes de Ganymède veillaient : chaque jour les *cosmogrammes* joviens nous disaient : « Rien de nouveau sur Mars », et

ajoutaient un laconique : « Courage ! le châtiment aura lieu… » à la prochaine opposition, dans deux ans.

Déception d'autant plus irritante qu'elle fut plus tardive ! coup fatal renouvelant des angoisses que nous devions être seuls dans l'Humanité à supporter jusqu'à l'arrivée du projectile !…

Le 12 septembre au matin, Jupiter nous radiait : « Obus parti de Mars vers Terre. »

Le 14, nouvelle identique. De même le 15. Puis plus rien : la « saison » était close, définitivement.

Nous avions beau nous répéter que les ondes des « oscillateurs » dévieraient ces trois obus comme les précédents, nous ne pouvions plus croire à l'efficacité de cette protection. Car les Martiens n'auraient pas couru de gaîté de cœur au-devant d'un échec ! S'ils s'étaient décidés, après une longue interruption d'un mois, à nous envoyer ces projectiles de la dernière heure, ils avaient à coup sûr employé un procédé inédit pour assurer leur bonne arrivée au but !…

Tandis que les trois nouveaux « messagers » cheminaient à travers le vide interplanétaire – infimes paillettes brillantes suivies par les téléviseurs des astronomes joviens occupés à calculer et leur trajectoire et les points de la surface terrestre autour desquels irradieraient les fléaux inconnus qu'ils recelaient dans leurs flancs de métal, – l'espoir et l'appréhension se succédaient en nous *qui savions,* comme le soleil et l'ombre un jour d'ondées orageuses.

Trois obus, même s'ils échappaient au réseau déviateur des ondes télé-mécaniques, était-ce assez pour faire renoncer l'Humanité à sa bonne volonté de relèvement ? Et Gédéon Botram nous énumérait les symptômes favorables qui se multipliaient précisément depuis quelques jours, bien modestes encore, mais assez nets pour prouver que l'on se ressaisissait, par toute la Terre. La folie de plaisir s'atténuait. Certaines corporations – électriciens, mécaniciens, employés des transports et des services publics – reprenaient le travail ; des usines rouvraient leurs portes ; on rétablissait les stations de T.S.F. détruites volontairement. Les journaux se multipliaient ; leur ton se faisait moins pessimiste, outre-Atlantique comme en Europe ; le *Nouveau-Paris,* le *Grand-journal* dont les immeubles avaient échappé à l'incendie (avec assez d'autres pour que Paris en ruines comptât près de 60.000 habitants) préconisaient la reconstruction de la capitale, embellie et considérablement agrandie. Les villes ne subsistaient plus exclusivement sur les réserves alimentaires des entrepôts : les campagnards recommençaient à les pourvoir de vivres frais. On émettait partout des bons de monnaie locaux ; la Banque de France avait rouvert ses guichets – sous un contrôle communiste, il est vrai – et imprimait à Bordeaux des billets acceptés même dans les localités de Soviets. Ceux-ci d'ailleurs laissaient tomber en désuétude les plus outrés de leurs règlements. Ils perdaient du terrain, chassés par les Gardes-Blancs, les Gardes-Bleus, les Gardes-Roses, qui s'organisaient. La Provence s'apprêtait à secouer le joug de Kropatchek et à délivrer le Saint-Père, en fait prisonnier d'Isaac Schlemihl

dans le Palais d'Avignon. La Basse-Californie, le Texas, la Floride, le Guatemala, l'île de Chiloé, le Bengale, l'Égypte, l'Irlande, l'Écosse, la Belgique, la Suisse, se constituaient en États bourgeois et autonomes… D'autre part les ravages de la « bronchite martienne » diminuaient dans l'hémisphère boréal (avec la fin de l'été), et elle ne se développait dans l'hémisphère austral (au début de son printemps) que sous une forme atténuée.

Bref, sans la menace des obus, ignorée encore de toute la Terre, en dehors de quinze ou vingt personnes aux Saintes-Maries, la situation fût apparue quasi encourageante…

Mais non, hélas ! dans quelques jours le monde entier *saurait !* et les ravages trop probables des funestes engins feraient oublier le succès passager de la Délivrance ; les vingt mois qui allaient s'écouler jusqu'aux bombardements de la prochaine « opposition » apparaîtraient comme un sursis négligeable, bon tout au plus à « jouir de son reste », en condamnés à mort ; et la réorganisation ébauchée serait emportée dans l'explosion d'une panique nouvelle et cette fois irrémédiable !…

Pour Raymonde et moi, cette quinzaine d'attente fut loin d'être la période d'angoisses stériles que je craignais d'abord. Dès le 15, Gédéon Botram avait enfin adhéré aux projets de Ladislas Wronsky ; j'avais accepté comme un honneur insigne de porter la bonne parole aux savants de l'Europe occidentale, qui devaient former le noyau du « Conservatoire de la Civilisation » dont le siège serait à Montpellier, dans les bâtiments de la Faculté de

médecine ; et les préparatifs du voyage occupaient toutes mes heures.

Il ne s'agissait pas de ramener une cargaison de savants, mais bien de sonder les plus notoires, en France, en Belgique, et en Angleterre pour cette fois, et de les décider à se rendre aux Saintes, où les attendait Wronsky. En principe, je voyagerais seul ; j'avais besoin tout au plus d'un pilote. Et ce fut en dépit de ma résistance et des amicales représentations de Ladislas que Raymonde obtint de m'accompagner.

— C'est une mission sacrée que l'on te confie, me dit-elle, et je serai la dernière à t'en détourner. Mais c'est une mission dangereuse aussi, et à aucun prix je ne veux me séparer de toi. Je veux être à tes côtés, jusqu'à la mort… Et je saurai me rendre utile, sois-en sûr. Tu ne peux voyager seul. Si parfait que soit ton rotatif, tu as besoin d'un pilote dévoué… Je serai ce pilote. Et comme nous allons en pays soviétique, je suivrai l'exemple de Mme Isaac, et j'espère bien avoir meilleure tournure qu'elle, en aviateur !

Elle ne présumait pas trop de son déguisement. Ses cheveux taillés court, sa lèvre supérieure ombrée d'un duvet artificiel, sa voix de contralto, ses formes sveltes et élancées lui donnaient l'air d'un bel adolescent. Elle s'offrit l'espièglerie de faire sur notre vieil ami l'expérience de sa nouvelle personnalité. Wronsky l'appela bravement : « jeune homme. » – Ce fut la dernière fois que je le vis rire. – De ce jour, elle ne quitta plus son costume masculin, afin de s'assimiler les attitudes et les gestes congrus.

Il lui fallut encore se familiariser, – ainsi que moi – avec la conduite de notre rotatif, un appareil mis au point avec amour par Leduc lui-même, une merveille de précision et de souplesse, qu'un enfant eût pu manœuvrer.

Dans les conditions ordinaires, nos préparatifs auraient pris quelques heures. Aujourd'hui, s'aventurer parmi le désarroi social devenait une expédition où il fallait tout prévoir. Couchette à bord, vêtements de rechange, quelques vivres, mais surtout de l'Aliment jovien, dont nous commencions à user de façon courante, chacun deux foudroyants avec leurs munitions, abondance de billets des principales banques européennes… sans compter les cartes aéronautiques, et mes précieuses lettres d'introduction pour les différents pays à visiter.

Le goût de l'aventure qui nous était commun à tous deux s'était réveillé à la perspective de notre prochain départ, et nous vécûmes, durant ces préparatifs, dans une sorte de fièvre enthousiaste. En dépit des dangers que nous allions courir, cette mission nous apparaissait un peu comme un voyage de noces. Nous en oubliions presque l'échéance fatale. Il en fut question uniquement pour fixer notre départ au lendemain de l'arrivée du troisième projectile martien, – nous aurions pu être prêts plus tôt, mais un sentiment obscur et mal déterminé nous poussait à être *chez nous* aux Saintes-Maries, ces jours-là, – puis nous évitâmes ce sujet. Botram et Wronsky, sachant l'inanité des conjectures et des hypothèses, parlaient uniquement du futur Institut, des personnages

qu'il convenait surtout d'y attirer, et des autres détails de ma mission.

Par acquit de conscience, le courant des Alternateurs-Équatoriaux fut employé encore à tenter la manœuvre de déviation. Mais l'un après l'autre, aux dates mémorables des 28, 29 et 30 septembre, les trois obus, sans dévier, crevèrent comme une toile d'araignée le réseau protecteur des ondes. Il ne s'agissait plus de torpilles dirigeables ; il s'agissait d'obus à trajectoire purement balistique, d'obus « de rupture » qui tombèrent l'un après l'autre dans une de ces régions où l'activité volcanique dénote une résistance minima de la croûte terrestre.

Arrivant à une vitesse de 30 kilomètres dans la dernière seconde, ces bolides – chargés de quels formidables picrates ! – firent brèche dans la pellicule solide qui nous sépare de la masse ignée emplissant tout l'intérieur de notre globe, et trois volcans nouveaux s'ouvrirent – le premier un peu au sud du Fousi-Yama japonais, le second à mi-flanc du Popocatepelt dans la Cordillère du Mexique, le troisième dans l'ancienne Solfatare de Pouzzoles, à l'ouest de Naples, – livrant passage au feu central.

La fameuse explosion du Krakatoa qui, le 26 août 1883, ravagea sur plus de 1.000 kilomètres carrés l'archipel de la Sonde, écrasant, brûlant, noyant, sous les chutes de pierres, les torrents de lave et les raz-de-marée 3 ou 400.000 victimes, avait déjà fait entrevoir le

caractère spécialement dévastateur des phénomènes éruptifs dus à l'ouverture d'un cratère par trouée violente et non par le jeu normal des forces plutoniennes.

La Terre eut cette fois trois Krakatoas. Les détonations de leurs « forages » successifs nous parvinrent : les deux premières sous forme de sourds tonnerres, lointains mais nets et puissants comme des coups de grosse caisse, la dernière, redondante et prolongée, accompagnée d'une secousse sensible et donnant bien l'impression tragique d'un écroulement cataclysmal tout proche. Puis, quelques heures après, le raz-de-marée, la barre écumante de 4 ou 5 mètres de hauteur qui sembla jeter la mer entière à l'assaut de nos dunes. Plusieurs maisons du village s'écroulèrent, et la Camargue fut à perte de vue balayée par l'inondation qui nous bloqua jusqu'au lendemain dans les bâtiments de la T.S.F. Le rotatif destiné à notre voyage fut submergé dans son hangar, et ses réparations nous firent retarder notre départ de deux jours.

La grande perturbation météorologique nous atteignit dans l'intervalle, née alentour de ces soupapes géantes lâchant à jet continu les vapeurs et les gaz souterrains comprimés à des milliers d'atmosphères. Six jours durant, une tempête furieuse, – de mistral au ras du sol, du sud-est dans les hauteurs – nous empêcha de quitter les Saintes, où parvenaient les premières nouvelles du désastre. Encore confuses et sommaires pour le Japon et le Mexique, où la violence des phénomènes atteignait son comble, elles démontraient suffisamment que les ravages matériels et les pertes de

vies causés par les tremblements de terre, les cyclones et les éruptions proprement dites dépassaient de loin les résultats de toutes les catastrophes analogues et ceux des guerres les plus meurtrières, même de la Guerre-mondiale 1914-18, avec ses 15 millions de victimes !

En Italie, la formation subite du nouveau cratère avait déterminé par contre-coup une recrudescence d'activité des volcans déjà existants : Vésuve, Stromboli, Etna. Le premier confondait ses fureurs avec celles de la Solfatare. Une nuée-ardente (comme en 1902 à Saint-Pierre de la Martinique) avait passé sur Naples, la Ville-heureuse, où les 99 centièmes des habitants périrent. La secousse sismique avait englouti sous les flots du golfe les îles de Nisida, Procida et Ischia, une partie du Pausilippe et la pointe de Misène. Les « Champs Phlégréens » avaient disparu sous d'énormes coulées de lave. D'autres réensevelissaient pour jamais Herculanum et Pompéi et s'avançaient dans le golfe en promontoires destinés à égaler celui de Sorrente. Des « bombes » volcaniques étaient retombées à Capoue, des pierres-ponces dans l'Adriatique, et des « lapilli » jusque sur les ruines de Rome, d'où s'apercevaient le jour les panaches de fumée et la nuit les colonnes de feu.

Quant à l'effet moral, le peu que nous en apprenait la T.S.F. dépassait toutes nos craintes, et ce que nous devions en voir bientôt acheva de nous convaincre que ce coup inattendu avait fait oublier les velléités de réorganisation et ramené les plus tristes jours de la « Saison des Torpilles ».

CHAPITRE V

À LA RECHERCHE DES HOMMES

La tempête de mistral s'apaisa dans la nuit du 7 au 8 octobre, et dès 8 heures du matin, Leduc, venu exprès de la Crau, nous installa, mon cher pilote et moi, dans notre appareil. Gaby avait quitté son bureau pour nous faire également ses adieux. Gédéon Botram nous serra la main avec énergie. Ladislas Wronsky, plus ému qu'il ne voulait le paraître, me balbutia ses dernières recommandations et coupa court en nous embrassant tous deux, paternellement. Puis tous s'écartèrent, je mis en marche, et deux minutes plus tard nous filions à toutes hélices dans la direction du nord.

Départ ! ivresse de la vitesse ! je m'étais assez familiarisé avec la conduite de l'appareil pour savourer, même aux leviers de direction, ces exhilarantes sensations. Notre rotatif était à double commande, et je pouvais voir du coin de l'œil Raymonde assise à côté de moi et penchée avec ravissement sur le paysage qui fuyait au-dessous de nous : les vertes prairies de Camargue où des taureaux en liberté levaient inquiètement leur mufle humide, les étangs solitaires où des vols de flamants roses jaillissaient des roseaux, à notre poursuite ; au loin, les bras du Rhône bordés de peupliers et convergeant vers la ville d'Arles, sur laquelle nous piquions droit.

— Des ailes ! mon bien-aimé, prononça enfin ma compagne dans le ronflement doux de notre course aérienne. Voici les ailes invoquées si longtemps par le désir des poètes. C'est Pégase qui nous emporte en plein azur, loin des routines podagres et des vilenies rampantes de la vie quotidienne… C'est l'évasion merveilleuse vers l'horizon jamais atteint, vers cet Ailleurs qui, même aujourd'hui, fait que la vie – la nôtre surtout, ô bien-aimé, – vaut d'être vécue !… Oh ! je t'en prie, laisse-moi conduire seule ; laisse-moi sentir le bel oiseau du génie humain obéir à mes ordres comme si ma volonté le pénétrait, comme si je ne faisais plus qu'un avec lui, mon cœur battant dans son cœur de feu, mes ailes fendant l'espace, dans l'oubli de la pesanteur !

Leduc l'avait déclarée le plus brillant élève qu'il eût formé encore, et il n'exagérait pas. Je disposais en elle d'un authentique pilote, capable de me relayer sur une partie du trajet ; et sauf accident, l'étape de ce premier jour atteindrait sans fatigue le millier de kilomètres prévu : nous pourrions coucher à Lille, chez le docteur Malgras, doyen de la Faculté de médecine, que Ladislas avait prévenu de notre arrivée.

Arles fut dépassée, avec ses toits roussâtres, l'ovale de ses arènes antiques… Nous survolions à présent le lit du Rhône, entre le Languedoc plus vert et la Provence des cyprès et des oliviers, rayée de routes blanches et rectilignes. La griserie du départ nous avait fait négliger les aspects de la vie humaine, et ses premières anomalies ne nous frappèrent pas avant Tarascon. La petite ville que j'avais parcourue jadis si vivante, gaie et insoucieuse,

semblait déserte. Sur la plate-forme du château du roi René, dressant son donjon de pierre fauve à l'entrée de pont de Beaucaire, une dizaine de fourmis humaines – les seuls êtres vivants de toute la cité – s'affairaient autour d'un objet mince et allongé qui ressemblait fort à un canon d'autrefois.

La campagne, en revanche, s'animait à mesure que nous approchions d'Avignon. Des masses confuses d'hommes et de femmes chantants, des troupes formées par rangs égaux, s'avançaient par toutes les routes vers la cité des Papes, d'où s'élevaient çà et là des tourbillons de fumée. On se battait dans les faubourgs, à l'entrée des portes, dans les rues, sur les places, furieusement.

— L'armée du sieur Kropatchek n'a pas l'air d'avoir le dessus, dis-je en voyant les uniformes incarnats des Soviets-réunis reculer partout.

Et, la curiosité l'emportant, nous descendîmes jusqu'à une centaine de mètres au-dessus de la rue de la République. La portée des foudroyants ne dépassait guère vingt mètres, et nous étions saufs à cette altitude. Du moins je le croyais. Mais dominant le tohu-bohu de l'émeute, un fracas de détonations caractéristiques nous parvint, de plus en plus net.

— Des fusils ! ils ont des fusils ! s'écria Raymonde, en poussant précipitamment à fond de course les leviers ascensionnels, tandis qu'un feu de salve crépitait, dirigé sur nous, mais sans autre dommage qu'une balle incrustée dans les coussins de mon siège.

Hors de portée, à mille mètres, nous survolâmes encore une dizaine de minutes cette bataille incompréhensible qui faisait rage par toute la ville. Aux abords du Palais des Papes, le massacre était horrible : la place était jonchée d'uniformes incarnats, et les armes à feu des insurgés refoulaient partout les foudroyants soviétiques. Des incendies nouveaux se déclaraient à chaque instant. Sur la rive gauche du Rhône un entrepôt d'essence flambait, et la fumée chassée par le mistral étalait sur la ville ses sinistres tourbillons noirs.

— Pauvre Isaac ! murmurai-je, voilà ses beaux projets bien compromis !

— S'il n'y avait que les siens ! répliqua Raymonde, qui nous remit à grande vitesse vers le nord.

Cette vision d'horreur abattit la joie initiale de notre libre essor aérien. Nous n'étions plus des écoliers en escapade, ou de jeunes mariés en voyage de noces, comme l'avait suggéré mon gai travesti : nous étions les derniers civilisés envoyés à la recherche des Hommes dignes de ce nom, épargnés par la mort et l'Esprit des Ténèbres qui ravageaient ce pays et la Terre entière.

Et les symptômes de la déchéance se révélèrent à nos yeux attentifs. À droite et à gauche du Rhône, les rails naguère incessamment laminés par les roues des convois électriques luisaient, solitaires, au soleil, ternis çà et là par la rouille. Les gares étaient abandonnées. Celle de Valence n'était plus qu'un amas de ferrailles tordues par l'incendie, et parmi le quartier voisin, qui brûlait encore, les pillards besognaient activement. Sur

les voies, deux trains gisaient, télescopés et renversés. Les grand'routes elles-mêmes étaient désertes, ou bien encombrées par des files de camions automobiles et des troupes armées. Ni autos, ni piétons solitaires, sauf sur quelques chemins vicinaux. À l'entrée d'un bourg voisin de Livron, un retranchement de terre barrait la rue, surmonté de canons et d'un drapeau rouge. Plusieurs fois, des rotatifs en vigie, aux plans badigeonnés de noir ou de vermillon, nous obligèrent à de prudents détours, et nous forçâmes de vitesse pour éviter la rencontre de flottilles aériennes suspectes.

La folie de la guerre et de la dévastation possédait à nouveau l'Humanité.

Nous fûmes presque heureux quand les nuages nous dérobèrent la vue de la terre, un peu après Vienne. Durant quatre heures, nous volâmes au-dessus de la mer de brume, sous un azur brouillé par l'espèce de buée poussiéreuse qui tamisait l'éclat du soleil, depuis les grandes éruptions. Notre rotatif marchait avec une régularité admirable, sous notre direction alternée. Vers cinq heures du soir, si les indications de la boussole et de l'anémomètre étaient correctes, nous serions à Lille.

Mais nous aurions mieux fait de suivre le conseil de Leduc et de nous arrêter à Dijon. La zone de nuages franchie, nous nous trouvâmes à 100 kilomètres dans le nord-est de Reims ; puis ce fut le vent d'ouest qui nous retarda ; si bien que le soleil affleurait l'horizon quand nous passâmes au zénith de Cambrai.

Je repris la commande, car je connaissais le pays, que j'avais si souvent parcouru à bicyclette, dans ma jeunesse, et je nous dirigeai sans hésitation parmi le jour baissant… Douai. Trente kilomètres à peine nous séparaient de Lille : nous aurions dû apercevoir les feux réglementaires de l'aérodrome. – Mais rien !

La même crainte nous envahissait tous les deux.

— Il n'y a de lumières nulle part, dit enfin Raymonde avec inquiétude.

— Peut-être un accident aux câbles… Et puis il ne fait pas encore noir…

Mais je comprenais trop ce que signifiait cette absence de tout éclairage électrique, dans le crépuscule : l'arrêt des Alternateurs-Équatoriaux, attendu avec angoisse depuis plusieurs jours, s'était enfin produit ! Ces gigantesques usines de Tombouctou, du lac Tchad et de Khartoum, qui alimentaient presque à elles seules l'Afrique et l'Europe entière de courant électrique, je les imaginais assiégées par les hordes furieuses de l'Islam ; je voyais leurs ingénieurs attendre en vain les secours que nous ne pouvions leur fournir, se défendre jusqu'à la mort avec leur personnel, et succomber sous le nombre, martyrs du devoir !… Les Alternateurs détruits, c'était le fonctionnement de la T.S.F. supprimé ; c'était l'Afrique et l'Europe plongées dans l'obscurité ; c'était un nouveau recul de la Civilisation devant l'invasion des Ténèbres !

Les hautes cheminées de Lille, ses clochers et ses toits se profilaient sur les dernières lueurs du couchant. À l'aérodrome de Ronchin, des flambées d'essence

s'allumaient, improvisant les phares réglementaires. Mais j'hésitais à descendre. Une angoisse affreuse, un désespoir sans nom me serrait le cœur, devant la sombre ville soviétique étalée comme un piège menaçant. Je maudissais ma témérité d'avoir entrepris ce voyage en de telles conditions, ma folie d'avoir cédé aux instances de Raymonde…

— Qu'attends-tu, mon chéri ? demanda-t-elle. – Et je me décidai, la mort dans l'âme.

Une fois au sol, mes craintes s'apaisèrent un peu. Nul doute ne fut émis sur le sexe de mon pilote ; nos passeports (auxquels je joignis prudemment un billet de 20 « travail ») semblèrent satisfaire le vague préposé. Le savoureux accent local qui résonnait autour de nous avait aussi quelque chose de familier, de rassurant. Un jeune homme de bonne mine, quand j'eus prononcé mon nom et celui de Ladislas Wronsky, s'avança vers nous et se présenta comme envoyé par le Professeur Malgras…

Le rotatif garé, notre mentor nous emmena dans une bonne limousine, par les rues de plus en plus obscures et sans électricité. La ville nous parut morte, sa traversée jusqu'au boulevard Vauban interminable, et ses pavés atroces. Des édifices incendiés récemment faisaient des montagnes de décombres et nous obligèrent à des détours. C'étaient les traces, non d'une torpille martienne, mais des récentes émeutes.

Nous fûmes reçus avec cordialité par le professeur et sa femme, dans un salon éclairé aux bougies. Là encore, Raymonde passa d'emblée pour mon jeune frère

Raymond et fut présentée comme tel aux invités qui survinrent bientôt : les « scientifiques » prévenus de mon arrivée.

On s'attablait, lorsque l'entrée de deux dames sur lesquelles on ne comptait plus créa une sensation qui me parut bizarre. Elles avaient le teint animé, les yeux brillants, et respiraient une sorte de défi. Les autres dames s'empressaient autour d'elles et les questionnaient avec volubilité. Le mot « Zézèphe » revenait avec insistance.

— C'est juste, me glissa mon voisin en souriant de mon air intrigué, vous venez de loin et vous n'êtes pas au courant. Zézèphe est un euphémisme pour S.S.F., autrement dit *Service Soviétique Féminin*. Les dames sont toujours intéressées par l'accomplissement de leur nouveau devoir. Encore qu'il soit, en fait, facultatif la plupart du temps. Dans ce cas-ci, par exemple, on a eu affaire à un vieux birbe qui, moyennant un billet de 25 « travail », a apposé le cachet officiel sur la carte réglementaire… Vous voyez, jeune homme, ajouta-t-il en se tournant vers mon pilote, que le régime soviétique est impuissant à dépouiller les jolis garçons de leurs privilèges naturels… Voilà plus de deux mois que le régime est établi, chez nous, et il a eu le temps de s'humaniser.

— Où serait le mal, d'ailleurs, interrompit un maigre personnage à mine méphistophélique (le docteur Rambeaux, je crois), où serait le mal si la loi était appliquée intégralement ? Cela nous déferait de quelques préjugés…

Mais personne ne releva l’incongruité, ni ne remarqua la rougeur soudaine de mon pilote, car le maître du logis entamait le sujet de ma mission auprès d’eux, sujet qui occupa toute la durée du second service, consistant en une maigre boîte de corned-beef. Cet extra succédait à un demi-hareng saur par personne ; et le pain était remplacé par des galettes de maïs.

Je m’aperçus avec surprise que l’idée généreuse de Ladislas se butait à des difficultés imprévues. Les « scientifiques » lillois se souciaient plus de leur confort personnel que de l’avenir de l’Humanité. Le Dr Goulliard et le chimiste Cogniet, tous deux célibataires, furent seuls à me donner leur adhésion immédiate et à promettre de rallier les Saintes-Maries dans quelques jours. Les autres, chargés de famille, refusaient d’abandonner leurs fonctions universitaires, leurs attaches locales, etc. La situation faite aux hommes de science par la municipalité soviétique était acceptable, prétendaient-ils ; le bien de la Société exigeait leur présence ici, où ils travailleraient à amender l’esprit public…

— L’amenderez-vous longtemps ? objecta le Dr Goulliard, d’un ton sarcastique. Ne sentez-vous pas, messieurs, que vos efforts ne peuvent rien, ici, contre le flot montant des instincts ataviques, libérés lors de la « Saison des Torpilles » et affolés par la sentence de mort que leur signifient les obus de rupture, et ces Krakatoas piqués dans la croûte terrestre comme les banderilles de feu sur l’échine d’un taureau, avant le coup d’épée final ? Le communisme n’est peut-être pas l’ordre rêvé par tous, mais c’est un ordre ; et ce à quoi tendent les instincts

nouvellement déchaînés, c'est au désordre, à l'anarchie. La régression se poursuit : après la « cellule municipale », nous arriverons à la horde. En attendant, la folie individuelle gagne de proche en proche. Songez aux épidémies du Moyen-Âge, aux contagions morales de l'An Mil. Croyez-vous qu'on respectera la science, lorsque la manie destructive sévira dans son plein ?…

Mais ces perspectives funestes et trop probables étaient plus que les dames n'en pouvaient supporter. L'épouse de notre amphitryon fondit en larmes :

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! bégayait-elle, nous ne reverrons jamais notre petite vie si douce, si paisible, si heureuse ! qu'allons-nous devenir ?

Sitôt bu le breuvage de glands torréfiés et fumé un cigare, nous sortîmes avec ces Messieurs pour achever la soirée au *Café Bellevue,* sur la Grand-Place. Ce nous fut un réconfort, après les rues noires, de trouver l'illumination, unique dans toute la ville, de ce vaste et luxueux établissement qui produisait lui-même son électricité.

La salle était bondée, et je reconnus aussitôt chez les consommateurs cette hâte fébrile à jouir de la vie qui m'avait frappé à Marseille, deux mois et demi plus tôt. Mais l'atmosphère avait quelque chose d'encore plus funèbre et hagard.

— Ils ont tous des yeux de Derviches-annonciateurs ! me glissa Raymonde à l'oreille.

L’extinction pour la séance de cinéma fut saluée par les cyniques grognements de joie du public, hommes et femmes, et je dus vite changer de place avec mon jeune et charmant pilote, pour m’interposer entre lui et son voisin. Les tableaux lumineux de l’écran obtenaient toutefois une part d’attention suffisante ; et les scènes d’horreur surtout redoublaient l’avidité à ne rien perdre d’instants imaginés suprêmes : la Solfatare vue de Capri, lançant au ciel ses jets de bombes et son cône renversé de fumée ; les villes du golfe brûlant parmi l’inondation des laves ; l’incendie de Catane par les feux de l’Etna ; l’incendie de Milan par les anarchistes ; la Révolution à Bruxelles, la ville reconquise sur le parti bourgeois et incendiée par les forces soviétiques ; les incendies anarchistes de Glasgow, de Rotterdam, de Strasbourg, de Lille…

Dzing ! un coup de cymbales ; l’extinction ; un faisceau de projecteur rouge perçant l’atmosphère tabagique de la salle pour illuminer sur l’écran une *vraie* danseuse nue, parmi l’explosion brutale des « bruiteurs »… et un hurlement affreux, déchirant : – « La Torpille ! les Martiens » d’un frénétique bondi sur une table et à jets de foudroyant abattant autour de lui les têtes… la lumière rendue… et plus loin dans la salle un autre cri jaillissant de la bousculade en panique : – « Le feu du ciel ! le feu partout ! le feu ! » et un autre foudroyant de frénétique surgi fauchant les têtes… – « Assez ! assez !… Sauve qui peut !… mais tuez-les donc !… tuez ! tuez ! tuez ! » du public en un instant hérissé de foudroyants fusants et de revolvers pétaradant la mort en tous sens.

C'était, rééditée, la scène du *Café Riche* ; mais plus brutale et plus hideuse, sans rien de conscient ni d'organisé, d'un magnétique impérieux et irrésistible qui, je l'avoue à ma honte et à celle de ma bien-aimée, nous mit dans un vertige nos foudroyants à la main, et nous *obligea* de tirer… tirer… *fffrr… fffrr…* dans le tas, les nerfs tordus par l'atroce délire de cette contagion animale satisfaite !…

Notre petite troupe scientifique s'en revint par les rues noires, laissant en route successivement la plupart des invités. Au lointain de la ville, des clameurs confuses s'élevaient et des détonations ; une lueur d'incendie empourprait le ciel vers le boulevard des Écoles, une autre vers la porte d'Isly. Cheminant avec nous deux et notre hôte, le D[r] Goulliard analysait en termes savants la crise de folie collective à laquelle nous venions d'assister : « Réflexe de l'imitation, disait-il, que cesse d'inhiber le contrôle rationnel. La désagrégation psychique paraissait suspendue, lors du Répit libérateur ; mais elle *couvait* et ses progrès latents se *révèlent* aujourd'hui, comme un cliché photographique… En vérité, la folie de l'humanité, qui se cherchait encore lors des Torpilles, a trouvé sa voie, sous l'influence de la nouvelle catastrophe. Les instincts animaux, pervertis, hallucinés par la destruction et la mort, rêvent de compléter l'œuvre des Volcans, et renient la conservation individuelle et spécifique pour réaliser le plus possible ces deux buts. L'incendie et le massacre, sans prétexte désormais, – pour l'amour de l'art, – sont en train de susciter parmi l'Humanité démente un nouveau fanatisme. »

Nous baissions la tête sous ces effroyables vérités ; le dégoût de nous-mêmes nous soulevait le cœur, d'avoir participé à ces rites monstrueux ; et je sentais vaciller le dernier espoir civilisé en me rappelant que ce froid analyste de la folie montante était lui aussi au milieu de la bagarre, tantôt, les traits convulsés, la bouche écumante, au poing son revolver fumant !

CHAPITRE VI

LA FAILLITE DES SAVANTS

Nous passâmes encore à Lille toute la journée du lendemain. Je revis cette cité où s'écoula ma jeunesse, bouleversée par les fureurs de ses propres habitants, pleine de ruines écroulées et çà et là fumantes, que contemplaient des groupes muets et sombres buvant avidement le spectacle et prêts à le renouveler à leur tour, un peu plus loin. J'assistai aux distributions communistes, aux queues interminables devant les portes des bâtiments soviétiques, d'où l'on sortait serrant contre soi un hareng saur, une boîte de conserves, une poignée de légumes secs, qu'il fallait défendre contre les brutales convoitises des passants. Deux cas de rage assassine déroulèrent à nouveau sous nos yeux l'abominable crise – le hurlement prémonitoire : « Un obus !… Les Martiens… le feu ! » – puis le foudroyant tiré à la ronde, – et les convulsions tordant sur le pavé le misérable, achevé à coups de talons par les assistants. La « bronchite martienne », également, abattait de plus belle les organismes débilités par la peur et la nourriture insuffisante. La plupart des femmes avaient dans les yeux la même étrange lueur que les deux dames de chez le doyen. Rares étaient les toilettes ; et celles-là, tapageuses, extravagantes, décolletées jusqu'au bas du sternum malgré le froid, étaient complétées par le

brassard SSF. Les enfants jouaient « aux Martiens » et j'en vis une troupe, sur le boulevard de la Liberté, asperger de pétrole une maison de riche, abandonnée par ses propriétaires, et y mettre le feu sans que personne s'y opposât.

Après une seconde nuit passée sous le toit de l'aimable doyen, celui-ci nous reconduisit à l'aérodrome où notre appareil nous fut restitué, non sans difficultés ; quelques litres d'essence nous furent octroyés à haut prix ; et deux heures plus tard, après un voyage favorisé d'un joli temps à peine brumeux, nous débarquions à Bruxelles, sur l'aérogare privée de l'Université, en plein centre de la ville.

Là encore, les ruines étaient nombreuses ; tout le quartier situé entre le Parc et l'Hôtel de Ville, où s'étaient battus avec acharnement Gardes-Civiques et Gardes-Noirs, huit jours plus tôt, ne formait plus qu'une colline de décombres. Là encore, des bruits d'émeutes et d'explosions lointaines remplaçaient la rumeur paisible de la capitale : ni tramways ni voitures ; quelques roulements d'autos blindées, quelques pas furtifs de passants isolés.

— Il nous est arrivé beaucoup de réfugiés italiens, nous dit notre hôte, le professeur de biologie Jan Vlaminck. Ils contribuent à diffuser la panique. Ils affirment que les obus martiens continuent à tomber chaque jour, et ils exaspèrent l'opinion contre le gouvernement – soviétique, de nouveau – accusé de cacher la chose. D'où une impopularité que nous, scientifiques, partageons. Depuis hier, je n'ose plus me

montrer en ville. On nous accuse de complicité avec les Martiens, pour n'avoir pas, cette fois, annoncé l'arrivée des projectiles. On nous accuse de n'avoir pas su empêcher leur chute, ni enrayer leurs ravages. On nous accuse d'avoir coupé la distribution électrique…

— Ces idiots-là, continua M. van Himmeln, directeur de l'Observatoire d'Uccle, ont oublié… s'ils l'ont jamais su… qu'il existe des étoiles filantes. Il y a eu hier soir une émeute à Schaerbeek parce que des gens ont pris une traînée lumineuse de bolide pour l'arrivée d'une torpille… deux ou trois même se sont *suicidés* sur-le-champ, par peur des Martiens !… Voilà ce que nous vaut cette ignorance crasse de l'astronomie dont j'ai signalé le danger aux pouvoirs publics… quand il y avait des pouvoirs publics !

J'espérais communiquer, de Bruxelles, avec les Saintes, mais la T.S.F. ne fonctionnait toujours pas, et il se passerait des jours, dans le désarroi actuel, avant que des dynamos locales fussent équipées et aptes à suppléer le courant des Alternateurs-Équatoriaux.

Ce fut de ma propre autorité que je renonçai à visiter la Hollande. Car je n'avais à espérer y faire aucune recrue pour le Conservatoire de Montpellier, m'affirma M. Vlaminck. Le choix d'une ville française comme siège de cet institut ne serait pas plus approuvé à Leyde qu'à Bruxelles, et y susciterait la même répugnance… « Je m'étonne, ajoutait-il, que notre savant collègue M. Wronsky n'ait pas songé à Bruxelles ! Bruxelles est l'unique capitale digne de ce nom qui soit encore debout

en Europe : elle était toute désignée pour abriter le foyer de la pensée et l'espoir du relèvement futur ! »

Un seul universitaire, le Dr de Witte, me donna son adhésion et promit de gagner les Saintes-Maries, par un moyen qui restait d'ailleurs aléatoire, tout service régulier, ferroviaire ou aérien, ayant cessé. Mais le Dr de Witte était résolu à faire le voyage à pied, au besoin.

Malgré la douce joie que me causa cet enthousiasme, je ne pouvais d'ores et déjà me dissimuler l'échec pratique de ma mission… et toute l'étendue du mal moral. Le signe de la Bête n'épargnait même pas l'élite. Les savants participaient de l'étroit nationalisme compartimentant la Terre ; ils refusaient, en somme, de quitter « leur pays, leurs habitudes », pour aller constituer la Phalange sacrée de la Rédemption civilisée. Ils refusaient de comprendre que leur union idéale, assurée naguère par la facilite des communications, devenait impossible, et qu'ils risquaient, isolés, de succomber à la contagion.

Ce fut à Bruxelles que j'entendis parler pour la première fois de ces « Nuit-éternalistes » dont la néfaste doctrine – s'il est permis de lui donner ce nom – était destinée à prendre une extension mondiale et à entraîner peu à peu dans son vertige halluciné les sectateurs de toutes les religions. Mais mon guide ne put me fournir sur eux aucun renseignement précis. Il les englobait sous l'épithète générale « anarchistes » avec cette espèce de vague « cinquième État » formé de tous les appétits et de

toutes les rages animales, dont l'irrésistible marée devait engloutir à son tour le « quatrième État » communiste.

En quittant Bruxelles après un séjour de vingt heures, nous aurions pu facilement visiter les ruines d'Anvers et gagner Oxford dans la même journée. Mais le spectacle de Londres nous attirait davantage, et nous filâmes droit sur la mer du Nord. Aux abords de Gand, les traces de la marée de *satanite* qui avait détruit la « gloire de l'Escaut » apparaissaient dans les campagnes stérilisées, les arbres morts et les fermes brûlées du pays de Waes, contrastant avec la verte campagne flamande. Nous volions haut et vite, et les seuls indices de la désorganisation sociale qui nous frappèrent furent l'abandon des voies ferrées et des canaux, où les péniches se massaient confusément, çà et là. Bruges avait souffert de l'incendie, et à Ostende le Casino brûlait encore : sa fumée nous servit de point de repère lorsque nous nous engageâmes au-dessus des flots, luttant contre un vent du nord assez violent, qui nous prenait par le travers et qui charriait des nuages épais dont nous fûmes enveloppés dès avant d'atteindre les côtes anglaises.

Je nous dirigeai sur l'embouchure de la Tamise, afin de la remonter ensuite sans risque de nous égarer. À faible altitude et avec lenteur – car des sirènes de rotatifs, invisibles dans la brume, s'approchèrent de nous à plusieurs reprises, – nous survolions le large fleuve, jadis animé d'un trafic de navigation intense, à cette heure désert, sauf quelques vedettes électriques, et un paquebot blanc en panne au milieu de l'estuaire. Les bateaux de toute taille et de toute forme qui s'entassaient

au long des quais corrodés, comme l'interminable série de bassins et d'entrepôts qui bordent les deux rives jusqu'au *pool* londonien, avaient, dès Gravesend, subi les atteintes des gaz rouges et du feu.

En amont de Woolwich, l'œuvre de la Torpille s'affirma de plus en plus complète. Déformés par le brouillard, les pans de murs calcinés dominaient les décombres des bâtisses riveraines, les coques rasées comme des pontons emplissaient les docks incendiés, aux quais éboulés. Je cherchai en vain à distinguer l'emplacement de Greenwich. Aussi loin que la vue pouvait porter, il ne restait pas pierre sur pierre. Le majestueux Tower-Bridge encombrait le fleuve d'un amas inextricable de moellons et de ferrailles tordues… Les autres ponts de Londres avaient tous subi le même sort, et leurs débris entassés faisaient des barrages d'où le courant tombait en cascades, entre les rives ensinistrées de ruines à l'infini.

Tout comme les docks et les quartiers de l'*East-End,* les palais du *Thames-Embankment* avaient été dévorés par l'égalitaire *satanite*. Au-delà de Westminster-Bridge, le cadran de la Tour du Parlement, resté entier par une de ces bizarreries que le vulgaire qualifie de miracles, ouvrait d'entre les ruines comme un œil monstrueux sur la dévastation cauchemaresque… et sur une assemblée d'êtres humains plus sinistres encore. Sur la vaste place, autour de ce qui nous parut d'abord être un incendie, un millier de haillonneux individus, hommes et femmes, processionnaient en cercle. Le souvenir de la fusillade d'Avignon m'empêcha de descendre assez bas pour lire

les inscriptions des bannières et distinguer les paroles de l'hymne ; mais je pus voir que le pseudo-incendie n'était qu'une manière de brasero. Chacun à son tour, en défilant, y jetait une poignée d'une substance qui dégageait une épaisse fumée rouge dont les tourbillons s'étalaient peu à peu au-dessus de la place en un dais opaque. Et trois harmoniums, tels jadis ceux de l'*Armée du Salut,* soutenaient de leurs aigres accents l'hymne d'allégresse vociféré par tous ces malheureux déments.

L'incantation de cette musique funèbre, ce pilier de fumée pourpre s'érigeant au ciel comme une supplique monstrueuse – ces rites d'un mystère infâme perpétré au milieu de cette nécropole étalant sur des lieues et des lieues l'abominable obsession de ses ruines, mirent le comble à notre horreur. Elle devint si poignante que je n'attendis pas la prière de Raymonde, et bénissant les nuages que ma curiosité malsaine avait d'abord maudits, nous prîmes de l'altitude, et leur linceul pitoyable se referma sur le cadavre de la ville assassinée.

Nous redescendîmes aux environs de Windsor. Le château intact dominait l'aimable cité et les bois parés de leurs teintes automnales… Un quart d'heure plus tard, nous étions à Oxford, sur l'aérogare de l'antique Université, où j'eus la surprise de voir flotter comme autrefois l'*Union Jack* britannique.

Le simple aspect de ce pavillon aurait dû me faire deviner la réponse qui accueillit les propositions de Wronsky. Lord Higgins nous reçut avec une parfaite politesse, mais refusa catégoriquement de me laisser accomplir ma mission auprès de ses collègues. Lui

vivant, déclara-t-il, pas un membre de l'Université ne quitterait Oxford pour aller s'établir dans une ville du Continent. Un Institut mondial ? c'était parfait. Mais à quoi bon lui chercher un siège nouveau ? Ce siège était tout trouvé ; il existait déjà, peuplé d'une élite à laquelle pourraient se joindre, s'ils le désiraient, les savants de valeur existant à l'étranger : Oxford leur ouvrirait libéralement ses portes. Mais en dehors de cette solution rationnelle, aucun projet n'était viable ni digne de considération. Pas un Anglais n'y prêterait les mains : l'Université d'Eton, bien que rivale d'Oxford, m'opposerait évidemment un refus identique. Et bref, je pouvais me dispenser du voyage, et reprendre au plus vite le chemin de la France.

Lord Higgins, à vrai dire, ne s'exprima pas en des termes aussi brutaux, mais son discours tendait à cette conclusion sans la moindre ambiguïté.

J'aurais néanmoins passé outre et continué sur Édimbourg, où deux adhésions, à tout le moins, nous étaient acquises d'avance, n'eussent été les nouvelles qui nous parvinrent dans la soirée. Lord Higgins avait l'amabilité extrême de nous garder chez lui « jusqu'à demain matin n'est-ce pas ? je crois que vous aurez beau temps pour voyager ». Le dîner achevé (nous mangeâmes avec un plaisir sensuel, je l'avoue, deux tranches chacun d'un admirable et fort inattendu rosbif, saignant et juteux) nous passâmes tous au salon où notre hôte nous régala d'une lecture de la Bible, – un chapitre de l'Apocalypse, je me souviens, assez approprié à la situation ; puis les deux ladies Higgins, mère et fille, se

retirèrent, et nous restâmes entre hommes, à boire « un verre de vin » tout en causant. Au « verre de vin » annoncé avaient succédé les whiskies et les cognacs, et je venais d'effectuer avec succès, à l'insu de notre hôte, parti à fond de train sur une apologie de la race anglo-saxonne, l'échange de mon verre vide contre le verre plein de ma pauvre Raymonde effarée par ces libations – lorsqu'un laquais en livrée s'avança porteur d'un plateau d'argent : – « Le courrier de la T.S.F., Mylord. Le poste central de France a recommencé d'émettre il y a une demi-heure. »

L'un des radios était à notre adresse : « Léon et Raymond Rudeaux, en mission directoriale, à Bruxelles, Leyde, ou Oxford. »

— Oh ! mon chéri, quel bonheur ! ils ont rétabli une dynamo ! s'écria mon pilote, oubliant son rôle dans l'excès de l'émotion.

Lord Higgins eut un haut-le-corps et nous lança un singulier regard.

— Oui, *messieurs,* le poste des Saintes-Maries a pu rétablir une dynamo ; mais la nôtre ne tourne pas encore, de sorte que nos antennes reçoivent sans émettre…

Mais je n'écoutais plus ; mon regard suivait anxieusement le doigt de Raymonde, qui soulignait le texte signé Wronsky : « Émeutes anarchistes par toute Provence, escadre rotatifs partie au secours Kropatchek revient pas, sommes bloqués avec forces insuffisantes par bandes nihilistes du littoral ; envoyez renforts si possible. Bon succès mission. Amitiés de tous. »

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! Quel malheur ! s'écria Raymonde ; et ses larmes entamaient le maquillage viril de sa lèvre supérieure… Il faut leur ramener du secours… Mylord, je vous en supplie, au nom de la science et de l'humanité, ne nous refusez pas…

— Impossible, *Madame,* répliqua notre hôte en s'inclinant ; je le regrette, mais nous disposons tout juste de quelques policemen, à Oxford… ils sont indispensables à la sûreté de notre colonie… Tous nos vœux vous accompagneront : c'est le maximum de ce que je puis faire.

— Merci, Mylord, dis-je avec amertume, en soutenant ma pauvre compagne prête à défaillir. Votre Grâce nous comble… Nous partirons donc seuls, demain dès l'aube, rejoindre nos amis et lutter avec eux, jusqu'à la mort, pour la cause sacrée de la Civilisation !

CHAPITRE VII

EN PANNE À DURY

Nous volions très vite, au-dessus des grises nuées pluvieuses qui nous cachaient la terre. Je n'avais, même pas pris le temps de faire le plein d'essence, et Lord Higgins ne me l'avait pas offert en prenant congé de nous d'un air glacial. Il nous faudrait donc atterrir, dans le courant de la journée, car le réservoir, à moitié vide, ne nous mènerait guère au-delà de Clermont-Ferrand ; et pour être prête à toute éventualité soviétiste, Raymonde était redevenue mon pilote Raymond. Les yeux brillants de hâte et d'inquiétude, elle surveillait alternativement la boussole, l'anémomètre et la mer de nuages qui se développait à l'infini.

— Nous devons être au-dessus du Pas-de-Calais, à cette heure, déclarai-je… D'ici vingt minutes, nous descendrons pour trouver de l'essence, – à Arras, si mes calculs sont justes…

Mais ils ne l'étaient pas, ou le vent nous avait fait dériver, car ce fut la surface grise et morne de la Manche qui nous apparut bientôt. La pluie avait cessé ; une côte de dunes désertes se profilait sur bâbord, formant comme un golfe profond, vers lequel je nous dirigeai.

— L'embouchure de la Seine ? hasarda Raymonde.

— Ce seraient des falaises, mon petit, et non des dunes…

Soudain, la lumière se fit en moi : ces sables découverts par le jusant ; cet estuaire s'enfonçant au loin entre ces campagnes basses, ces lignes de peupliers…

— Mais c'est la baie de Somme ! m'écriai-je.

Et je reconnus le port du Hourdel, puis Le Crotoy, et plus loin dans le sud, les vertes « mollières » et cette digue de Saint-Valery, où jadis – trois mois plus tôt… en quel passé démesurément lointain de l'*Autre Temps* ! – je contemplais les effets de nuages, les couchers de soleil, la périodique transformation de la baie, démesurément asséchée, ou envahie par la marée, à l'heure où les barques reviennent de la pêche, toutes voiles dehors, dix, vingt, trente à la file, évoluant selon les sinuosités du chenal avec des grâces de danseuses : – « le ballet des barques » comme je disais !

Mais la préoccupation de nos amis en danger à l'autre bout de la France prohibait toute flânerie. Un coup d'œil rapide sur les vieux ormes du cap Hornu, sur la petite ville portant, elle aussi, les stigmates de l'ère calamiteuse : – le faubourg de la Ferté n'était plus que ruines, et depuis les écluses jusqu'à Pinchefalise s'étendait un nuage de fumée pourpre – et nous remontâmes à grande allure la vallée de la Somme.

Le ciel se dégageait. C'était l'heure, évidemment, de profiter de l'éclaircie et non pas de nous ravitailler d'essence. Abbeville fut donc survolé en vitesse, et vingt minutes plus tard je laissai Amiens sur la gauche –

Amiens toujours dominé par sa majestueuse cathédrale – pour obliquer vers le plein sud.

— Pourquoi ralentis-tu, ma chérie ? demandai-je à Raymonde qui venait de prendre la direction.

— Je ne ralentis pas… regarde : les manettes sont à fond de course… c'est le moteur qui flanche… on dirait qu'il va s'arrêter…

Les hélices ne tournaient plus que par saccades ; l'avance à l'allumage les fit repartir, dans un halètement de ratés, puis tout s'immobilisa… C'était la panne, à 800 mètres !

Habitués aux descentes hélicoptères, la manœuvre insolite des plans-parachutes nous dérouta ; un instant d'hésitation nous fit manquer le champ propice à l'atterrissage ; et celui-ci eut lieu entre les murs d'une vaste propriété, dans ce qui me parut être un jardin potager, où travaillaient une quinzaine d'individus. Phénomène bizarre, pas un seul d'entre eux ne releva la tête ni ne tenta de se garer ; nous étions au sol sans dommage, mais encore étourdis par la prise de contact un peu brusque, – que tout ce personnel continuait placidement à manier la bêche et la binette. Même ceux que notre quille avait dû frôler au passage semblaient ignorer la présence, à dix pas, d'un rotatif tombé du ciel – en plein sur les vitres d'une couche à melons !

Nous étions sortis de la carlingue, sans songer, dans notre surprise, à nous munir de nos foudroyants ; j'avais fait le tour de l'appareil et constaté au réservoir une légère fissure par où l'essence avait dû s'échapper –

unique cause, sans doute, de notre panne ! – lorsque Raymonde me signala quatre nouveaux personnages, trois messieurs en redingote, graves et décorés, plus une très grosse dame – qui s'avançaient vers nous.

— Ce ne sont toujours pas des soviétistes, murmurai-je. Ils ont l'air plutôt doctoral…

— Voilà, messieurs, commença le plus grand, arrivé à deux pas de nous, une singulière façon de s'introduire ! Vous êtes les premiers malades qui nous viennent par les airs ; mais cela ne fait rien, nous vous soignerons comme les autres… Notre philanthropie est sans bornes… N'est-ce pas, miss Tarry ?

La très grosse dame, dont le corsage de soie noire s'ornait des palmes académiques, répondit d'une voix flûtée et avec un fort accent anglais :

— Mais, monsieur le Directeur, ce ne sont peut-être pas des malades… Ce jeune homme en particulier…

Et elle adressa un gracieux sourire à « Raymond » qu'elle dévorait des yeux.

Ceux du « directeur » me troublaient : d'un bleu clair, ils avaient un éclat fixe et tellement intense que je détournai mon regard sur ses acolytes plus normaux.

— Monsieur, dis-je, nous sommes chargés par le Dr Wronsky de recruter des adhérents au nouvel Institut qu'il fonde à Montpellier dans la Faculté de Médecine…

L'homme aux yeux magnétiques m'interrompit :

— Ah ah ! Montpellier, c'est une autre paire de manches ! vous venez de la part du Dr Maigret alors ?… Un peu rataplan, le vieux Maigret…, jaloux de mon succès sans doute ?… Mais entre confrères il faut s'obliger… je ne vous cacherai rien, puisque vous êtes docteurs… Car vous êtes docteurs, n'est-ce pas ?

Je bafouillai quelques mots vagues. Cet homme m'intimidait, positivement, et j'osais d'autant moins dissiper le malentendu que la très grosse dame, s'étant placée un peu en retrait du groupe, faisait des signes à « Raymond » pour l'inviter à la prudence.

Les yeux plus inquiétants que jamais, le « directeur » se frottait les mains. Il reprit :

— Vous avez l'air de gens raisonnables en effet. Pas besoin d'employer les grands moyens, avec vous. Ma philanthropie vous séduira, j'en suis sûr… Mais il faut d'abord remiser votre mécanique, puisque vous voici de la maison, pour longtemps, j'espère !… Laissez ! nom d'un tonnerre ! fit-il en tapant du pied avec une violence soudaine, je vous défends d'y toucher !

Il s'était interposé, menaçant, entre moi et le rotatif ; et d'un « Holà ! ici tout le monde » avait fait accourir les jardiniers auxquels il donna l'ordre de le rouler dans un hangar voisin… Quelle folie de nous être fiés à la sécurité apparente de ce domaine non-soviétique, et d'avoir laissé nos foudroyants dans la carlingue !

Raymonde me lança un coup d'œil désespéré ; mais que pouvions-nous contre une quinzaine de gaillards résolus, armés de bêches et de pioches, et obéissant avec

une docilité canine au fascinant regard de ce « directeur » dont nous subissions nous-même l'ascendant magnétique ! Une protestation n'eût-elle pas suffi à compromettre irrémédiablement la situation ?

Poussé par trente bras vigoureux, notre rotatif s'enfonça dans le hangar, un ancien garage d'auto, où j'entrevis, le cœur battant, plusieurs bidons à essence qui me parurent plombés – donc encore pleins !…

Mais le « directeur » m'accaparait de nouveau, la très grosse miss Tarry s'emparait du bras de « Raymond », et suivis des deux autres « docteurs », il nous fallut gagner le corps de logis où la cloche du déjeuner tintait à toute volée. Redevenu jovial, le « directeur » – il m'apprit son nom : Dr Landru – achevait de me déconcerter sous un feu roulant de questions ayant trait à Montpellier, au docteur Maigret, à ses élèves ; heureusement, il n'écoutait pas mes réponses, et sautillait d'un sujet à l'autre, lâchant même des plaisanteries :

— Oui, une excellente doctoresse, miss Tarry ; elle s'appelle, de son prénom, Odile, ce qui fait que nous l'appelons : O. Tarry… Otarie, vous comprenez ?… ha ! ha ! ha ! ha ! ha !

Et il fit halte pour rire plus à son aise, tordu par un accès de gaîté contagieuse auquel se joignirent les deux « docteurs » et miss O. Tarry elle-même. Raymonde saisit l'occasion pour se rapprocher de moi, et me glissa :

— Fais attention, mon chéri ! surtout ne parle pas de…

Mais sa grosse compagne l'entraînait ; le Dr Landru m'invitait à gravir le perron, et je ne pus comprendre les signes que Raymonde me fit de loin pour compléter sa pensée… De quoi ne devais-je pas parler ? Quel danger nous menaçait ?

Nous arrivâmes dans une sorte de grand réfectoire qui me rappela mes années de collège. Sur une estrade élevée de deux marches, une table de six couverts, à laquelle nous prîmes place. Au niveau inférieur, d'autres tables garnies de bancs. Les jardiniers de tantôt, qui nous suivaient, en occupèrent deux. Puis la porte livra passage à un défilé de paysans chargés de paniers. La démarche automatique, comme fascinés, ces derniers venus s'avançaient un par un jusque devant Landru, qui leur imposait les mains, tandis que les « docteurs » retiraient des paniers : dindons, canards, poulets, lapins, mottes de beurre, fromages – des tas de victuailles qui s'amoncelaient à mesure en deux vastes corbeilles. Je comptai vingt-huit paysans qui s'attablèrent à leur tour auprès des jardiniers.

— Tous nos malades sont là ?… Oui… Servez ! claironna le directeur.

Quatre domestiques en tablier vert parurent, poussant des chariots à compartiments pleins d'assiettes fumantes qu'ils déposaient devant chaque convive : – une douzaine de pommes de terre bouillies.

— Mangez ! ordonna Landru, mangez ces bonnes huîtres d'Arcachon !… Elles sont bonnes, dites-moi qu'elles sont bonnes !

Et docilement le troupeau des jardiniers et des paysans poussa de petits cris de délice gastronomique, tout en mordant avec avidité à même les pommes de terre.

— Mangez ! c'est du poulet aux petits pois ! buvez ! c'est du champagne frappé !

— C'est du poulet aux petits pois !… c'est du champagne frappé !… Oh ! que c'est bon !… Vive, vive le docteur Landru ! s'exclamaient à qui mieux mieux les infortunés « sujets ».

Car la sinistre vérité m'apparaissait enfin : le docteur Landru, en maître hypnotiseur, avait suggestionné tous ces hommes ; jardiniers et paysans étaient devenus ses esclaves ! L'infâme profitait du désarroi actuel qui le mettait à l'abri de la justice pour se goberger sans autres frais que les passes magnétiques destinées à entretenir l'obéissance de ceux qu'il appelait « ses malades ».

L'indignation m'étouffait, il m'était impossible d'avaler une bouchée de ce que l'on servait à notre table : – le poulet aux petits pois, authentique ici, – ni de goûter au champagne qui pétillait dans mon verre. Raymonde avait compris, elle aussi, et m'adressait à la dérobée, par-dessus la table, des coups d'œil horrifiés, tandis que la grosse doctoresse, penchée sur elle, la couvait d'yeux allumés par le vin et la concupiscence.

— Les nouvelles, à présent ! clama Landru, cessant de débiter ses incohérentes plaisanteries pour tirer de sa poche un numéro de journal… Voici les *vraies* nouvelles du jour, les seules que vous devez croire, entendez-vous !

ceux qui vous racontent autre chose sont des menteurs !… Tout va bien… Le grand boxeur Jim Frangicrane passe champion du monde… M. Gédéon Botram, second Directeur-Terrestre, a posé hier la première pierre de l'Hôpital-des-Chiens-Trouvés, à Pantin… Une interview de M. Ladislas Wronsky sur l'opportunité de relier l'Amérique à l'Asie par un Tube-Transpacifique à l'instar du Tube-Transatlantique… Les premiers essais du rotatif à turbine…

Mais je n'y tenais plus : voir tous ces pauvres hallucinés, bourrés de pommes de terre qu'ils croyaient être des huîtres et du poulet, accueillir encore avec-béatitude les nouvelles de l'an dernier débitées comme faits du jour par l'imposteur Landru, – cette absurdité monstrueuse me mit littéralement hors de moi.

— C'est de la folie ! éclatai-je ; de la folie pure ! vous ignorez donc tout, ici !… Les torpilles, les obus martiens, les capitales détruites, le tiers de l'Humanité supprimé par les gaz, le feu, les tremblements de terre, la peste ! Vous ignorez…

Quel tollé ! – « Il ment, il ment ! » hurlaient les « malades ». – Scélérat ! faux-frère, espion ! me lançaient dans les oreilles les deux « docteurs » qui m'avaient empoigné et me contenaient avec vigueur cependant qu'O. Tarry saisissait « Raymond » à bras-le-corps.

— Ah ! ah ! farceur ! tu es donc aussi un malade ! Eh bien, sois tranquille, on va te faire passer ça ! ricanait le « directeur » penché sur moi.

J'étais perdu. Je sentais les terribles yeux bleu-clair fasciner les miens, irrésistiblement ; ils versaient à chaque seconde le vertige et la confusion dans mon cerveau… Ah une inspiration !… simuler !… simuler d'être endormi, *avant* que l'hypnose ne se produise, réelle !… Et je simule : yeux révulsés, paupières mi-fermées, je m'abandonne, inerte.

— Tu dors ?

— Oui, je dors.

— Tu m'appartiens, désormais. Tu croiras tout ce que je te dirai ! tu feras tout ce que je t'ordonnerai !

— Oui je le croirai, oui je le ferai.

— Pour commencer, tu vas aller travailler avec tes compagnons les malades… Vous entendez, Potard et Bahut, je vous le confie, vous le mettrez au pas, c'est un « nouveau »… Allons, marche !

Et je dus me lever, automatique, aller me ranger parmi les jardiniers, cachant sous un masque inerte et somnambule mon angoisse au sujet de Raymonde. Elle était, je m'en souvenais avec bonheur, réfractaire à la suggestion hypnotique ; mais l'idée lui viendrait-elle de simuler ?

— À l'autre ! disait Landru. Voulez-vous bien, O. Tarry ! Pourquoi lui détournez-vous la tête ?

— Il est si jeune ! si gentil ! suppliait la doctoresse.

Après de silencieuses effusions, Raymonde me communiqua à voix basse le nouveau danger qui nous menaçait : O. Tarry lui avait commandé d'aller la rejoindre dans sa chambre à 10 h. ½… Dans deux heures ! Tout était perdu si nous ne trouvions pas le moyen de nous évader auparavant… Mais que faire ? Nos fenêtres, donnant sur l'extérieur, étaient munies de gros barreaux, et d'ailleurs de féroces aboiements nous prouvaient qu'il n'y avait rien à tenter de ce côté !… À l'intérieur, le silence. Tout dormait… Le rotatif ! si nous parvenions jusqu'au hangar et si deux bidons étaient pleins en effet… c'était de quoi fuir et gagner Amiens !… Non, pas d'autre voie de salut !

En route donc ! Avec mille précautions, à tâtons par les corridors obscurs et silencieux… l'escalier… le vestibule… le jardin… toujours personne ! Et là-bas, au clair d'étoiles, la masse confuse du hangar…

Hélas ! un ronflement sonore nous avertit que quelqu'un dormait, dans le hangar !… Mais reculer devant cet obstacle ? oh non ! et saisissant une bêche abandonnée sur le seuil, je poussai la porte. Le ronflement cessa.

— Ta lampe électrique ! dis-je à Raymonde. Éclaire.

Dans le jet lumineux, un homme apparut, dressé sur son séant et se frottant les yeux.

— Silence, ou tu es mort ! lui intimai-je, l'arme haute.

Au lieu d'obéir, il s'élança sur moi, avec un hurlement prolongé. D'un coup à toute volée je lui fendis le crâne, et l'achevai de deux autres coups.

— Vite, vite ! haletai-je à Raymonde pétrifiée d'horreur. Allume un phare pour nous éclairer !… Dévisse le bouchon du réservoir… À moi les bidons !…

Il y en avait trois d'intacts ! Et la manœuvre de remplissage s'exécuta comme dans un rêve, mais avec quelle lenteur pour notre hâte frénétique, aiguisée par la rumeur et les cris qui nous parvenaient du bâtiment principal !… Des aboiements se rapprochaient… La porte du hangar bien ouverte pour la sortie du rotatif, je m'élançai derrière Raymonde dans la carlingue dont je fermai la porte… Ô joie de la mise en marche ! du moteur ronflant, tout juste comme deux chiens furieux se précipitaient contre les hélices propulsives… Elles tournèrent, assommant les chiens, nous entraînant hors du hangar, contre la troupe de nos ennemis qui accouraient en hurlant ; elles fauchèrent des membres, notre quille sursauta, écrasant des corps ; dans le ciel enfin libre au-dessus de nos têtes, à toute volée se vissèrent les sustentatrices ; et nous décollâmes du sol – sauvés ! – pour piquer droit sur les lumières signalant, à quelques kilomètres, Amiens[5].

---

[5] Nous venions d'échapper (on nous l'apprit quelques heures plus tard) au célèbre hypnotiseur Landru, qui avait été interné six mois auparavant dans cet *Asile départemental de Dury*.

CHAPITRE VIII

AMIENS REFUGE SUPRÊME DES ARTS

Dix minutes plus tard, à 21 h. 30 exactement – nous atterrissions sans encombre sur l'aérogare de la Hotoie. J'espérais faire ressouder en quelques minutes notre réservoir, et repartir la nuit même ; mais le mécano me montra que d'autres fissures, beaucoup plus graves encore, étaient prêtes à s'ouvrir. Toute la paroi du fond devait absolument être remplacée – travail qui exigeait une douzaine d'heures !

Notre consternation fut atténuée par la nouvelle que la T.S.F. d'Amiens refonctionnait depuis la veille. L'hôtel des Postes était fermé à cette heure, mais le directeur habitait à deux pas, rue Morgan, n° 4…

Après la fuite des directeurs – lors de la panique révolutionnaire – il avait hypnotisé les gardiens, puis les aliénés, et depuis il se maintenait dans l'Asile, ainsi que ses complices, deux ex-internes et une ex-infirmière anglaise, grâce à la protection que lui accordaient les paysans du voisinage – émerveillés et reconnaissants des bombances pantagruéliques dont ils gardaient le souvenir, chaque fois qu'ils allaient lui porter leurs modestes redevances de lapins, poulets, beurre, etc… !

Bel exemple de la démoralisation générale, à cette époque !

Nous y courûmes. Le directeur en personne vint ouvrir au coup de sonnette et, sur le vu de nos papiers officiels, nous introduisit bienveillamment dans son cabinet de travail. À nos questions anxieuses il répondit avec un embarras de mauvais augure qu'en effet le poste amiénois de T.S.F. « émettait » depuis hier, et qu'il avait reçu deux radios à notre adresse, l'un des Saintes-Maries, l'autre de la Crau…

— Mais donnez-les vite, Monsieur… Sont-ils sauvés ?… s'écria fébrilement Raymonde.

Sans mot dire, le fonctionnaire prit dans un tiroir de son bureau deux formules qu'il nous tendit et sur lesquelles nous nous penchâmes en tremblant :

« *Directoire Saintes-Maries, 11 octobre, 9 h.* 17 *mn.*

Sommes assiégés forces anarchistes par terre et par air dans poste T.S.F. Hangar rotatifs détruit explosion. Secours Leduc arrivé trop tard, impuissant à percer jusqu'à nous… Incendie gagne hall dynamo et salle manipulateurs où sommes réfugiés… Bombe. Adi… »

— Nous n'avons pas reçu la fin : l'émission a été brusquement coupée, murmura le directeur en détournant la tête… Voyez l'autre message.

Raymonde s'était abattue, sanglotante, sur mon épaule ; je lus à travers mes larmes :

« La Crau, 11 octobre, 20 h. 2 mn.

Nos foudroyants vains contre mitrailleuses anarchistes. Poste Saintes-Maries détruit ce matin. Gédéon Botram, Ladislas Wronsky, Gabrielle Leduc et tout personnel morts pour civilisation. Escadre aérienne Crau rentrée décimée. Attends nouvelles Léon et Raymond Rudeaux.

SYLVAIN LEDUC. »

L'excellent Amiénois s'abstint de nous prodiguer les banales consolations de la pitié maladroite. Il aida notre chagrin à s'épancher en sollicitant quelques détails sur nos amis défunts, puis sur notre mission, puis sur nous-mêmes. Ces confidences adoucirent un peu l'amertume de nos regrets sentimentaux, mais parallèlement et inversement, la compréhension des résultats que devait avoir pour nous ce malheur ne faisait que s'aviver. Sans domicile, sans rôle à jouer désormais, sans but dans l'existence précaire qui nous avait été laissée, presque indûment, par suite de notre absence, il nous semblait que tout appui extérieur nous manquât soudain, et que nous roulions dans une sorte d'abîme moral, désespérément accrochés à notre amour, sans force contre ce coup.

Lorsque j'eus terminé mon récit (et je poussai la confiance jusqu'à révéler le travestissement de ma compagne) notre interlocuteur prit la parole :

— Monsieur et madame… ou plutôt messieurs, car la sécurité est si aléatoire à notre triste époque que je vous engage à persévérer dans cette mesure de prudence… votre situation est telle que rien ne vous engage plus à repartir d'Amiens. Et je suis persuadé que vous serez de mon avis lorsque vous aurez constaté *de visu* l'état de choses exceptionnellement favorable qui règne ici. Même si les fonctions que je continue à exercer – oh ! par habitude et par goût, car en dehors de quelques radios les P.T.T. n'existent plus que de nom – même, dis-je, si mes fonctions ne me retenaient, je finirais à Amiens le peu de jours qu'il me reste à vivre. Le malheur des temps m'a privé de ma femme et de mes quatre enfants, et j'occupe une maison beaucoup trop grande pour moi seul, que je serais heureux de partager avec des hôtes aussi distingués que vous. Puisque vous pratiquez l'Aliment jovien, vous vous accommoderez de mon régime, et si vous êtes de goûts tant soit peu artistiques, la société et la distraction ne vous feront pas défaut.

Je remerciai chaudement le sympathique fonctionnaire, et après avoir consulté Raymonde pour la forme, j'acceptai sa bienveillante hospitalité. Puis je lui demandai l'explication de sa dernière phrase.

— L'aventure, messieurs, fort heureuse pour nous, est des plus singulières, et mon récit vous aidera à comprendre ce que notre ville offre d'anormal au premier abord… l'Aliment jovien, pour tout dire, nous a préservés de la révolution communiste, et je ne doute pas que si cette expérience démontrant la parfaite innocuité de ce produit et ses vertus nutritives avait eu lieu plus tôt,

lorsque les communications étaient faciles et multipliées, le préjugé populaire que « l'Aliment donne la peste » eût été aisément vaincu, et son emploi généralisé eût au moins atténué la crise où a sombré la civilisation… Mais il est trop tard, hélas !… Et il a fallu le cas spécial d'Amiens…

« Vous connaissez la tyrannie de *la mode* ! et vous vous souvenez de sa puissance avant et même pendant la « Saison des Torpilles ? » Eh bien, par un de ces coups de vogue qui jadis obligeaient moralement toute la population artistique de Paris à villégiaturer dans tel ou tel site breton, basque ou provençal, Amiens est devenu le rendez-vous de tout ce que la capitale comptait de peintres, sculpteurs, musiciens, littérateurs, etc. ou plutôt de ceux qui ont échappé au désastre, – et ils étaient nombreux, dans les quartiers les moins éprouvés : Montmartre et Montparnasse.

« Un simple hasard a été à l'origine de ce mouvement : lors du sauvetage, une douzaine d'aérobus chargés de rescapés de ce genre ont trouvé bon de venir les déposer à Amiens. Ceux-là se sont engoués de la cathédrale, ont déclaré notre ville « la seule possible » et ont averti leurs confrères dispersés qui se sont hâtés de venir les rejoindre (les communications existaient encore, rappelez-vous).

« Vous étiez à Saint-Valery, m'avez-vous dit, le matin même de la première Torpille ?… Deux jours plus tard, vous y auriez trouvé nombre de « réfugiés artistiques », car Saint-Valery a partagé, durant l'été, la vogue d'Amiens, où tout ce monde s'est rassemblé au début de

septembre, et comme la population normale a diminué des trois quarts lors du Grand Exode et par suite de la « bronchite martienne », les artistes ont trouvé à se loger.

« Quant à la nourriture, M. Leduc pourrait vous dire que dès le début de la fabrication industrielle de l'Aliment, il en a expédié à Amiens des stocks considérables, sur la demande des habitants… Cas unique, je crois… Mais tous ceux qui y avaient goûté, de la gent artistique, appréciaient énormément l'activité spirituelle toute particulière qui résulte de ce mode de nourriture sans déchet ni labeur digestif ; les autres ont suivi, et depuis longtemps on ne vit plus ici que de ce produit admirable.

« C'est grâce à lui qu'il n'y a pas eu de Soviet à Amiens. Il faut ajouter que les éléments les plus dangereux de la population s'étaient portés sur Paris, dans le but de piller les ruines, et que peu en sont revenus. En outre, quelques gaillards d'entre ces messieurs peintres et sculpteurs ont constitué dès le début la « Phalange des 4-z'arts », et comme l'idée leur est venue de prendre les vieilles armes à feu du musée avec leurs munitions, ils n'ont eu aucune peine à vous réduire les tentatives d'insurrections populaires, vu la faible portée des foudroyants à radium.

— J'ai vu cela en Avignon, interrompis-je.

— L'idée a fait son chemin, reprit M. Zambeaux ; c'est la régression fatale et le progrès à rebours, et je ne désespère pas de revoir les arcs et les flèches, puis les haches de pierre… En somme, nous vivons ici sous la

dictature de l'Art, comme la Terre jadis sous la dictature de la Science. Mais notre domaine est plus restreint ; car en dehors d'une petite colonie à Saint-Valery, il cesse à peu près aux faubourgs. Les paysans se méfient et restent chez eux, assez tranquilles, mais ils refusent tout commerce avec nous. Les villes de Soviets nous regardent en chiens de faïence, et depuis l'éclosion de l'anarchie il rôde aux environs des bandes de « Nuit-éternalistes »…

— Je crois en avoir vu, à Londres… mais je ne suis pas au courant.

— Les « Nuit-éternalistes » sont nés d'une propagande énorme qui nous est arrivée d'Amérique lors de la remise en marche temporaire du Tube-Transatlantique. Vous avez dû lire leurs *tracts* sans y attacher plus d'importance qu'aux manifestes de vingt autres sectes nouvelles… Mais celle-ci a *réussi,* elle est venue à son heure, et elle prend un développement formidable, que n'entrave pas l'arrêt des communications, car ses membres sont errants et font boule de neige depuis les obus de rupture et le réveil des volcans… Enfin bref, puisque vous l'ignorez, le « Nuit-éternalisme » est un parti… une manière de mysticisme plutôt, qui se propose de sauver l'humanité en établissant tout autour de la Terre un voile de fumée opaque destiné à empêcher les tirs martiens. Les « zones de beau temps » où tombaient nécessairement les premières torpilles à déviation télé-mécanique forment le principe d'où sont partis les promoteurs de ce geste d'autruche. Et l'obnubilation générale des esprits, l'affaissement du

niveau intellectuel, sont arrivés à ce point que les obus de rupture, tapant sans déviation, sur visée théorique des ingénieurs martiens, ne les font pas démordre de leur idée. Au contraire, l'exemple des panaches volcaniques leur est un encouragement, qu'ils les aient vus en réalité ou au cinéma… Les *tracts* américains ont donné la formule très simple d'une composition dégageant des volumes prodigieux d'une fumée pourpre, opaque et persistante, dont les adeptes du nouveau culte font grand usage. Vous avez sûrement aperçu des foyers de ce genre, au cours de votre randonnée. Mais à part cela, ils allument n'importe quoi susceptible de brûler avec fumée : tas de bois, meules de paille, réservoirs de pétrole ou d'essence, maisons même, car le « Nuit-éternalisme » n'est qu'une forme du nihilisme destructeur et on prétend que ses rites secrets comportent le cannibalisme joint à des sacrifices humains…

« Nous avons été jusqu'ici à l'abri de leurs attaques, mais leurs bandes se renforcent chaque jour ; l'hiver approche, ils auront besoin de se ravitailler, car l'Aliment leur inspire la plus grande horreur ; et après le pillage des campagnes ce sera le tour des villes… Notre « Phalange des 4-z'arts » pourra-t-elle leur résister ? J'en doute : l'aviation du Crotoy paraît incliner à leurs doctrines et il ne reste pas dix rotatifs dans Amiens, depuis l'exode des villes… Votre ami Leduc serait le protecteur tout indiqué de notre « station artistique »…

La chose nous paraissait évidente, et nous rédigeâmes pour l'ami Sylvain un long radio dans lequel un exposé de la situation d'Amiens faisait suite aux

nouvelles nous concernant et à nos condoléances pour la triste fin de Gaby. Mais un aérodrome ne se déménage pas aussi aisément, les blancs oiseaux de la Crau s'étaient acclimatés au ciel de Provence, et il fallut de nombreux messages pour persuader à Sylvain que depuis l'anéantissement des Saintes-Maries, asile de la Science, son devoir était de veiller sur Amiens, asile des Arts.

Introduits par M. Zambeaux dans un salon littéraire de la rue Delambre, nos attaches scientifiques nous valurent tout d'abord un accueil réservé, quasi défiant ; mais les récits de nos aventures et le costume « original » de Raymonde-Raymond nous valurent bientôt un succès de curiosité parmi le Tout-Amiens artiste, qui cessa de nous considérer comme des *outsiders* et nous admit finalement.

Combien cette société, malgré les petits travers, les imperfections et les froissements inévitables de ses membres, nous apparut aimable et sympathique, durant les longs mois qu'il nous fut donné de vivre dans sa familiarité ! L'égoïsme existait, certes, autour de nous, mais à l'inverse de ce qui s'était passé dans les autres agglomérations humaines, il n'avait pas subi la contagion affolée des instincts ataviques. Réduits par le fait du « tempérament artiste » au rôle d'esclaves de l'instinct de Beauté, ceux-ci avaient canalisé leurs manifestations en œuvres d'art, et n'aboutissaient qu'à l'éclosion de chefs-d'œuvre. Sous le pouce des sculpteurs, sous le pinceau des peintres, la glaise se modelait, les couleurs se juxtaposaient en formes radieuses ; d'immortels poèmes faisaient gémir les presses manœuvrées par les auteurs

eux-mêmes ; des drames d'une envolée sublime éveillaient les échos de l'antique théâtre habitué au morne ronron des pièces du « répertoire », et l'âme des compositeurs géniaux infusait ses extases, par le jeu des grandes orgues, à la foule recueillie emplissant les vastes nefs de la Cathédrale.

Nous vivions dans une atmosphère d'art sublimement irréelle, dans le monde divin de la Beauté qui m'apparaissait alors le but le plus noble des activités humaines, la justification suprême de l'existence de l'humanité sur la Terre, plus haute que la poursuite de la Vertu ou celle de la Vérité. Nous oubliions les calamités qui avaient fondu sur le Globe et qui livraient le milliard subsistant de nos contemporains à la folie du désespoir.

Accoudés à la balustrade de la plate-forme, sur les tours de la cathédrale, avec des centaines d'autres fervents admirateurs du couchant, nous apprenions à ne voir qu'une magnificence supplémentaire dans les colorations fantastiques que prenaient les feux du soleil grâce aux poussières et aux vapeurs de plus en plus denses répandues dans l'atmosphère par les lointaines éruptions des bouches ignivomes expulsant les entrailles enflammées du Globe ; et les colonnes de fumée pourpre ou noire s'élevant çà et là dans le paysage comme les piliers d'attente du futur dôme de la Nuit-éternelle faisaient la joie des peintres et l'admiration des simples amateurs de beauté.

La Beauté ! celle-ci uniquement, sous toutes ses formes, préoccupait la population d'Amiens. Il faudrait un volume pour énumérer les manifestations qu'elle

revêtit dans cette serre chaude de l'Art ! Le costume même, libéré des préjugés vulgaires, participait de la fantaisie de chacun : pourpoints de soie, manteaux de brocart, souliers à la poulaine, fraises Henri IV, chlamydes grecques, *calasiris* égyptiennes, réjouissaient à chaque pas, dans les rues, notre sens esthétique ; et dans les salons bien chauffés, des formes olympiennes ne craignaient pas de s'exposer sans voiles aux regards purifiés par le culte exclusif et permanent des formes belles.

L'ancien *Musée de Picardie,* avec ses fresques de Puvis de Chavannes et ses notables trésors, n'était plus qu'une dépendance infime des nouveaux musées qui accaparèrent tour à tour la Préfecture, le Palais de Justice, la Gare du Nord, également désaffectés, pour loger les chefs-d'œuvre du passé acquis dans les villes soviétiques, en échange de denrées alimentaires puisées aux entrepôts amiénois et rendues inutiles par nos stocks d'Aliment.

Deux fois, je pris part avec mon cher pilote, dans notre rotatif convoyant un aérobus de transport, à une expédition de ce genre.

La première, à Lille, qui nous valut, entre autres, la délicieuse « Tête de cire » attribuée à Raphaël, me donna l'occasion de revoir la malheureuse ville, où le Soviet succombait sous les quotidiennes incursions des Nuit-éternalistes qui avaient déjà réduit en cendres Roubaix, Croix-Wasquehal et Tourcoing, respectant les seules cheminées d'usines, employées par eux à déverser dans l'atmosphère des torrents de la fumée pourpre dont le

linceul recouvrait toute la région, depuis Armentières jusqu'à Douai. À Lille même, le soleil, en plein midi, avait l'aspect d'une sinistre lune carminée, et le D[r] Goulliard, que je revis alors, attribuait à l'influence « dynamogène » de cette lumière rouge la recrudescence des cas de folie incendiaire et assassine.

Il fallut bientôt renoncer à ce genre d'expédition, car les villes tombaient, l'une après l'autre, aux mains de l'anarchie, et nous faillîmes être capturés, lors de mon voyage à Rouen, que nous croyions toujours soviétique.

Il va sans dire que dès le début de notre séjour à Amiens, je m'étais enrôlé spontanément avec « Raymond » dans la « Phalange des 4-z'arts ». Tous les quinze jours revenait notre tour de garde, ou plutôt notre faction de rotatif, destinée à protéger la ville contre une surprise des toujours plus menaçants et hardis « Nuit-éternalistes ». De jour, leurs colonnes de fumée tissaient infatigablement le voile fatidique, ou bien c'étaient les foyers rouge-vif de leurs « autels » infâmes que nous apercevions par les belles nuits de cet hiver insolitement doux… doux au point que les fêtes vénitiennes organisées sur les *rieux* des *Hortillonnages,* nous offraient souvent le spectacle de leurs feux mouvants reflétés par les eaux paisibles, et que des bouffées de chants et de musiques langoureuses montaient jusqu'à nous – contraste angoissant avec les hymnes farouches des hordes et leurs rites monstrueux devinés dans l'ombre !

Ce fut vers la fin du printemps que Sylvain Leduc céda enfin à nos sollicitations et amena dans le Nord toute la flotte aérienne de la Crau. Une moitié fut

cantonnée au parc de la Hotoie, et l'autre au camp du Crotoy, dont il s'empara d'autorité sur un personnel d'une fidélité plus que douteuse – ce qui rassura notre « colonie » de Saint-Valery et incita un grand nombre d'Amiénois, dès fin juin, à aller chercher la fraîcheur de la baie de Somme.

Je doute, néanmoins, que Leduc eût choisi notre « station » artistique si nous avions connu plus tôt l'existence d'une autre « station » civilisée, – et scientifique celle-là, – qui nous fut révélée par T.S.F. peu après son arrivée.

Nos appareils étaient de faible portée, ainsi sans doute que ceux des autres postes disséminés à la surface du Globe et équipés avec des dynamos de fortune depuis l'arrêt des Alternateurs-Équatoriaux. Les « détecteurs » spécialement appropriés aux communications interplanétaires n'avaient pu être reconstruits par nos électriciens inhabiles et les messages de Jupiter ne nous parvenaient plus. Des ondes trop faibles pour être déchiffrées nous signalaient d'énigmatiques postes, hors d'Europe.

De temps en temps, une ville de soviet, silencieuse depuis de longs jours, annonçait brusquement une attaque des hordes errantes, des combats désespérés ; l'appel au secours : S.O.S… S.O.S… se déroulait spasmodiquement… et cette ville-là ne donnait plus jamais de ses nouvelles.

Le Mont-Blanc, au contraire, surgit un beau matin, pour ainsi dire, du néant où nous avions cru ensevelis ses

astronomes, et radia de nouveau son message quotidien. Toute une colonie scientifique vivait là-haut, à présent, et occupait une partie des vastes casemates creusées jadis dans les flancs du Géant des Alpes, à la première annonce de l'invasion jaune, et utilisées ensuite comme magasins par l'Observatoire. Une trentaine de « scientifiques » s'y étaient réfugiés, de Suisse, d'Alsace et d'Italie du Nord, avec quelques hommes de bonne volonté, et tous travaillaient activement à l'amélioration de leur séjour, capable, disaient-ils, de recevoir encore un nombre triple d'habitants.

Notre Capoue artistique nous tenait si bien en ses rets délicieux que la nouvelle ne causa dans Amiens qu'une émotion assez faible, et quasi théorique. Mais Leduc s'empressa de faire un voyage au Mont-Blanc et revint enthousiasme. Seule, je crois, la difficulté de loger son camp d'aviation à l'Observatoire, ou même à Chamonix, l'empêcha de nous quitter.

L'atmosphère pure qui régnait chez nos frères en civilisation était surtout, à son avis, un argument décisif. Là-haut, les poussières les plus ténues projetées par les volcans formaient bien parfois comme une gaze devant le soleil ; mais même alors ce n'en était pas moins le soleil, au lieu de cette espèce de lune couleur brique qui répandait sur nous une clarté de plus en plus louche et sinistre ; c'était l'azur, au lieu du plafond de fumées roussâtres qui s'était à la longue tissé sur nos têtes et qui nous faisait vivre dans l'atmosphère étouffante d'une serre aux carreaux badigeonnés de sang de bœuf. L'hiver, ai-je dit, avait été d'une douceur insolite. Le début de

l’été s’en différenciait à peine. Ce couvercle mi-translucide apposé sur la région – et probablement sur toute l’Europe, voire sur la Terre entière, – uniformisait les saisons en retenant sous lui les radiations calorifiques du soleil qui le pénétraient, grâce à sa teinte rouge. Mais toute la partie du spectre douée de propriétés chimiques et surtout l’*ultraviolet,* indispensable au développement de la végétation, étaient arrêtés. Sinon pour les yeux humains simplement offusqués, du moins pour les plantes, c’était déjà la Nuit-éternelle : la terre ne produisait plus que des tiges rabougries aux feuilles décolorées comme celle des laitues que l’on cultive dans les caves ; l’herbe des prairies était d’un jaune blanchâtre – qui paraissait roux, dans la lumière d’éclipse, – et les bestiaux la refusaient ; les arbres fruitiers ne fleurirent pas ; les épis des céréales étaient vides ; et les paysans, jusque-là les plus obtus à comprendre toute l’étendue de la catastrophe terrestre, se désespéraient de voir taries les mamelles de cette terre qui avait nourri fidèlement les hommes depuis des générations sans nombre. Nulle disette, nulle famine de l’histoire ne s’étaient encore annoncées par des signes aussi complets et inexorables ! ce fut dans l’absolue littéralité de l’expression, l’*année sans récolte*.

CHAPITRE IX

LA NUIT-ÉTERNELLE TRIOMPHE

Ce fut le 12 juillet que j'échappai à la destruction d'Amiens par les Nuit-éternalistes. Pour la deuxième fois seulement depuis notre union, j'étais séparé de Raymonde : une légère foulure de la cheville l'avait retenue à Saint-Valery, tandis que je prenais mon tour de garde aérienne au-dessus d'Amiens. La corvée m'exaspéra, et mon humeur dut faire regretter plus d'une fois au peintre Nibot de s'être offert pour m'accompagner. Les Nuit-éternalistes me parurent s'agiter plus nombreux qu'à l'ordinaire autour de leurs foyers fumigènes ; des aéronefs suspects rôdaient à l'horizon… Quand j'atterris, au crépuscule, j'étais oppressé de sombres pressentiments et je faillis me dérober à l'invitation qui me fut remise de la part de Mme Blagatzky et regagner aussitôt Saint-Valery… Mais « la raison » l'emporta, je refoulai mes sentiments, et gagnai l'hôtel de la célèbre théosophe (l'ex-Belfort-Hôtel, en face du nouveau Musée de la Gare) pour assister aux « expériences de lévitation du médium Zébia Baradino ».

Nous étions réunis à une vingtaine dans le grand salon, et les lumières venaient de s'éteindre, lorsque au dehors les sirènes d'alarme retentirent lugubrement, puis aussitôt une fusillade, des détonations de bombes et d'obus… dans le salon même, un éclat de rire strident, le

ffrrr… ffrrr… caractéristique d'un foudroyant manié par le faux médium… un choc éblouissant ; la pensée de ma bien-aimée ; puis le noir…

Des voix confuses, mon corps manié et palpé brutalement ; une vive douleur au-dessus de l'oreille gauche ; et ces mots distincts :

— Pas la peine, laisse, c'est un machab ; ils sont tous escoffiés, ici, f… tons le feu à la cambuse et cherchons plus loin !

La conscience me revenait, et les forces, malgré la pesanteur de mon crâne contusionné. Les pas s'éloignèrent, j'ouvris les yeux, et me vis entouré de cadavres – les invités… la soirée Blagatzky ! – Une flamme grandissait au bas des rideaux… Fuir ?…

Dans la maison des craquements d'incendie ; au dehors les clameurs des hordes maîtresses de la ville, saccageant, tuant !… Et Raymonde, ma pauvre bien-aimée !… Saint-Valery n'avait-il pas subi un sort semblable ?…

Je me levai, titubant, traversai le salon… La fumée tournoyait dans la cage d'escalier. Je descendis au rez-de-chaussée. Des troupes hurlantes défilaient, de l'autre côté de la porte, sur la place. La fumée s'épaississait ; des flammes jaillirent d'une antichambre. À tâtons, je m'avançai, ouvris une porte, puis une autre… un escalier à descendre… et une cave voûtée, spacieuse, vaguement éclairée par un soupirail, à l'autre bout. J'y parvins, me haussai sur un « chantier », contre une barrique… Et le spectacle que j'aperçus me fit presque oublier le danger

mortel de ma situation : bloqué dans ce souterrain, entre l'incendie au-dessus de ma tête et les cannibales emplissant la place.

Les cannibales ? oui !… À quelques mètres de moi, une foule s'agitait devant un brasier allumé sur la chaussée. L'ombre de la cave me dissimulait à eux, mais je les voyais – trop nettement ! Un homme en tablier rouge se penchait pour plonger un coutelas de boucher dans la gorge d'un infortuné captif étendu à ses pieds, garrotté et les yeux bandés. Un cri de mort, gargouillant ; le jet de sang reçu dans un pot à bière par une femme rousse dépoitraillée qui but la première parmi le redoublement des clameurs : « À moi ! à moi !… le sang du Martien !… Encore ! un autre ! buvons-les tous !… nous vivrons !… Gloire à la Nuit-éternelle !… » Et la bousculade tumultueuse me cacha la scène immonde, tandis que, d'horreur, je lâchais les barreaux de la grille et m'affaissais sur la barrique.

Les écroulements successifs des planchers en feu ébranlaient la voûte de ma cave où la fumée s'infiltrait. Néanmoins, la maçonnerie tint bon, et l'incendie fut de courte durée. Toute la nuit, à demi asphyxié, je restai le visage collé contre la grille, sans oser tirer le simple verrou qui la maintenait, sans tenter une évasion que les lugubres clartés des édifices allumés par les vainqueurs privaient de toute chance de succès.

Et chaque fois qu'une trouée se faisait dans la masse houleuse des groupes les plus proches, j'assistais furtivement à quelque nouveau tableau de ces abominables bacchanales célébrées par la Horde

triomphante. Quatre brasiers rituels brûlaient sur la place de la Gare. J'y vis grésiller les cadavres des prisonniers, mes infortunés concitoyens, au préalable égorgés et vidés de leur sang, breuvage hideux ; j'y vis flamber en feux de joie les tableaux, les gravures, les manuscrits précieux du musée voisin, cependant que des stupres se convulsaient de toutes parts et que les harmoniums et les accordéons perçaient de leurs sons aigres les hymnes incompréhensibles braillés à pleine poitrine par la cohue dansante et strépitante.

Et sans cesse, à chaque nouvelle horreur ouïe ou entrevue, la déchirante obsession du sort subi peut-être par ma bien-aimée !…

L'aube se leva, la clarté roussâtre du soleil nouveau fit pâlir les flammes, révéla plus repoussants les traits encrassés des Nuit-éternalistes, leurs haillons vermineux, les amulettes suspendues à leurs cous. La lassitude de l'orgie les accabla peu à peu ; et avant midi, tous dormaient, par tas, comme des bêtes. Plusieurs s'étaient adossés contre mon soupirail, me bouchant la vue, et répandant une telle infection de bouc et de vieux cuir que je me retirai jusqu'au fond de la cave, où la fumée s'était heureusement un peu éclaircie.

Mon affreuse captivité dura toute la nuit et toute la journée suivante : et je n'aurais pu résister à une agonie morale aussi prolongée si son excès même, joint à l'air confiné peut-être, n'avait amené la torpeur comateuse qui me priva de connaissance. Lorsque je revins à moi, l'ouverture du soupirail était dégagée ; sur la place,

innommable champ de ruine et de carnage, on ne voyait plus un vivant : la Horde s'était remise en route.

Me hissant sur la barrique, je sortis à l'air libre et respirai avidement, comme une brise salutaire, les relents de grillade et de brûlé. Au loin, vers le centre de ce qui fut la ville : – décombres fumants et murs calcinés – des bruits suspects révélaient la présence des pillards. Mais bien que je n'eusse même pas un bâton pour me défendre, je ne m'attardai pas à chercher une arme. Dans le jour tombant, sous l'empire du souci qui me torturait, je pris les boulevards, qu'un instinct me fit choisir comme plus sûrs et moins obstrués par les éboulements d'édifices incendiés, et comme un halluciné, je me dirigeai vers la lueur violâtre du couchant. Amiens, asile suprême des Arts… que m'importait ! enjambant les cadavres, évitant la chute des poutres branlantes, contournant les démolitions déversées en travers de mon chemin, je ne songeais qu'à une chose : retrouver ma bien-année !… Car je ne voulais pas, – car de tout mon être je me refusais à croire qu'elle aussi…

Plusieurs fois j'entrevis des maraudeurs se dissimuler à mon approche ; au coin de la rue de Beauvais, un autre fit quelques pas vers moi, mais s'abstint de m'attaquer ; et j'arrivai sans encombre à la gare Saint-Roch, où je m'engageai sur la voie ferrée. Dans la nuit, je risquais moins de m'y égarer, et j'espérais y faire moins de mauvaises rencontres que sur la route. Bien vite j'appris à enjamber d'une traverse à l'autre, sans toucher le ballast ; mon pas s'égalisa, et je m'avançai quasi automatiquement, les yeux fixes sur les rails qui me

fascinaient comme le coq dont on pose le bec sur une ligne de craie.

Je n'avais rien mangé depuis vingt-quatre heures qu'une seule pilule d'Aliment retrouvée dans la poche de mon gilet : il ne m'en restait plus, car les misérables qui me crurent mort m'avaient fouillé et enlevé ma bonbonnière, avec ma montre et tout le contenu de mes poches, à l'exception d'un carnet de notes. La faim me tourmentait, et j'avais dans la bouche un affreux goût d'encre, mais je refusais de m'arrêter pour boire à quelque puits et chercher de la nourriture. Ce vide stomacal, d'ailleurs, n'était pas sans douceur ; il faisait courir dans mes veines comme une fièvre légère, et mon angoisse s'éclipsait parfois derrière les tableaux déroulés par mon imagination.

… Si la colonie de Saint-Valery, sous la menace de la Horde, s'était embarquée sur la flotte aérienne du Crotoy ? Si, voyant Amiens détruit, Leduc avait renoncé à y atterrir, et profité de la circonstance pour émigrer avec les survivants – et ma bien-aimée, sauvée la première ! – et les transporter sur l'inviolable sommet du Mont-Blanc ?… Je trouverais Saint-Valery en ruines. Le Crotoy évacué, et c'est à pied et seul qu'il me faudrait aller les rejoindre !…

Et je voyais les péripéties de mon voyage futur, j'en écoutais le récit, comme si quelqu'un me l'eût fait, une voix narratrice qui parlait dans l'intimité de ma boîte crânienne, commentant un film cinématographique. En vérité, *je* n'y étais pour rien ! j'assistais à *mes* aventures imaginaires ; j'écoutais ; et d'écouter me distrayait de

mes cruelles incertitudes, car *on* ne me parlait pas de Raymonde.

… Entreprise désespérée ! sept ou huit cents kilomètres à parcourir, seul, à travers un pays plus dangereux que les jungles de Bornéo : La France livrée aux Hordes, la France retournée à la barbarie paléolithique ! Nécessaire d'éviter plus soigneusement que celle de fauves l'approche de mes « semblables » !… Je voyais, comme sous la dictée, se silhouetter d'après mes souvenirs d'aviateur, les villes ravagées et désertes, les villes détruites, où les pillards solitaires luttent contre les chiens, les chats, les porcs, nourris de cadavres et devenus redoutables. Je contournais par un grand détour au sud l'agglomération parisienne, repaire des bandits qui s'abattent sur les cités saccagées par les Nuit-éternalistes. Je voyageais de nuit, redoutant le jet d'un projecteur de rotatif-pirate, je me cachais dans les buissons pour y dormir, le jour…

Et le roman se dévidait à n'en plus finir, tandis que je suivais les rails dans l'obscurité rousse, enjambant, somnambulique, d'une traverse à la suivante, un pas après l'autre, d'une traverse à la suivante…

… Entre les hordes, révélées par leur puanteur, je me faufilais, tremblant d'être découvert, seul, toujours seul, entouré par leurs feux exécrables et les piliers de fumée pourpre soutenant le dôme de la Nuit-éternelle… Je découvrais par hasard sur un champ de bataille un foudroyant abandonné. Sans munitions, hélas ! et l'arme ne m'était pas plus utile qu'une baguette de coudrier…

N'importe : je la mettais sous mon bras ; on ne peut jamais savoir…

Tiens ! le Juif-errant ! la première rencontre humaine parmi ce monde hallucinant de mes inlassables marches nocturnes ! Ce Juif-errant qui m'accoste… mais je le reconnais, malgré sa longue barbe et sa lévite crasseuse aux poches grotesquement bourrées : hé oui ! c'est Isaac Schlemihl, devenu chemineau, parbleu ! et qui, au lieu des légendaires cinq-sous, tire de sa poche un gros morceau de radium. Il m'en fait cadeau, à moi, de « son joli rara » parce que je suis une vieille connaissance ; et il cligne de l'œil, et m'explique d'un air finaud qu'il fait « des affaires d'or » chez les Hordes qui n'en ont plus. Pour un gramme, « Leurs Excellences les chefs donneraient… ah ! ah ! ah ! ils ont parfois de bien jolies filles, ces Messieurs des Hordes !… »

… Le Juif-errant m'a quitté. Grâce à mon arme, je m'introduis dans une horde, plus dégénérée, plus sauvage que toutes les autres ; ils ont des lances et des javelots à pointes de silex, et mon foudroyant me vaut un prestige qui égale bientôt celui du chef. Je vois de près leurs coutumes, leurs superstitions, leurs amulettes, qui les réduisent au niveau des Papous ; ils ne savent même plus diviser le temps que par « jour » et « nuit », et ils recommencent à se tatouer en rouge et bleu, avec du ripolin qu'ils ont découvert. Mais ils sont dociles à mes conseils, et je rêve de les régénérer, de les re-civiliser, de reconstruire avec eux une société. La femme du chef, surtout, voilée comme une musulmane, s'éprend de moi. Elle me poursuit de ses dangereuses assiduités… La

Horde, en cheminant, est arrivée au bord de la Méditerranée ; et une nuit, une nuit radieuse et constellée de jadis, sur une terrasse de rocher, elle se dévoile pour moi seul, la femme du chef ; je le pressentais, je l'attendais ; elle a les traits de Raymonde… hé non ! *c'est* Raymonde, enlevée par la Horde, et devenue, devenue de force… Horreur !

Et je coupais le déroulement du film, me retrouvant au long des rails, distincts dans la nuit teintée de roux. La lune, à son dernier quartier, était levée. Un chien aboyait au loin…

Une haine démesurée se gonflait en moi, contre les Hordes, une haine aussi féroce que leurs rages cannibales. Je regrettais amèrement que nous eussions, à Amiens, rejeté les propositions de Leduc, qui voulait les exterminer. Je plongeais de tous mes nerfs en des désirs de massacre ; j'évoquais les images des Nuit-éternalistes que j'avais aperçus, afin de les trucider de mille façons diverses, avec des raffinements de tortures atroces, un à un – ou par tas, par centaines, par milliers, et d'aligner leurs rouges cadavres côte à côte, écrasés à la tête et aux pieds par des barres de fer, sur des kilomètres… Je les voyais, ces rails de fer et ces cadavres rouges, je les foulais aux pieds, l'un après l'autre…

Non ! les traverses de la voie ferrée, visibles à cette heure dans le jour grandissant… Mon délire meurtrier me fit peur ; et j'eus peur aussi de ma solitude, une peur panique et puérile ; et j'eus peur de la lumière, de cette lumière sinistrement pourprée, à laquelle nous nous étions peu à peu accoutumés, dans la ville, mais qui

m'apparaissait comme pour la première fois sous son caractère monstrueux, seul sur cette voie ferrée à l'abandon, seul sur la terre livrée aux Hordes bestialisées, seul dans cette campagne ravagée, envahie par cette végétation de la Nuit-éternelle, cette végétation que je savais blanche mais que je voyais rouge, cette flore rabougrie et difforme déroutant mes connaissances botaniques, appropriée hideusement à la nouvelle planète sur laquelle j'errais seul, en quête de ma bien-aimée perdue, sous la rouge Nuit-éternelle !…

Je sentis qu'il me fallait manger et me reposer, si je ne voulais perdre tout à fait la raison. Après quelques recherches je découvris un ancien champ de betteraves ; j'en déterrai une, à peine plus grosse que le pouce, et la mâchonnai longuement, ce qui me rendit quelques forces, malgré la révolte de mon estomac, habitué à l'Aliment. Puis-je me couchai dans un petit bois de sapins à l'inquiétant feuillage rouge et noir, je m'y endormis d'un sommeil incomplet, comme garrotté dans un long cauchemar, avec l'illusion de marcher, marcher toujours sans jamais arriver…

Lorsque je me fus réveillé, baigné les pieds au bord d'un marécage et remis en route, le cauchemar continua. Et je me félicitais, dans ma détresse, d'avoir pris cette voie ferrée si peu fréquentée, au lieu de la route. Deux fois seulement je dus me cacher pour éviter la rencontre de piétons solitaires. Sur la route, j'aurais été surpris infailliblement par l'une ou l'autre des troupes suspectes dont j'entendais la marche et les voix bruyantes, car il m'eût été impossible de courir trois pas.

Je me traînais. Pour éviter un détour de quelques cents mètres, et bien que le crépuscule fût encore clair, je traversai à tout risque la gare d'Abbeville. Elle était déserte, par bonheur, comme les bâtiments où je jetai un coup d'œil au passage et où je vis deux cadavres dépouillés. Mon épuisement était tel qu'il me fallut toute la nuit – sept heures, à cette saison – pour parcourir mes dix derniers kilomètres – interminable calvaire ! Et sans le rotatif, je crois fermement que je ne serais pas arrivé au Crotoy.

Au Crotoy. Car la vérité que je soupçonnais, qui me semblait indubitable, m'apparut peu après la station de Port-le-Grand, dans la première aube violacée : là-bas, derrière les prairies rases et plates, des lueurs d'incendie, des colonnes de fumée pourpres… les Nuit-éternalistes célébrant leur triomphe exécrable, sur les ruines de Saint-Valery ! Et de l'autre côté de la baie, haut en l'air, deux rotatifs montant la garde au-dessus du camp d'aviation… Ma bien-année *devait* être là ! de toutes mes énergies défaillantes, je me raccrochais à cet espoir : les *Hérons de la Somme,* – l'escadre de Leduc, – avaient eu le temps de sauver les villégiateurs… ou à tout le moins Raymonde !… Mais quelle angoisse dévorante, malgré cette *certitude !*

Le jour grandissait, j'approchais de Noyelles – avec quelle misérable lenteur ! Par deux fois déjà un rotatif blanc était passé au-dessus de moi sans me voir. Je désespérais, j'avais envie de me coucher au bord de la voie et d'attendre la mort… Enfin, enfin ! ma chemise que je retirai pour l'agiter en guise de signal attira

l’attention d’un troisième pilote… je vis avec extase le rotatif hésiter, s’arrêter, descendre jusqu’à moi… Et ce fut le peintre Nibot qui ouvrit la porte de la carlingue et me soutint jusqu’au siège arrière, en disant :

— Eh bien, vous en avez de la veine, Rudeaux ! Tout le monde vous croit mort avec les autres de chez Blagatzky ! Votre femme seule s’obstine à vous attendre… Mais quand même, l’exode au Mont-Blanc est décidé. Quelques heures de plus, mon pauvre ami…

Émo à défaillir, je pénétrai dans le hangar où les rescapés de Saint-Valery dormaient encore, sur des couchettes improvisées. Le jour roux entrait par la vaste baie, avec la brise marine… *Elle* reposait, la tête sur un bras allongé…

Elle *sentit* ma présence. Elle ouvrit ses beaux yeux gonflés de larmes et se dressa pour me recevoir, pantelant, tombé à genoux auprès d’elle…

— Oh ! bien-aimé, murmura-t-elle en m’étreignant, je savais bien que tu allais revenir !

CHAPITRE X

LES CASEMATES DU MONT-BLANC

La colonie du Mont-Blanc, où nous résidâmes jusqu'à la fin, comprenait deux parties bien distinctes, reliées par ce funiculaire établi, aux jours civilisés, pour l'agrément des touristes amateurs d'ascensions peu fatigantes. L'aérodrome principal, la fabrique d'Aliment, les ateliers de construction et de réparation, les turbines fournissant l'énergie électrique pour le chauffage, l'éclairage, etc. occupaient à Chamonix une population de trois cents mécaniciens et artisans, qu'une intelligence hors ligne avait préservés de la contagion « animalisante » et qui s'étaient offerts spontanément aux « colons » scientifiques de la première heure. Plus haut, à 4.800 mètres d'altitude, les bâtiments de l'Observatoire étaient occupés tant par les astronomes que par la trentaine d'universitaires qui avaient offert à Leduc de leur amener un complément de suprêmes-civilisés. Quant à nous, rescapés de Saint-Valery et d'Amiens, nous logions dans les vastes casemates creusées à même le roc, sous l'épaisse carapace des neiges éternelles, et dont les profondeurs contenaient des réserves de tout genre qui nous auraient permis de soutenir un siège de deux ans.

Les canons, mitrailleuses et autres armes provenant de cet arsenal de jadis (où elles avaient échappé à la

destruction ordonnée par le Directoire), mis en batterie sur les points stratégiques, nous permettraient de résister à tous les barbares coalisés d'Europe, au cas fort peu probable où ils se seraient aventurés jusqu'à nos altitudes et surtout hors du domaine sacro-saint pour eux de la Nuit-éternelle.

Forteresse inexpugnable de la Civilisation, notre sommet se dressait dans l'azur. Chamonix déjà (1.034 mètres) était libéré du voile rougeâtre que nous apercevions bien loin au-dessous de nous comme une mer de nuages sinistrement pourprés sous lesquels la hideuse humanité des hordes poursuivait sa régression vers la Bête ancestrale. Autour de nous, le paysage grandiose des montagnes drapées de neiges inviolées se développait à l'infini et nous passions des heures, chaudement encapuchonnés de fourrures, à nous promener sur la terrasse de l'Observatoire. Inlassables d'azur et de soleil, après notre confinement sous le sanglant suaire dont l'horreur rétrospective nous arrachait des exclamations indignées contre notre sottise de l'avoir subi si longtemps, nous caressions de regards extasiés la voûte du firmament restituée à sa pureté première – ce bel indigo profond que revêt le ciel des altitudes ; nous suivions avec reconnaissance la course de l'Astre-roi qui nous baignait de son éclatante radiation ; nous savourions les jeux de la lumière sur ce panorama des Alpes grandioses offrant à nos jumelles ses pics de neige pointus, ses glaciers carrés, ses ravins, ses torrents, – et parfois la silhouette minuscule d'un chamois, immobile sous la féerie immense du couchant…

Ou bien c'était la Nuit qui nous offrait les inépuisables merveilles de ses constellations et de ses planètes que l'obsédant couvercle des rouges nuées nous avait dérobées depuis six mois ; et jamais nous ne les avions vues dans une atmosphère aussi limpide, au moyen d'instruments aussi parfaits et sous la conduite d'un guide aussi compétent ; car le Directeur de l'Observatoire lui-même, le sympathique abbé Romeux, témoin de notre zèle astronomique, nous autorisa par une faveur insigne à user du grand équatorial, et nous en vînmes peu à peu à passer sous la coupole des soirées entières.

Ces contemplations sublimes nous donnaient à Raymonde et à moi, l'impression de planer au-dessus de la vie, et cette année de notre séjour au Mont-Blanc fut une période d'élévation, je dirai même de sérénité spirituelle, où notre amour, renouvelé par les angoisses de cette séparation qui avait failli être la dernière, flamba plus ardent et plus pur que jamais.

Nous n'allions pas cependant jusqu'à nous abstraire de la vie en commun qui faisait de notre « station » une sorte de famille, et qui réunissait chaque soir dans la plus vaste des casemates, transformée en salon-bibliothèque, la plupart des hôtes du Mont-Blanc. Scientifiques et artistes, les uns comme les autres avaient appris à oublier la légère défiance mutuelle qui les séparait naguère et ne se considéraient plus que comme des représentants égaux de la Civilisation ; et dans la paisible atmosphère de cette salle éclairée et chauffée électriquement, le bruit

des causeries générales ou particulières faisait songer à un club de l'ancien temps.

Outre le sujet de la situation matérielle du monde (et Leduc, infatigable explorateur, nous apportait les récits de ce qu'il voyait chaque jour sous le dôme de la Nuit pourprée) les nouvelles ne manquaient pas à nos commentaires. Isolés matériellement, le poste de T.S.F., bien équipé cette fois, nous mettait en communication idéale avec les suprêmes-civilisés, répartis sur le pourtour du Globe en sept autres colonies.

Les frères de notre Mont-Blanc d'abord, les observatoires réfugiés sur les sommets du Gaurisankar et du Mount-Wilson. Le premier demeurait purement astronomique, et c'était la ville de Simla, ancienne résidence d'été des fonctionnaires anglais de l'Inde, qui réunissait sur les pentes de l'Himalaya le plus grand nombre d'hommes résolus à défendre les conquêtes de l'intelligence contre l'emprise des Ténèbres. Mount-Wilson offrait avec le Mont-Blanc assez d'analogie dans la composition de son personnel ; plus exclusivement scientifique, peut-être, c'était le seul et unique centre civilisé qui subsistât dans toute l'étendue des deux Amériques… à notre connaissance du moins, car il se pouvait à la rigueur qu'une colonie digne de ce nom quoique dépourvue de T.S.F. eût rassemblé dans l'Amérique du Sud les survivants de l'humanité supérieure.

Cette colonie hypothétique avait pourtant échappé aux recherches des aviateurs japonais de la « station » de Nagasaki, dont les explorations au long cours faisaient

pâlir d'envie notre ami Sylvain. Ils avaient découvert, en revanche, d'inattendus paradis terrestres reflorissant à Tahiti, Samoa, et sur plusieurs atolls du Pacifique, dont les indigènes, délivrés de la domination néfaste des Blancs (qui s'entretuèrent dès le début de la crise) retrouvaient leurs mœurs naturelles et leur innocente et heureuse barbarie.

À la pointe méridionale de l'Afrique, Capetown avait passé aux mains des Boers qui prenaient la revanche du Transvaal et défendaient vaillamment leur colonie agricole de plusieurs dizaines de kilomètres carrés contre les incursions des Zoulous. Mais vers la mi-janvier ils cessèrent de donner de leurs nouvelles.

Le Caire résista jusqu'à *la fin* : îlot de civilisation occidentale greffée sur le fatalisme arabe, qui nous étonnait par sa vitalité.

Enfin, plus près de nous, Édimbourg, où les hautains universitaires d'Oxford avaient été trop heureux de chercher un refuge – sous pavillon britannique, il est vrai. Ceux-là étaient les moins intéressants, et leurs messages n'avaient trait qu'à des arguties théologiques sans nul rapport avec les circonstances.

Ainsi donc, la sélection, pour ainsi dire, avait joué ; l'espèce humaine s'était divisée en deux sous-espèces bien nettes : d'une part les éléments régressifs, les Hordes livrées aux instincts ataviques et succombant chaque jour par myriades ; d'autre part, les 12 à 15.000 civilisés des « Stations ». Mais qu'importait notre faible nombre ! c'était le feu sacré de l'intelligence dont nous

étions les gardiens, et la moindre étincelle qui en subsisterait pouvait suffire à ranimer ce flambeau que nous avions vu briller d'un tel éclat, lorsque la Civilisation s'incarnait en trois milliards de représentants. Les chênes sans nombre de la forêt future ne sont-ils pas contenus tous, d'abord dans un gland unique ? Il suffit que ce gland rencontre un terrain favorable. – Il suffisait pour nous que l'avenir se rouvrit.

Et il semblait se rouvrir.

Ce fut d'abord la Nuit-éternelle dissipée, au cours de cet hiver où je consacrai mes loisirs à rédiger la plus grande partie des présents mémoires.

Il paraît certain que les efforts réunis des Nuit-éternalistes auraient été impuissants à créer le funèbre suaire, si les volcans ouverts ou ranimés par les obus de rupture ne leur avaient apporté leur aide efficace. En effet, les grandes manifestations plutoniennes, qui s'atténuèrent vers la fin du printemps, cessèrent presque toutes dans le courant de l'été ; – et le voile des nuées pourprées se dissipa durant l'hiver. Il est vrai que les rangs des Hordes s'éclaircissaient, fauchés à coups redoublés par les épidémies qui trouvaient chez ces êtres dégénérés et vermineux un admirable terrain de développement. Le combustible aussi leur faisait défaut, la recette fumigène se perdit, et les rites se réduisirent, chez les survivants, à de simples gestes symboliques.

Tout cet hiver, de novembre à mars, des tempêtes de neige nous tinrent claustrés dans les chaudes casemates (et il est possible que sans cette claustration prolongée je

n’aurais pas écrit ces pages) et des pluies diluviennes, aux altitudes inférieures, achevèrent le déblaiement de l’atmosphère. Les lointains paysages nous apparaissaient illuminés par le soleil jusqu’aux creux des vallées, et la terre délivrée de son suaire stérilisant se couvrit à nouveau de végétations *vertes*. Il ne manquait plus aux campagnes que la culture habituelle pour recouvrer leur fécondité. Leduc parlait déjà de reconquérir des territoires à l’agriculture, et nous discutions avec lui l’opportunité de la guerre d’extermination qu’il préconisait : un massacre général des hordes subsistantes, que certains voulaient simplement refouler dans des « réserves » analogues à celles où l’Amérique a parqué ses Peaux-Rouges… Nous envisagions la Cité-future avec espoir.

Les communications interplanétaires avaient été rétablies, après de longs tâtonnements, au début de mars, et les cosmogrammes de Jupiter nous inspiraient en l’avenir une confiance nouvelle. « Terre vivra » affirmaient nos sages protecteurs ; nous n’avions plus à craindre une attaque de Mars. Nulle torpille, nul obus de rupture ne viendraient plus ravager notre Globe. Le châtiment de la planète félonne serait un fait accompli dans quelques mois, dès le début de la nouvelle « opposition ». Depuis le serment solennel fait à leurs frères de l’espace, les Joviens avaient consacré toutes les ressources de leur immense planète, tout le génie de leurs savants, tous les efforts de leur population (qui se chiffrait par centaines de milliards) aidée par un machinisme gigantesque, à préparer les moyens d’exécuter la sentence portée par les hauts-justiciers du

système solaire. La mobilisation générale du monde jovien contre Mars était un fait accompli, et lorsque l'heure sonnerait… Les maîtres de Jupiter, à la vérité, ne révélaient pas les dispositifs employés, – afin, disaient-ils, d'éviter les abus que pourrait en faire l'humanité de notre globe, si digne de leur pitié, certes, mais encore si loin de sa perfection et trop peu avancée pour participer au secret redoutable des « Accumulateurs-solaires » ; mais notre grand équatorial du Mont-Blanc nous permettait de distinguer à la surface de la planète-sage des modifications révélatrices de travaux prodigieux, que les Martiens coupables, grâce à leurs téléviseurs, ne pouvaient manquer de suivre avec tremblement. Les bandes de nuages que nous avions toujours vues régner denses et continues sur la presque totalité du disque jovien apparaissaient maintenant refoulées vers les hautes latitudes et divisées au long de l'équateur par une zone noire où des moyens optiques plus perfectionnés que les nôtres discernaient sans doute une juxtaposition d'innombrables « cellules » occupées à capter les rayons solaires, comme les absorberait un caisson revêtu de noir de fumée… avec cette différence que les « Accumulateurs » joviens emmagasinaient depuis des mois, par milliards et trillions de « calories », les énergies radiantes, et qu'ils sauraient, le moment venu, les restituer en bloc, pour la tragique exécution… Toutefois, personne n'arrivait à comprendre le rôle que pourrait bien jouer dans celle-ci le mince fil brillant – né de points multipliés qui finirent par se rejoindre – tendu sur tout le pourtour du globe de Jupiter, juste par le milieu de la zone noire des Accumulateurs-solaires, suivant le tracé

exact de son équateur. L'abbé Romeux lui-même était perplexe et il hocha la tête avec un sourire de pitié lorsque Raymonde hasarda l'hypothèse d'une voie de chemin de fer circulaire enserrant la rotondité de la planète.

À mesure qu'approchait la date fixée par les hauts-justiciers pour l'accomplissement de leur sentence irrévocable et la définitive libération de la Terre, notre impatience augmentait de voir se dénouer ce drame dont nous étions l'enjeu passif, et qui s'élaborait hors de notre portée, à des millions de kilomètres, inaccessible à notre intervention comme le *Fatum* antique.

« La planète Mars qui a péché par le feu contre la Fraternité sidérale sera châtiée par le feu de la Justice-immanente dont Jupiter s'est institué le champion. Ce feu, emprunté aux rayons de Notre-Père le Soleil, sera déchaîné contre la susdite planète Mars le 22 juin terrestre, et l'Exécution commencera à minuit, heure du Mont-Blanc. »

Tel était le libellé du cosmogramme vengeur que nous commentions chaque soir, aux approches de l'Opposition, en suivant au télescope les deux planètes qui se rapprochaient insensiblement l'une de l'autre, suivant les inéluctables lois de la Gravitation universelle. Mais, coïncidence troublante, la Terre aussi avançait sur son orbite, si bien que l'Opposition devait rapprocher la planète criminelle, non seulement de son juge et bourreau, mais encore de sa victime la Terre ; – si bien qu'au 22 juin les trois planètes Terre, Mars et Jupiter se trouveraient situées presque sur la même ligne droite les

joignant au Soleil ; – si bien qu'à l'instant où les Accumulateurs joviens pourraient enfin agir avec efficacité contre les infâmes Martiens, ceux-ci également arriveraient à leur distance minima de la Terre… À quel geste désespéré la certitude du châtiment ne les pousserait-elle pas ?

TROISIÈME PARTIE

PARADIS MARTIEN

CHAPITRE PREMIER

LE FOUDRE DE JUPITER

Encapuchonnés de fourrures, tous les habitants de la « station » supérieure, et ceux de Chamonix amenés par train spécial, attendaient en se promenant sur la terrasse de l'Observatoire, l'instant fatidique où nous allions assister au spectacle inouï et formidable d'un châtiment interplanétaire, à la mise en œuvre de ces mystérieux dispositifs dont nous ignorions encore la vraie nature et les effets. La nuit glaciale et pure scintillait sur nos têtes et tout alentour de nous, déployant les splendeurs familières des constellations. Au sud, proche d'Antarès du Scorpion, l'éclatant Jupiter et le rutilant Mars, séparés par une distance égale à deux fois le diamètre de la pleine lune, brillaient d'un éclat fixe et paisible.

La voix chaude et bien timbrée de l'abbé Romeux nous tira de nos rêveries angoissées :

— Dans cinq minutes, messieurs !

Et chacun prit son poste d'observation.

Tous les instruments disponibles du Mont-Blanc avaient été distribués aux membres notoires de la colonie ; en outre, depuis deux mois l'opticien de l'Observatoire avait construit plusieurs centaines de lunettes rudimentaires au moyen de lentilles photographiques serties dans des tuyaux de plomb, et

chacun était pourvu. Mais la bienveillance de l'abbé Romeux nous valait, à Raymonde et à moi, de faire partie du cercle de privilégiés utilisant les huit oculaires à prisme rotatif ingénieusement adaptés au grand télescope de 220.

L'œil appliqué au cercle de cuivre froid, le globe jovien m'apparut soudain, sur un champ rond et velouteusement noir pointillé d'infimes étoiles, me donnant cette impression indéfinissable et cependant bien nette, qui « empoigne » immanquablement l'observateur familiarisé avec le spectacle du ciel aussi bien que le simple amateur, – l'impression des Espaces astronomiques. Ce globe isolé de toutes parts, de la dimension apparente d'une petite citrouille, flottait visiblement dans le vide, escorté de ses quatre gros satellites voguant, telles des cerises blanches, sur une oblique ; visiblement, palpablement, pour ainsi dire, ce système était situé à une distance énorme, dans un recul d'abîme, qu'aggravait encore la trépidation imperceptible de l'image, causée par le moteur électrique chargé de maintenir le télescope pointé sur la sphère céleste dans une direction invariable dont l'eût autrement écarté en quelques secondes la rotation de la Terre. Avant ce séjour au Mont-Blanc, les photographies de Jupiter, les cartes, les descriptions, les chiffres le concernant, puisés dans les livres, ne parlaient qu'à mon intelligence ; mais ici j'avais fait passer dans ma sensibilité ces notions abstraites : l'œil à l'oculaire, l'imagination est saisie d'emblée, elle perçoit directement la réalité des éloignements, des volumes. C'était bien un monde, ce globe que je voyais, moins lumineux que notre lune,

d'une teinte générale fauve, coupé en deux par la zone noire que divisait lui-même le mystérieux fil brillant du tracé équatorial ; c'était le géant du système solaire, onze fois en diamètre plus gros que la Terre, et dont la surface cent vingt fois supérieure donne asile à cette population d'êtres nobles et désintéressés qui venaient de consacrer deux années terrestres à la réalisation de l'idée grandiose inspirée par l'infâme conduite des Martiens à leurs sages dirigeants. Nous les devinions, ces trois cents milliards de Joviens, répartis sous les nuages refoulés par leurs soins vers les latitudes supérieures, groupés dans la zone noire équatoriale, autour des dispositifs recelant les énergies vengeresses, chaque ouvrier à son poste, chaque ingénieur les doigts sur ses manettes, l'œil sur ses cadrans, tous religieusement attentifs au signal que leur enverrait dans quelques minutes le Grand-chef du monde jovien.

Il siégeait sur Ganymède, celui-ci, sur ce troisième gros satellite de dimensions si modestes au regard de sa planète, mais néanmoins plus volumineux que Mercure et à peine inférieur à Mars ; sur Ganymède le Grand-chef siégeait, au milieu de son Consistoire d'astronomes et de sages, tribunal impassible de justiciers, qui ne balançaient pas à rayer une planète de la carte des cieux, parce que ses habitants avaient mésusé du don de l'intelligence, parce qu'ils avaient contrevenu à la loi d'Amour et de Fraternité sidérale !

Le champ du télescope, vu le grossissement, ne pouvait contenir à la fois Jupiter et Mars, et la planète condamnée nous resta d'abord cachée. Mais nous eûmes

bientôt à diriger vers elle notre instrument… Sous la coupole où les spectateurs privilégiés attendaient, l'œil rivé aux oculaires, les douze coups de minuit s'égrenèrent dans un silence profond… Alors, sur le fil brillant de l'équateur jovien, un point lumineux naquit, s'intensifia, devint éblouissant comme une paillette de soleil, et darda, en travers du vaste globe, une sorte d'aiguille chauffée à blanc qui s'allongeait avec lenteur. Elle atteignit le bord tourné vers Mars, le dépassa, et poursuivit son développement sur le fond ténébreux de la nuit…

Nous entendions, par la porte ouverte aussi bien que par la baie oblongue de la coupole elle-même, des cris de surprise, des exclamations admiratives, et voire des plaisanteries s'élever de toutes parts sur la terrasse. Mais ce fut pour nous, les privilégiés du grand télescope, que l'abbé Romeux voulut bien commenter le spectacle.

— Ce fil lumineux que vous voyez se développer avec une apparente timidité se propage en fait vers Mars à la vitesse de la lumière : 300.000 kilomètres par seconde ! Mais songez à la distance qui sépare les deux planètes… Elle est diminuée pour nous par le recul immense et aussi par la perspective – nos « rapides » électriques filant 200 à l'heure nous paraissaient, vus à l'horizon, se traîner comme des limaces – mais n'empêche que cette distance est actuellement plus de 3 fois et demie celle de la Terre au Soleil… 3 fois et demie 150 millions de kilomètres, soit 525 millions ! Il faudra donc 30 minutes pour que la pointe de ce jet lumineux-calorifique atteigne la surface de Mars…

Projection merveilleuse, inouïe, certes, puisque due au génie des créatures habitant Jupiter ; mais que les comètes, ces êtres énigmatiques sortis des mains de Dieu, ont déjà presque réalisée… La queue de la comète de 1811 mesurait 175 millions de kilomètres ; celle de 1843 s'étendait sur 300 millions ; celle de…

Mais le digne abbé s'interrompit et nous l'entendîmes se donner sur le front une claque retentissante.

— Madame Rudeaux, s'écria-t-il, je vous fais amende honorable ! vous aviez raison : ce sont bien les rails d'une voie ferrée géante qui cernent l'équateur jovien de ce mince fil brillant… Oui, tout me paraît clair dès à présent… Ce dard de lumière et de chaleur qui s'allonge sous nos yeux dans l'espace, ce pinceau fantastique d'énergies fulminantes qui va s'abattre sur les Martiens, nous n'en connaissons pas la nature exacte, mais j'y vois une application en grand du principe employé par Archimède lorsqu'il incendia les trirèmes de Marcellus assiégeant Syracuse, à l'aide de miroirs ardents. Jupiter use d'un procédé analogue pour lancer les énergies solaires emmagasinées dans ses Accumulateurs… Mais cet appareil X, ce projecteur que nous venons de voir se démasquer, s'il reposait sur le sol de la planète, serait entraîné par sa rotation, et ne pourrait être braqué sur Mars de façon permanente… Or voyez, il est fixe, tandis que Jupiter a déjà viré sensiblement sur son axe, depuis vingt minutes… Pas de doute : cet appareil X, ce projecteur fulminant est monté sur un chariot mobile qui l'entraîne le long de l'équateur jovien, sur ces rails

brillants, en sens inverse de la rotation de la planète et avec une vitesse précisément égale !

Un murmure d'admiration s'éleva, qui s'adressait à l'exposé limpide de l'abbé Romeux aussi bien qu'au génie des astronomes joviens, pour cette trouvaille d'une simplicité grandiose… L'œuf de Colomb !

Mais on se tut bientôt, car le spectacle céleste requérait toute notre attention.

Le dard formidable d'énergie vibratoire avait continué de s'allonger : il avait dépassé successivement les quatre gros satellites joviens, et nous imaginions avec effarement l'aspect que devait présenter aux astronomes de Ganymède ce faisceau monstrueux de leur Justice tendu au-dessus de leurs têtes, à quelques milliers de kilomètres, vers la planète félonne ! Celle-ci avait enfin été amenée dans le champ de notre télescope (Jupiter en étant éliminé), et elle apparaissait, grosse comme une prune, en face du fil de feu rigidement tendu, dont le dard s'avançait de plus en plus, comme pour la perforer.

Nous reconnaissions la géographie de ce globe familier, dessinée avec une netteté de miniature persane ; les calottes blanches des neiges polaires, – l'une (l'australe) beaucoup plus large que l'autre, – les mers étroites et allongées, d'un vert plus ou moins sombre suivant les profondeurs, la tache noire et ronde du *Solis Lacus,* et les continents d'un fauve plus ou moins orangé, striés par le réseau des canaux à peine visibles, vu la période de sécheresse. Nous songions aux Martiens, qui voyaient s'avancer vers eux le Glaive inexorable ; je me

représentais ces millions d'êtres à l'intelligence puissante mais dénués de tout scrupule moral, perfides et lâches, ces espèces de mauvais-anges, attendant, le désespoir au cœur, la Visitation inconnue et terrible qui allait être leur Fin-du-Monde… Comme ils devaient se repentir, à cette heure, de leur crime inexpiable !… Ou plutôt non ! ces êtres-là étaient incapables de repentir ; c'était la rage de leur impuissance qui devait les torturer, l'exaspération folle de périr sans vengeance ; le regret de subir cet impitoyable talion *pour rien*… pour le seul plaisir d'avoir brisé la résistance de la Terre ; le regret d'avoir trop tardé, d'avoir utilisé les derniers jours de l'Opposition précédente à terrifier par ces vains obus de rupture l'humanité démoralisée et à leur merci, au lieu de profiter de la panique créée par les Torpilles, de recueillir le fruit de ce premier bombardement, et d'expédier sur notre globe, par pleins véhicules interplanétaires, la colonie martienne qui eût assuré l'avenir de leur race sur la planète nouvelle ! À cette heure, il ne leur restait même pas la consolation de se dire que d'autres fils de Mars avaient abordé sur la Terre et y établiraient, tôt ou tard, leur suprématie. Tous les fils de Mars, sans exception, allaient être fauchés par le Glaive de l'extermination justicière !

Le Foudre de Jupiter avait enfin achevé son prodigieux développement : il atteignait le globe de Mars… mais sans y produire l'effet catastrophique et soudain que nos imaginations se figuraient plus ou moins complaisamment. Nous ne pûmes retenir un murmure d'inquiétude, tandis que la foule de la terrasse, moins discrète, exhalait bruyamment sa déception, comme aux

feux d’artifice si le *bouquet* vient à rater. Cette fois, l’abbé usa du haut-parleur afin de nous rassurer tous ; pour les hôtes de la coupole, sa voix résonnait bizarrement, à deux exemplaires, si l’on peut dire : au naturel d’abord, puis amplifiée par l’appareil et résonnant au loin dans l’air glacé de la nuit :

— Le point d’impact de ce Dard fulminant nous est caché, mes amis. Songez que Jupiter est situé bien au-delà de Mars, presque derrière, par rapport à nous, et le jet rigide de son projecteur ne peut s’infléchir et venir frapper la face tournée de notre côté… pour nous être agréable et nous permettre de mieux voir ! Mais un peu de patience. Si je ne me trompe, la conflagration qui doit dévorer actuellement le continent appelé *Elysium* et peut-être même sa capitale, sera bientôt décelée par les effets qui vont en résulter au loin dans l’atmosphère martienne… en attendant que la rotation de la planète amène sous nos yeux sa face dévastée, quand nous la reverrons la nuit prochaine, car dans une heure, vous le savez, elle aura disparu de notre horizon.

Bientôt, en effet, un petit nuage blanchâtre déborda sur le disque de Mars, venant de la face opposée. C’était peu de chose, en apparence, que ce petit nuage s’étirant avec lenteur, mais en réalité c’était le signe de l’épouvantable conflagration causée par le Foudre ! Et dans un éclair d’intuition je me figurai les foules martiennes rassemblées dans les rues, sur les places de la capitale de l’*Elysium,* et voyant grandir à leur zénith ce point éblouissant du Projecteur jovien vu en perspective, dans lequel plongeaient leurs regards, pour ainsi dire,

comme ceux du condamné à mort dans l'âme du mousqueton qui va le fusiller. Mais ici le coup mortel avait mis trente minutes à les atteindre, et ce dut être une prunelle éblouissante ouverte de plus en plus large sur le néant final, – un soleil démesuré, monstrueux, envahissant leur ciel avec une accélération fantasmagorique, – un écroulement cataclysmal de mille enfers s'abattant à la fois sur dix kilomètres carrés, la volatilisation d'une ville et d'un peuple sous l'ouragan de feu des radiations solaires captées, emmagasinées et projetées en un faisceau annihilateur.

Nul refuge ne pouvait prévaloir contre le Foudre jovien : les caves, les souterrains, avaient vu leurs voûtes couler en lave liquide sous l'élévation de température que le spectroscope de l'abbé Romeux évaluait à 3.000 degrés centigrades. Les eaux elles-mêmes n'eussent pas été un abri suffisant, car elles se réduisaient en tourbillons de vapeur dense, qui se mêlaient aux autres produits de la combustion.

Et Mars, tournant lentement sur son axe idéal, comme un poulet à la broche, offrait successivement tous les points de sa superficie au Foudre vengeur qui devait, huit jours durant, balayer tous ses méridiens l'un après l'autre, calcinant les terres, volatilisant les mers, jusqu'aux deux pôles où les calottes de glace entrèrent en fusion, striant leur blancheur de cataractes liquides épanchées, comme au temps des inondations, plein les canaux à leur tour atteints et asséchés… Huit jours durant la lutte formidable de l'eau et du feu, jusqu'à victoire définitive de ce dernier, devait se poursuivre

sous un voile de plus en plus dense de vapeurs, dont les remous et les déchirures momentanées nous permettaient d'entrevoir les progrès de la dévastation, – l'accomplissement du grand-œuvre de la Justice de Jupiter !…

Mais j'anticipe. Cette première nuit, où le télescope ne nous montra rien que les traces de l'incendie allumé sur la face invisible de Mars, nous réservait un événement destiné à troubler la joie de la délivrance définitive que signifiait pour nous la crémation de la planète ennemie.

Il était trois heures du matin. Mars et Jupiter, jumelés par le fil incandescent du Foudre, allaient disparaître à l'horizon. L'aube pointait. Sur la terrasse, la majorité des observateurs occasionnels, munis d'instruments trop faibles et déçus par l'insignifiance d'un spectacle qu'ils attendaient tout autre : – la flambaison de Mars, je suppose, comme un tampon d'ouate imbibée d'essence, – avaient quitté la partie. Ceux qui restaient commentaient sans aucun enthousiasme l'avenir que réservait aux hommes de la Terre cette défaite suprême de leurs ennemis du ciel. Sous la coupole, autour du grand télescope de 220, nous venions de jeter un dernier coup d'œil au Dard impitoyable fouillant le cœur de la planète rouge ; à notre haine satisfaite, à la joie encore timide de la délivrance, se mêlait une sorte de pitié, et Raymonde venait d'exprimer le sentiment secret de chacun en murmurant : « Pauvres Martiens ! étaient-ils donc *tous* si coupables ? » – lorsqu'un brouhaha naquit dans la foule, au dehors, fait

d’exclamations confuses d’indignation, de colère, de découragement ; et une voix rude domina un instant le tumulte :

— Crapules immondes ! lança-t-elle ; ils peuvent griller jusqu’au dernier, ça sera bien fait !

Il y eut un bruit de pas précipités, les clameurs se rapprochèrent, et un électricien de la T.S.F. apparut sur le seuil, brandissant un papier et appelant tout hors d’haleine :

— Monsieur l’abbé !… monsieur l’abbé !… Ils ont… ils ont encore tiré !

CHAPITRE II

L'OBUS DES SURVIVANTS

« Morte la bête, mort le venin » – ce proverbe était contredit par les faits. Le repaire des bandits sidéraux, Mars, crépitait dans les flammes d'un enfer monstrueux ; ses derniers survivants subissaient les tortures de l'asphyxie en attendant l'extermination finale ; – et pourtant un nouveau projectile, nous disait le cosmogramme jovien, était en route vers nous ! Le jour, à l'heure même du châtiment, alors peut-être que la Batterie fulminante venait de se démasquer sur Jupiter et que le Feu destructeur s'élançait déjà vers eux, les indomptables Martiens avaient « tiré » une dernière fois ; et comme, à cette opposition-ci, la face de Mars tournée vers la Terre échappait aux investigations des téléviseurs de Ganymède, le projectile n'avait été aperçu par eux et signalé que plusieurs heures après son départ.

La bordée de cris de haine que suscita chez nos concitoyens de la terrasse ce trait d'une fureur véritablement démoniaque fit hésiter l'abbé Romeux (chef incontesté bien que sans titre officiel de la « politique générale » du Mont-Blanc) à transmettre la nouvelle aux autres stations civilisées du Globe non munies de T.S.F. interplanétaire. Toutes avaient déjà manifesté leur impatience d'être une bonne fois délivrées de la menace martienne ; à cette heure trois d'entre elles

– Édimbourg, le Caire et Capetown – venaient d'assister à l'exécution de la sentence jovienne. Mount-Wilson était au télescope. Nagasaki, Simla, Gaurisankar, s'apprêtaient… Irions-nous gâter leur joie, ou tromper leur espoir, les replonger dans l'angoisse et le découragement, risquer de démoraliser les plus faibles, à bout de résistance ?…

Mais la thèse contraire, soutenue par Leduc, rallia bien vite la majorité des suffrages scientifiques et décida l'abbé : mieux vaut annoncer la chose avant que l'on soit habitué à l'idée de la délivrance ; la déception en sera moins grave, et des mesures sérieuses pourront être prises dans tous les centres civilisés pour conjurer cette suprême tentative des Martiens, où que se produise leur débarquement.

Car nous n'avons pas eu un seul instant de doute, et les réponses de nos frères humains ont exprimé toutes la même opinion : le projectile destiné à atteindre le sol terrestre au 6 juillet (dans sept jours, à l'heure où j'écris ceci !) renferme quelques-uns au moins de ces colons martiens dont les torpilles et les obus antérieurs ont préparé la venue. La supposition qu'il s'agisse encore une fois d'une torpille dirigeable est d'une absurdité flagrante puisqu'il ne subsiste plus sur Mars d'ingénieurs pour lui expédier les ondes déviatrices. Un obus, de rupture ou autre, un engin de destruction pure ? Également inadmissible. Les ravages causés sur la Terre par les bombardements de l'Opposition de 1978, ne laissaient rien à désirer aux plus féroces et lâches de nos ennemis du ciel. La voie était libre ; – ils le savaient – et leur

intention était certainement d'en profiter cette fois-ci. Le Foudre jovien les a surpris en pleins préparatifs d'invasion méthodique de la Terre ; sa mise en œuvre a simplement coïncidé avec le premier envoi de colons martiens ; et sans cette intervention opportune, les projectiles se seraient succédé, bourrés d'envahisseurs enfin résolus à prendre pied sur la planète convoitée.

Oui, cette fois nous avons affaire aux Martiens en personne ; mais cette idée devrait nous rassurer, si l'inquiétude était accessible au raisonnement. Ce véhicule interplanétaire est unique. D'après le gabarit de ses prédécesseurs chargés de *satanite* ou des picrates de rupture, il ne peut nous amener que quelques douzaines de combattants, au maximum, avec armes et bagages. À moins de leur supposer des moyens de destruction nouveaux et formidables, un quelconque de nos groupes civilisés est à même de les tenir en échec, ce qui donnera aux secours le temps d'arriver. Et ceux-ci seront presque à pied d'œuvre, si on les met en route vers le point menacé, que nous détermineront les astronomes joviens, un jour ou deux d'avance.

Pourvu donc que les Martiens n'aient le privilège de croître et multiplier avec une rapidité qui, sur Terre, est réservée aux animaux inférieurs, nous viendrons à bout de leur petit nombre. Au pis aller, dans le cas hautement improbable où le point de descente de leur véhicule échapperait à l'observation jovienne et à l'attention des hommes, ils pourraient s'installer dans une région déserte (ou habitée par les hordes sauvages, ce qui revient pratiquement au même) y fonder leur colonie… et

nous aurions ainsi deux races hétérogènes qui reprendraient leur développement… jusqu'à l'heure de la collision fatale « où la meilleure triompherait », comme dit Leduc.

Mais laissons cette dernière hypothèse. En réalité nous ferons tout pour livrer bataille le plus tôt possible, régler une bonne fois le sort de l'humanité. – Leduc vient de nous annoncer qu'il met son escadre aérienne sur pied de guerre…

Cette date présente du 29 juin a vu l'extinction du Foudre – le châtiment de Mars étant parachevé, et toute vie abolie à la surface de cette planète. Elle est encore notable, à mon point de vue, pour une autre raison ; c'est le jour où j'achève de rédiger les pages qui précèdent, commencées l'hiver dernier, interrompues à plusieurs reprises, et récapitulant sous forme de mémoires tout ce que j'ai pu voir et apprendre digne d'intérêt depuis deux ans. Les voici enfin à jour, et je me propose de leur donner désormais une suite quotidienne, au fur et à mesure des événements.

1er *juillet*. – La démoralisation sourde que j'ai omis de signaler jusqu'ici, à cause de son caractère vague et insaisissable et parce qu'elle ne s'exprimait pas en paroles, fait des progrès inquiétants. Il se passe des choses graves à Chamonix, si j'en crois l'air soucieux de Leduc. Il se plaint à mots couverts de l'insubordination qui règne là-bas, surtout chez ses aviateurs. Depuis le printemps, avoue-t-il, on dirait qu'ils subissent la

contagion de l'atmosphère dé-civilisée dans laquelle s'accomplissent leurs randonnées d'exploration. Des stocks de vin, de conserves alimentaires et de biscuit, retrouvés dans les ruines de Lyon, et que leur chef avait donné l'ordre d'entreposer à Chamonix, ont été retenus et consommés par eux en des orgies secrètes auxquelles participèrent les habitants de la Station inférieure. Depuis, leur goût pour la nourriture carnée s'est réveillé, et l'Aliment jovien ne leur suffit plus. L'annonce de l'expédition où l'on veut les entraîner a été accueillie par des protestations générales, et il a fallu toute l'autorité de Leduc pour les faire consentir à organiser les préparatifs…

Au Mont-Blanc même, une nervosité singulière se développe. La gent artiste surtout laisse voir des symptômes troublants. Nibot et la plupart des peintres ont lâché leurs pinceaux ; les littérateurs répètent ouvertement cette réflexion qui m'a fait un jour conspuer, peu après mon arrivée à Amiens, dans un salon de la rue des Trois-Cailloux : « À quoi bon, puisqu'il n'y a plus de public ! » Les femmes surtout ont changé : elles organisent des sauteries quotidiennes – non seulement aux Casemates, mais à Chamonix – et l'on se garde bien de nous y inviter, Raymonde et moi, car on flaire notre désapprobation de ces mœurs nouvelles… Jusqu'aux « scientifiques » sont atteints : l'insuffisance des laboratoires et des bibliothèques, l'inconfort de l'installation, provoquent leurs accès d'humeur qui dégénèrent en aigres disputes – et l'abbé Romeux a fort à faire pour calmer ces effervescences et rétablir une concorde éphémère.

Quant à Raymonde et moi, l'amour nous préserve de la contagion, nous sommes plus que jamais unis, et nous puisons le mépris de la mort ou des calamités nouvelles dont l'avenir semble gros, dans l'idée que nous les subirons ensemble.

Néanmoins, nous ressentons aussi je ne sais quel énervement bizarre, des appréhensions soudaines, sans cause définie, – une angoisse secrète, qui se traduit par un désir aigu d'être *ailleurs*. Il nous semble que depuis un an nous étions figés dans le froid des altitudes et que nous nous réveillons de cette léthargie, las de cette vie monotone passée à faire la navette entre le Mont-Blanc et Chamonix, las des visages sempiternels de nos co-détenus, avides de voir d'autres hommes, avides de retrouver, même sur la Terre dévastée, des horizons nouveaux… Il nous semble à tous deux que des influences occultes et néfastes rôdent autour de nous, dans l'atmosphère des Casemates… Nous avons décidé aujourd'hui de nous joindre à l'expédition de Leduc, s'il y consent.

3 *juillet*. – La mutinerie des aviateurs vient d'avoir son dénouement qui a failli tourner au tragique et qui prive en tout cas notre station des moyens efficaces de coopérer à la défense de la Civilisation contre l'assaut suprême que vont lui livrer les fils de Mars. – Ce matin à 10 heures, les 80 pilotes et mécanos de Chamonix, à la réserve d'un seul, ont refusé l'obéissance à Leduc qui s'étonnait de les voir rassemblés devant les hangars au lieu d'être chacun à sa tâche assignée. Avec eux se

trouvaient une quinzaine de femmes « artistes », ex-modèles ou « bas-bleus », en costume de voyage. Le meneur de la bande prit la parole. Ils en avaient tous assez, dit-il, de « turbiner comme des esclaves, sous les ordres d'un tyran… » et cela pour « crever de froid dans les montagnes » et pour être nourris d'une « saleté de produit pharmaceutique » qui leur laissait l'estomac creux du matin au soir. Les rotatifs leur appartenaient – ils avaient assez souvent risqué leur peau dessus – et ils allaient s'en servir pour gagner un pays où ils pourraient « se reposer de leurs fatigues et se la couler douce » à l'abri des Romeux, des Leduc,… et des Martiens. Tahiti ou les Pomotous leur convenait ; cela convenait également à ces dames qui les accompagnaient… Et là-dessus le meneur donna l'ordre de l'appareillage. Leduc tenta de s'y opposer ; rien n'y fit, ni les prières ni la menace de son revolver, qui aboutit seulement à le faire désarmer par les mutins ; et il assista, impuissant et garrotté, à l'embarquement de ses ex-subordonnés et de leurs compagnes, et à l'envol des dix-huit meilleurs rotatifs de notre flotte aérienne, qui disparurent à l'horizon du sud.

Il pleurait de rage, en nous racontant cette infâme désertion.

— Ces salauds-là m'ont lâché ? répétait-il ; eh bien tant pis ! j'irai seul, nom de Dieu ! oui, j'irai à moi seul combattre les Martiens !

Il exagérait : il n'ira pas seul, car d'abord il lui reste un jeune mécano dévoué, – celui qui a empêché les mutins de le mettre en pièces et qui l'a délivré de ses

liens après leur départ ; – et ensuite il y a Raymonde et moi, qui persistons dans notre idée de courir l'aventure. L'un des deux appareils restants est celui avec lequel nous sommes arrivés à Amiens, celui que Nibot est parvenu à sauver et à conduire au Crotoy, la nuit où j'échappais au massacre et à l'incendie : c'est celui-là que Leduc a choisi, vu la grande capacité de son réservoir. Si le point de chute de l'obus est situé dans un rayon de 3.000 kilomètres, nous pourrons l'atteindre sans être obligés de faire escale et de chercher dans quelque ville une réserve d'essence épargnée par l'incendie et les pillards. Tout est « paré » et nous avons à bord deux mitrailleuses, des revolvers, des foudroyants… de quoi aider un peu la station civilisée au secours de laquelle nous enverra le cosmogramme jovien attendu d'un instant à l'autre.

CHAPITRE III

DU MONT-BLANC AU CAIRE

6 *juillet*. – Quelle poésie grandiose et poignante émane de cette désolation et de cette solitude répandues sur les pays au-dessus desquels nous filons en vitesse à bord de ce rotatif qui nous a déjà transportés si souvent, Raymonde et moi ! Rien de ce que nous avons vu en France, en Belgique, en Angleterre, n'égalait le spectacle d'aujourd'hui.

Voilà dix-huit mois, les ruines étaient toutes neuves, pour ainsi dire, on sentait que la vie normale venait à peine de s'arrêter dans ces villes où les incendies fumaient encore, où des bandes de pillards s'interrompaient dans leur besogne pour nous menacer de leurs armes ; dans les campagnes, c'étaient les Nuit-éternalistes allumant les premiers autels de leur rite monstrueux, c'étaient des hordes ou des bataillons en marche, c'étaient des cultivateurs sourds et aveugles aux dangers inouïs et levant la tête à notre passage, de dessus le champ de leurs aïeux où ils traçaient les suprêmes sillons de l'année-sans-récolte, c'étaient les vignes carminées, les prairies encore vertes où paissait le dernier bétail domestique, c'étaient des coins de nature intacte, les forêts d'automne aux feuilles jaunissantes…

Aujourd'hui, c'est le règne de la mort, et le monde végétal lui-même, épuisé par sa lutte avec les rouges ténèbres, hésite à étendre sur les ruines amoncelées le vert linceul de la Nature compatissante. Malgré le plein été, les arbres de la route se dépouillent, squelettiques, pareils à ceux des forêts, incendiées pour la plupart. Les champs envahis par une brousse malingre ; plus une ferme debout, plus un animal domestique. Parfois, au bruit de nos hélices, un bœuf efflanqué se soulève avec peine et s'enfuit d'un galop roide à travers la campagne sauvage et sans clôtures, jonchée de vagues squelettes sur lesquels s'acharnent des bandes de corbeaux et de chiens – ou peut-être de loups… Mais c'est la solitude humaine qui est la plus poignante ! On dirait que notre race a déjà disparu de la terre ! Pas une fois depuis notre départ du Mont-Blanc, pas une fois en ces dix heures de vol nous n'avons aperçu un seul de nos semblables qui ne fût pas réduit à l'état de squelette ou au moins de cadavre. Aussi désertes que les glaciers des Alpes, les plaines de la Lombardie autrefois si fertiles et peuplées ! Désert, Turin en ruines, désert Milan, incendié lors de la grande poussée anarchiste ; rien que des corps méconnaissables dans ces rues obstruées d'éboulements… Déserte Florence, où le Dôme, épargné par un caprice du feu, se dresse sur les décombres des palais et des musées… Déserte la Toscane où l'émigration de toute une ville semble avoir été frappée de mort en une fois – dix mille cadavres peut-être, emplissant la route, aux abords du sombre lac de Trasimène, comme au temps d'Hannibal !… Déserte sous les radieux rayons du soleil d'été, l'Italie entière depuis

les Alpes jusqu'à Rome où nous venons de nous poser quelques minutes, à la prière de Raymonde, sur l'antique Forum dont les ruines deux fois millénaires sont encore debout ainsi que celles du Palatin et du Colisée, au milieu des autres ruines que la Torpille a créées voici deux ans… Car la *satanite* martienne qui a désagrégé les pierres de taille et les stucs des immeubles de rapport, les banques et les palais des Corsos et de la via Nazionale, les trois cent soixante églises de la Ville-éternelle et Saint-Pierre et le Vatican et le Quirinal, a corrodé à peine un peu plus les tufs et les travertins de la Rome impériale et républicaine. La seule différence qui sépare ces ruines est que les plus anciennes offrent le plus de traces de beauté, mais un même recul les absorbe toutes, le recul d'un passé sans perspective, – celui de la mort définitive.

— Jamais tout cela ne revivra ! c'est impossible ! jamais l'humanité ne reprendra possession de la Terre ! a dit Raymonde au souvenir du désert au-dessus duquel nous avons voyagé.

— Il faudra des siècles et des siècles pour que l'homme reprenne possession de son domaine, dis-je en considérant les trois colonnes d'un temple (celui de Castor et Pollux, je crois) surmontées d'un fragment d'architrave et qui se détachent, toutes fauves, sur l'azur éclatant, comme un espoir mélancolique.

— Des siècles ? ricane Sylvain Leduc, en retirant plein d'eau le seau de toile qu'il vient de plonger dans un puits à la margelle ornée de restes de sculptures ; possible : qu'est-ce que ça peut faire ? L'Évolution n'est pas gênée par le temps… Et tenez, regardez là-bas, au

lieu de vous extasier sur ces vieilles pierres ; en voilà un qui s'y est déjà réinstallé, dans son domaine !

En effet, tout au bout du Forum nous apparaît le premier survivant de l'innommable désastre. C'est le jeune mécano qui, de ses yeux perçants, l'a découvert et signalé tout bas à son maître… Dans l'ombre d'un vieux portique, le personnage inattendu nous considère de loin en fumant sa pipe napolitaine… et à côté de lui, à une colonne est suspendu l'écriteau baroque : « *Custode delle Rovine* »… Gardien des ruines ! traduisons-nous… Et, Raymonde la première, nous éclatons d'un nerveux éclat de rire.

Mais Leduc n'a consenti à s'arrêter que pour chercher un peu d'eau fraîche. Il coupe court à l'intermède et nous rembarque…

Tandis que je griffonne ces notes, nous filons au-dessus d'une contrée montagneuse – déserte, bien entendu – où mes souvenirs classiques situent les pays des premiers peuples soumis par Rome : – Èques, Sabins, Volsques, Herniques… Mais c'est à peine si j'ose les nommer à Raymonde, installée à côté de moi sur un des deux sièges arrière. Leduc, qui tient la direction avec son dévoué gamin, salue toute réflexion poétique ou simplement un peu élevée par des ricanements ou des plaisanteries terre-à-terre. Il a pris aussi l'habitude de lancer des jurons grossiers à tout propos, et sa compagnie ne nous est rien moins qu'agréable.

Il refuse de faire un léger détour afin de mieux voir la région du Vésuve et de la Solfatare, que nous laissons sur

la droite, avec Naples ensevelie sous la lave, et le golfe où s'allongent de nouveaux promontoires. C'est tout juste s'il me permet de prendre au télé-objectif cinq ou six photos qui ne « rendront » guère…

Nous avons franchi l'Apennin ; les eaux de l'Adriatique apparaissent à l'horizon dans le crépuscule… Notre pilote ne s'arrêtera pas : il veut, dit-il, nous mener grand train toute la nuit… cette nuit où l'obus martien tombera « aux environs du Caire » à 23 h. 42 mn… Je vais tâcher de dormir un peu au rythme monotone de nos hélices, avec la tête de Raymonde appuyée sur mon bras… Vais-je encore rêver de chauves-souris, comme les nuits précédentes ?…

7 *juillet*. – Oui, j'ai subi encore une fois ce même cauchemar obsédant… J'ai revu les chauves-souris crépusculaires qui volètent autour de moi et viennent successivement me présenter leur espèce de visage humain, aux yeux farouches, fascinateurs, dont le regard me pénètre d'une épouvante quasi prémonitrice… Le plus étrange, c'est que Raymonde a eu le même rêve ! Mais Leduc, qui ne rêve jamais, affirme-t-il, se moque de nos terreurs « idiotes » et attribue nos visions au fait d'être en rotatif… Je n'ai garde de discuter avec lui, car il est d'une humeur atroce, ce matin. Lorsque j'exprime mes regrets de n'avoir pas vu Ithaque, Olympie, Cythère, que nous avons survolés, et surtout lorsque j'entame avec ma bien-aimée le sujet de la vie antérieure qui a dû être la nôtre dans la lumière antique, – il éclate positivement en jurons, une kyrielle de jurons à perdre

haleine ; et il bourre d'un grand coup de poing le petit mécano qui le regarde avec ses bons yeux de chien fidèle… Je l'excuse, car il a eu des difficultés avec le moteur et il a veillé toute la nuit ; mais quand même je trouve qu'il exagère un peu ! Ce n'est pas une raison, parce que lui n'a pas vu le sillage lumineux de la chute de l'obus, comme il l'espérait…

Nous volons au-dessus de la mer – la brasillante Méditerranée qui s'étale en un cercle ininterrompu. La Crète seule vient rompre un moment cette uniformité et nous découvre ses montagnes dont les plus élevées offrent encore des traces de neige, dans les creux. Mais nous ne faisons que l'apercevoir au loin, sur bâbord ; et malgré mes réminiscences d'antiquité, je me tiens coi, car au seul nom de Minotaure que j'ai murmuré, Leduc s'est retourné, avec un sourire sardonique… Heureusement, il a gardé sa plaisanterie pour lui.

La chaleur devient suffocante, dans notre carlingue que le soleil ardent métamorphose en serre-chaude ; il a fallu ouvrir un hublot d'avant, et cela nous retarde un peu, à cause de la résistance de l'air qui s'engouffre ; mais notre indomptable pilote reconnaît lui-même que cette brise artificielle était nécessaire… Il se voit du reste forcé de ménager son moteur, qui « chauffe » dangereusement. Que ferions-nous si une panne nous déposait à la surface de cette mer où les navires ont cessé de circuler ? Mais loin de chercher à nous rassurer, l'ami Sylvain peste contre « cette sacrée charogne de mécanique qui le fait exprès pour l'embêter ». Il parle à son moteur comme à une personne naturelle, l'injurie,

l'accuse de « se mettre du côté des Martiens contre nous » et le met au défi : « Tu n'aurais pas le culot, sale bougre ! de flancher pour de bon ici, hein ? C'est que tu piquerais une tête dans la flotte avec nous, et personne pour t'en tirer ! »

Nous sommes effrayés par son exaltation, et il nous semble parfois que le moteur va le prendre au mot, lorsqu'une série de « ratés » se produit, telle une réponse à ces folles objurgations.

Enfin ! devant nous, la côte égyptienne, le Delta du Nil… et bientôt des silhouettes grandissantes de palmiers, des maisons à terrasse, comme des dés à jouer blancs parmi les îlots de verdure qu'entoure l'inondation miroitante… À droite, les ruines indistinctes d'Alexandrie… Mais ce n'est plus tout à fait le désert, ici, les villages indigènes ont quelques habitants, qui lèvent vers nous leurs bras aux larges manches blanches, et sur les routes, avant d'arriver au Caire, çà et là un chameau avec son conducteur, un âne chargé de couffes de légumes… Et là-bas, derrière la ville où des minarets sont debout, de l'autre côté du Nil, le faubourg de Gizeh et les pylônes du poste de T.S.F., où nous allons d'abord nous renseigner sur le point de chute de l'obus, qu'on n'aperçoit nulle part…

CHAPITRE IV

À L’APPEL DU PARFUM

7 *juillet*, 21 h. – Nous voici au poste de T.S.F. du Caire, et j’écris à la lueur d’une veilleuse de mosquée, tandis que la brise ardente du sud vibre aux moustiquaires des fenêtres et nous apporte sans relâche ces étranges bouffées de parfum entêtant… À l’autre bout de la salle, bien que les appareils aient cessé de fonctionner, Nazir-bey s’obstine à tapoter sur son manipulateur le signal de détresse : « S.O.S… S.O.S… S.O.S… » – trois coups secs ; trois coups lents ; trois coups secs. Raymonde, couchée sur un divan, le regarde opérer. Au dehors, sur la terrasse où l’eau d’irrigation bruit doucement au pied des grands palmiers, Leduc a choisi les fauteuils du rotatif pour y faire un somme, en compagnie du jeune mécano. Sur la route, les pas furtifs continuent, dans la direction des Pyramides… et de l’Obus martien.

Et j’écris ceci parce que *j’ai peur de m’endormir…*

Nous sommes donc arrivés à 17 heures, après avoir survolé la ville, dont toute la partie nord est en ruines, mais dont la partie sud renferme assez de maisons épargnées pour loger un ou deux milliers d’habitants. Leur fatalisme oriental les a préservés de la panique, mais non des épidémies et des attaques des hordes nuit-

éternalistes venues de Port-Saïd et d'au-delà du canal de Suez. Sur la route des Pyramides, à 1.500 mètres du faubourg de Gizeh, nous avons trouvé le poste de T.S.F. dont les bâtiments blancs abritent la « colonie » civilisée : une vingtaine d'intellectuels, l'élite de l'Égypte réfugiée là depuis plus d'un an, et qui a su s'y maintenir sous la direction de Nazir-bey, le chef du poste de T.S.F. – un ex-élève de Polytechnique.

Un seul petit nègre en turban rose et longue chemise bleue apparut sur le seuil, écartant la moustiquaire en perles de verre multicolores, quand notre rotatif se posa sur la terrasse à l'ombre des palmiers. Cette solitude nous étonna. Mais la chaleur était encore accablante ; le personnel faisait la sieste, croyions-nous ; et laissant le jeune mécano à la garde de l'appareil, nous suivîmes le négrillon qui nous baragouinait (en copte, j'imagine) de volubiles explications.

Dans les corridors, plusieurs serviteurs basanés dormaient étendus sur le carrelage de faïence aux arabesques jaunes et bleues, comme suffoqués par l'air torride – et aussi par ce parfum violent et indéfinissable que nous avions, au premier abord, attribué aux fleurs de la terrasse, mais qui nous poursuivit jusque dans les appartements.

À notre entrée, Nazir-bey leva de dessus les appareils de T.S.F. qui faisaient leur stridulation de cigale un visage ravagé d'insomnie et promena sur nous des yeux presque hagards. Sylvain lui présenta « Léon et Raymond Rudeaux, Sylvain Leduc, envoyés par la station du Mont-Blanc pour coopérer à la défense du Caire

contre l'invasion martienne. » Avec une politesse machinale, l'Égyptien s'inclina en portant la dextre à son cœur, puis il prit à deux mains son front ; inondé de sueur, et d'une voix pleine d'angoisse :

— Je vous demande pardon, messieurs, je croyais que c'étaient… eux. Notre escadrille aérienne est partie à la première heure pour combattre les Martiens… Oui, l'obus est arrivé la nuit dernière, comme annoncé… tout proche des Pyramides… on l'apercevait dans l'aube, pareil à un énorme donjon… inerte d'ailleurs : rien n'en sortait… Tous mes collègues étaient à bord de l'escadrille… et personne, personne, comprenez-vous, messieurs, n'est revenu ! Ils avaient des mitrailleuses à bord, des canons à tir rapide, des explosifs… et l'on n'a rien entendu : il n'y a pas eu de combat… Ils y sont restés, simplement… tous !… mes dix-huit collègues, soixante-trois aviateurs et vingt-cinq rotatifs !…

— Allons donc ! s'écria Leduc, tandis que, Raymonde et moi, nous nous asseyions sur un divan, les jambes fauchées par l'émotion ; allons donc, monsieur, vous n'allez pas nous faire gober que tout ce monde a été pris par les Martiens, escamoté sans un seul coup de feu : – passez muscade !

— Monsieur, je n'ose vous dire tout ce que je soupçonne, mais il se passe des choses étranges au Caire, depuis l'arrivée de cet obus…

À cet instant, le crépitement monotone de l'appareil de T.S.F. cessa d'un coup ; Nazir-bey lança dans un

téléphone quelques mots en langue indigène, écouta la réponse, et reprit :

— Cette fois, c'est notre dynamo qui vient de « gripper »… Il y avait déjà de bien singulières ondes « parasites », comme *intentionnelles*, qui me rendaient indéchiffrables les réponses des autres postes… Ont-ils reçu mes signaux, seulement ?… Je suis positiviste, messieurs, et j'ai envisagé les catastrophes précédentes avec le sang-froid de la raison ; mais devant ce qui se passe aujourd'hui, je m'incline : le mystère est entré en jeu.

— Quel mystère voyez-vous dans quelques « parasites » et dans l'arrêt d'une dynamo ? C'est la révolte du matériel ! répliqua Leduc en haussant les épaules. Le dernier des mécanos sait que les machines ont leurs préférences, leurs lubies, leurs manies, tout comme les gens… Et quant à votre histoire de Pyramides… elle est trop pyramidale ! Laissez-moi dormir une couple d'heures… Il fait diantrement lourd dans votre pays… et à moi tout seul, j'irai vous canarder vos escamoteurs de Martiens et leur faire restituer tout ce monde que vous dites, quand bien même ils le tiendraient prisonnier dans l'obus… comme Jonas dans la baleine !

Mais cette forfanterie héroï-comique n'eut pas de succès ; et les paroles de Nazir-bey augmentèrent notre sourd malaise et nos informulables appréhensions :

— Ne tentez pas l'Inconnu, monsieur ; et surtout, si vous m'en croyez, ne dormez pas ! *Ne dormez pas*, répéta-t-il ; c'est dangereux, ici !

Ces réticences exaspéraient Leduc :

— Ta ta ta ! je viens de faire 33 heures de rotatif à la direction ; j'ai sommeil et j'ai trop chaud, je vais m'accorder un bout de sieste dans mon appareil, au frais de la terrasse, et puis gare aux Martiens !… Pourquoi serait-ce dangereux de dormir ?… Je ne crois pas au surnaturel, je vous en préviens !

— Croyez-vous à vos sens ?

— Pardieu ! je ne crois même qu'à eux… et à ma raison.

— Consultez votre odorat.

— Ce parfum, vous voulez dire ? Eh bien, il est rudement fort, et vous en avez mis partout ; mais nous sommes au pays des cacahouètes et du patchouli, et je ne vois pas…

— Ce n'est pas un parfum… ou du moins pas un parfum *naturel*, prononça Nazir-bey avec une gravité qui nous fit courir un frisson par tout le corps et qui en imposa un instant à Leduc… C'est… autre chose… et *cela* vient de la direction des Pyramides… Mais ce n'est pas tout. Regardez à la fenêtre.

Machinalement, nous lui obéîmes. Au long de la terrasse, dans la nuit, avec un bruit léger de sandales sur le sable, des ombres furtives défilaient, une par une, – et

je vis avec un effroi inexprimable que ces mystérieux passants agitaient dans l'air les larges manches de leurs robes sombres… et je reconnus, au clair d'étoiles, les *chauves-souris* de mes songes ! Raymonde poussa un cri étouffé… Elle aussi les reconnaissait !

Nazir-bey profita de notre silence effaré :

— Et savez-vous où ils vont ?… Il a commencé d'en partir la nuit dernière, aux premières bouffées du… parfum… que le vent du sud apporte des Pyramides. Ils vont au-devant de cet effluve ; ils sont attirés par lui, comme le « sujet » par le magnétiseur… à la lettre, messieurs, car… ils dorment !… *Ils dorment*, monsieur Leduc. Comprenez-vous enfin pourquoi vous *ne devez pas dormir ?*

Mais l'intrépide aviateur s'était ressaisi :

— Bon pour des fellahs de se laisser embobiner par ces mysticités. Moi, je ne marche pas. Assez de contes bleus. J'ai sommeil. Je vais dormir ; et vers minuit, j'irai rendre visite à ces messieurs les prestidigitateurs de Mars… Bonsoir la compagnie.

Et nous sommes restés seuls. Nazir-bey, l'air profondément grave et absorbé, tapote des « S.O.S… S.O.S. » qui ne dépassent plus son manipulateur. Raymonde, couchée auprès de moi sur un divan, suit ses gestes sans les voir. Le négrillon est assis sur les carreaux de faïence, contre la porte… Et la veilleuse de mosquée vacille aux bouffées de la brise ardente du sud qui vibre aux moustiquaires et nous apporte le Parfum, de plus en plus fort et que son origine suspecte ne rend pas moins

délicieux, à présent que nous nous y habituons. Tout autre parfum nous aurait déjà écœurés par sa persistance. Celui-ci varie à chaque minute, se renouvelle sans cesse, comme si toutes les odeurs suaves de la Terre étaient incluses en lui. J'y retrouve mes souvenirs des *soukhs-des-parfumeurs*, à Tunis et à Kairouan ; toutes les fleurs y développent leurs essences : œillet, lis, jasmin, rose, et tant d'autres dont j'ai oublié les noms, mais que mon odorat, lui, reconnaît, et que je savoure avec délices, une à une, comme des voix qui se succèdent et se fondent l'une dans l'autre ; et parfois, c'est un chœur prodigieux, une symphonie triomphale qui nous guiderait à coup sûr vers des jardins embaumés, vers l'oasis merveilleuse d'où émane ce parfum – bien plutôt que… Au fait, Nazir-bey ne nous a pas dit à quoi il les attribue… « Pas naturels »… qu'est-ce que cela signifie ? Je me souviens avoir lu que les parfums ne sont pas tous et nécessairement matériels, et que les plus subtils correspondent simplement à des vibrations, sur un rythme particulier, de l'Éther… Suppose-t-il que les Martiens sauraient provoquer en grand ces vibrations ?… Mais dans quel but ? C'est absurde !…

22 *heures*. – Je l'avoue, maintenant : j'ai peur, moi aussi. Comme dit Nazir-bey, il y a du mystère dans l'air… Ce défilé incessant sur la route, de pas furtifs et d'ombres agitant des ailes de chauves-souris… Et Leduc, Sylvain Leduc lui-même, qui vient de nous abandonner !

Il y a cinq minutes, le bruit doux et frais de l'eau d'irrigation baignant le pied des grands palmiers, sur la

terrasse, a paru soudain se renforcer, grossir démesurément… est devenu le ronflement du rotatif où dormait Leduc, et qu'il mettait en marche sans nous prévenir ! Et je suis arrivé à la porte pour le voir s'élever dans la nuit, verticalement d'abord, puis filer, lui aussi, vers le sud, vers les Pyramides. – vers le Parfum !

Que va-t-il arriver encore ? Nazir-bey a interrompu sa besogne vaine, il a sur les lèvres un étrange sourire… Il s'en va jusqu'au seuil, appelle le négrillon qui a disparu : « Ahmed ! » Sa voix résonne bizarrement dans la nuit chaude. Il hésite, puis s'avance sur la terrasse où j'entrevois sa forme blanche aller et venir dans l'ombre bleue, sous les étoiles, qu'il semble invoquer de ses bras levés…

Il part ! j'entends ses pas légers descendre l'escalier… passer sous les fenêtres… et s'éloigner, dans la direction des Pyramides !

Nous voici seuls, Raymonde et moi, sous la veilleuse de mosquée qui vacille aux bouffées de la brise du sud toute chargée des parfums de l'ineffable Nuit chaude…

CHAPITRE V

ENTRE LES PATTES DU SPHINX

… Qu'avons-nous fait ! Par quel fatal attrait avons-nous été amenés jusqu'ici, Raymonde et moi ? – alors que cette nuit, après l'évasion de Sylvain Leduc et le départ de Nazir-bey, je jurais de nous empêcher à tout prix… de dormir !…

Nous n'avons pas dormi, pourtant !

Alors, pourquoi sommes-nous ici, réfugiés dans ce bar abandonné qui s'intitule : *À la vue du Sphinx*, tandis que le soleil dévorateur flambe tout autour de nous sur le sable du désert, sur le Sphinx, les Pyramides et le Donjon formidable du Cylindre martien ?…

C'est comme en songe que je nous revois, cette nuit, sous la lampe de mosquée vacillante, prête à s'éteindre et à nous livrer sans défense aux mystères de la Nuit que le Parfum tout-puissant chargeait d'une langoureuse ivresse de désirs et d'irréparables nostalgies… Raymonde m'avait fait un collier de ses bras, et suspendue à mon cou me récitait des fragments de poèmes pleins de vastes regrets dérivant dans le ciel d'un radieux passé disparu, comme les féeriques nuages d'or d'un long couchant d'été, au bord des mers phosphorescentes, solitaires et sans espoir… Des illuminations, des musiques séraphiques alternaient avec la majesté suprême et la

tristesse infinie d'un adieu sans retour… le baiser d'une éternelle séparation unit nos lèvres…

Et le Parfum nous submergea – le Parfum des oasis glorieuses où vivre notre nouvel amour au bercement des palmes, au chant des fraîches eaux de rose retombant dans les vasques, servis par de beaux esclaves nous versant le nectar des buires de cristal sous un kiosque des Mille et une Nuits…

Le parfum nous guida, sur la route – et des bouffées plus denses résonnaient dans nos âmes en appels irrésistibles ; – l'allée de palmiers s'ouvrit sur la Nuit bleue et constellée, l'ineffable Nuit chaude et parfumée… Là-bas, à l'horizon, la silhouette des Pyramides.

Des ombres nous dépassaient, sans nous voir. Nous n'étions plus de ce monde. Nous allions dans une suavité, vers une suavité plus grande. Je songeais à Dante et Béatrice. Raymonde suffoquait d'une extase bienheureuse. Elle se tordit lentement les bras, s'enfonça la tête dans les épaules, la face levée au ciel.

— C'est le Paradis, murmura-t-elle.

Ses paroles ne me surprirent pas, mais sa voix !… sa voix était toute nouvelle, et balbutiante comme celle d'une petite fille…

Le clair d'étoiles était très vif ; j'aurais pu lire… je voyais son visage… et cependant je ne la reconnaissais presque plus… Et elle ne paraissait ni me voir, ni m'entendre.

Mais nous ne dormions pas ! je jure que nous ne dormions pas !

Et c'est parce que nous ne dormions pas, et à cause de la lenteur de notre marche, que nous avons été sauvés !

Car l'aube se levait quand nous arrivions au Sphinx. Et la vue de sa Face mutilée m'arrêta net, comme l'avertissement d'un danger proche, la menace d'une mort imminente.

Devant nous, les pèlerins somnambules s'avançaient vers les Pyramides toutes roses d'aurore… et vers le brillant Donjon du haut duquel les Mages martiens les attiraient par leurs incantations. Drapés de rouge – ou bien si c'étaient des ailes véritables ? – leurs cornes lumineuses évoquant l'idée de Satans, ils agitaient les gestes rituels d'où naissent les ondes parfumées ; ils descendaient en voletant jusqu'aux pèlerins extasiés, et les emportaient serrés contre eux – les chauves-souris, toujours ! – sur la plate-forme du Donjon… Près de celui-ci, à terre, les rotatifs gisaient…

Et dans l'aurore de pourpre et d'or, le vol silencieux des Mages alla se poser au plus haut des Pyramides, et leur salut au Soleil levant monta dans l'air comme une fanfare de parfums…

Mais j'avais, d'un effort héroïque, vaincu la paralysante torpeur, et j'entraînais Raymonde à l'intérieur de ce petit bar abandonné, porte béante… Et c'est par la fenêtre que j'ai vu les Mages regagner leur

donjon, et s'y enfermer, car ils semblent craindre le grand éclat du jour…

Le Désert est vide, à cette heure ; les Pyramides se dressent solitaires dans l'azur vibrant de chaleur… Le parfum s'est affaibli… Les pèlerins somnambules ne passent plus…

Mais il ne faut pas dormir !

Pour nous tenir éveillés, elle joue d'étranges improvisations sur le piano du bar, et moi j'écris ceci… et le Sphinx, de sa Face mutilée, nous regarde par la fenêtre.

Gloire à nous ! Gloire à Toi, ô Soleil Notre-Père, dont je viens de me rapprocher une fois encore !

Gloire à notre victoire !

Malgré les ennemis de notre Race sainte, – les occupants dégénérés de ce vaste séjour qui a nom ici-bas Jupiter, – malgré le feu impie qu'ils ont dérobé à Tes rayons, ô Soleil, pour abattre la Fin-du-Monde sur notre chère Patrie,

Nous avons transmigré par les champs de l'Éther, et abordé sur l'Éden promis, que ces autres démons présomptueux – les Hommes – appellent leur Terre !

Les Hommes ! *– nous serons désormais parmi eux, ô Martiens mes frères, plus nombreux et puissants que jamais ! Mieux que nos messagers de mort, le génie de nos Mages les*

courbe devant nous par milliers et livre leurs corps à nos âmes !

Ô parfum de l'Éden ! ô joie ! je te respire, Signal sacré des Renaissances que par trois fois déjà mon âme a goûtées, depuis son tout premier éveil hors du néant, – Soleil ! à ta lumière pure ! – Là-haut, sous l'Arche merveilleuse de Saturne !

Encore un avatar sur la blanche Vénus ; *– un autre sur le fauve Mercure ; – et délivré, Soleil ! des travaux de la vie, j'irai boire la Flamme à jamais dans Ton sein éternel,*

Notre-Père Soleil !

Ainsi soit-il !

Est-ce moi qui ai écrit cela ? quelle est cette prière inconnue et monstrueuse ? quelle est cette écriture maladroite et hésitante, comme si je réapprenais, avec une main étrangère ?

Avons-nous dormi ?… Non. Elle joue toujours du piano… Et moi ?… N'aurais-je pas un instant somnolé ?… Ne me serais-je pas laissé… envahir par… cette Présence qui m'assiège… par cette autre âme qui s'efforce de me supplanter dans mon corps… qui va profiter de mon sommeil pour me chasser définitivement de mon corps, dont elle vient déjà de se servir pour écrire cette prière… Ah !… cette prière *martienne !*

Je comprends ! je comprends !… c'est comme si une Révélation se faisait en moi… comme si un Esprit me

déclarait ces choses… Hé oui ! c'est *l'Autre* qui sait, l'autre âme qui vient de profiter de mon inattention, de ma somnolence passagère, pour visiter mon cerveau qu'il convoite… et dans mon cerveau cette visite de l'âme martienne a laissé des traces…

Je comprends !… Je comprends !…

Les Mages-chauves-souris, les Mages-Satans sont venus sur Terre pour aider à la réincarnation des âmes martiennes, pour les introduire par leurs parfums dans les corps des hommes et les y river par leurs incantations, après en avoir expulsé les âmes humaines !

Car la Terre est le paradis de Mars, le *lieu* nécessaire des âmes martiennes, après la mort ; c'est sur notre planète qu'en temps ordinaire ces âmes se réincarnent dans les corps de nouveau-nés, qui deviennent par la suite les gens violents et belliqueux, les criminels et les guerriers… Et comme la population de Mars est quatre ou cinq fois moindre que celle de la Terre, ces âmes errantes ont vite trouvé à se réincarner et les ex-Martiens ne sont parmi les hommes qu'une minorité…

Mais la crémation de leur planète par le Foudre de Jupiter a libéré d'un seul coup des millions d'âmes martiennes ! Elles sont arrivées sur Terre, leur paradis, aspirant à commencer la nouvelle existence qui leur permettra ensuite de passer sur Vénus, puis sur Mercure, étapes nécessaires de la transmigration qui doit aboutir aux suprêmes béatitudes de l'Astre central – le Soleil !

Or, peu ou point de naissances chez les quelques dizaines de milliers d'humains qui subsistent, et les corps

adultes, déjà pourvus d'une âme, ne peuvent être *forcés* par une autre âme que dans des circonstances exceptionnelles.

Les Martiens le savaient. Ils savaient que le Foudre allait détruire leur planète… Ils ont envoyé sur Terre leurs Mages, fourriers des âmes ; les Mages, dont les parfums créent justement l'état exceptionnel où un corps humain est susceptible de recevoir une nouvelle âme…

Où et comment se fait l'échange des âmes ? Que deviennent les âmes dépossédées de leur corps ? Le parfum est-il destiné à servir d'atmosphère ou de véhicule aux âmes martiennes ? serait-il dû à la présence en grand nombre de ces âmes ? ou quel est son rôle exact ? La *possession* par la nouvelle âme ne serait-elle que provisoire sans l'intervention des Mages ? Comment cette nouvelle âme apprend-elle à se servir d'un corps adulte qui n'a jamais été le sien ?… Autant de questions que je résoudrais peut-être… si j'étais plus familiarisé avec ces doctrines spirites et théosophiques auxquelles j'ai eu le tort de prêter trop peu d'attention… Ou si encore je me laissais envahir davantage par l'*Autre,* par l'âme martienne qui a choisi mon corps pour en faire sa résidence terrestre… Je la sens, invisible, qui rôde autour de moi ; je la sens qui effleure de ses antennes fluidiques mon cerveau convoité, dont elle examine le jeu, pour apprendre à s'en servir…

Si je m'endors, si le songe vient à distraire un seul instant mon âme, l'*Autre* va s'emparer de mon corps vacant !… IL l'a déjà fait une fois, tantôt, lorsqu'IL a écrit par ma main sa prière sacrilège ; mais IL n'a pas su, dans

son inexpérience du fonctionnement de mon corps, y tenir bon contre le retour de mon âme… Serai-je aussi heureux une autre fois ? Ne va-t-IL pas s'enhardir, se fortifier dans la place où IL a déjà laissé son empreinte ?…

Qu'est-ce ? Voici Raymonde qui se répète, qui joue trois, quatre, dix fois de suite… indéfiniment la même mesure !…

Elle dormait ! elle jouait machinalement ! ses doigts seuls continuaient de jouer, par réflexe ; mais elle dormait ! et l'âme martienne qui la convoitait a profité de l'instant… Elle est *possédée !* C'est fini ! Le malheur sans nom, l'aventure monstrueuse est arrivée… Par ma faute, misérable !… Et la voilà devant moi étendue sur ce divan, qui dort, qui dort sans que je puisse la réveiller, avec ce visage que je ne reconnais plus, – avec, sur son visage, le reflet de l'âme martienne qui la possède – un sourire fixe et hagard – un sourire de folie, dirais-je si je ne savais l'abominable vérité !…

Par ma faute ! Que n'avons-nous dès l'aube fui ce voisinage maudit ! Que n'ai-je surmonté la torpeur mystérieuse de l'incantatoire Parfum qui nous a contraint de nous réfugier ici, dans ce bar abandonné, en vue des Pyramides souillées par les Mages, en vue de leur Donjon, – en vue de la Face mutilée du Sphinx… Que n'ai-je bravé la traversée du désert sous le soleil aveuglant, au lieu d'attendre le crépuscule et la fraîcheur du soir… Hélas ! bien-aimée perdue ! même si tu avais

résisté jusque-là, n'aurions-nous pas succombé au redoublement du Parfum, lorsque la Nuit va faire s'envoler les Mages sur les Pyramides, d'où ils répandront à nouveau leurs passes fluidiques !…

Que m'importe à présent !… pourquoi lutter désormais ? pourquoi ne pas dormir et livrer mon corps à l'*Autre ?…* Non ! non ! non ! je ne veux pas ! je ne veux pas !… Une jalousie énorme me révolte, me fait me cramponner à mon corps ; je refuse de le céder à l'*Autre,* qui va, incarné à ma place, l'aimer !… L'aimer ? *Elle ?…* Mais ce n'est plus *elle !…* En nos deux corps, ce sont deux nouvelles âmes, – c'est un couple d'amants martiens qui va s'aimer !

Aux instants ou l'*Autre* s'insinue en moi subrepticement, à ces instants où je ne reconnais plus mes propres gestes et à peine mes pensées que traversent des courants de souvenirs *étrangers,* – alors Elle (la nouvelle !) semble se réveiller de sa léthargie et reconnaître le nouveau moi… elle l'aime, *lui,* d'un nouvel amour qui m'ignore… et lorsque c'est *moi* qui règne à nouveau dans mon corps, elle détourne la tête, et je ne tiens plus entre mes bras que le corps inerte et désâmé de ma Raymonde d'autrefois !

Mais je sens que l'*Autre* ne l'aime pas autant qu'elle l'aime ; que mon nouveau moi va faire souffrir cruellement la nouvelle Raymonde, et un navrement affreux s'ajoute aux rages de ma jalousie impuissante… Mais que m'importe donc sa nouvelle âme ? à moi, à mon vrai moi !… Et cependant, je ne veux pas ! je ne veux pas

lâcher mon corps… je résisterai jusqu'au bout à l'envahisseur !

Ah ! si je pouvais concentrer toutes les forces de ma volonté !… il me semble que je reprendrais le pouvoir, que je chasserais l'intrus de mon corps, définitivement… Et qui sait si je n'arriverais pas aussi à exorciser ma bien-aimée, à lui restituer sa vraie âme qui est là peut-être encore, auprès de moi – auprès de nous ! – sans pouvoir se manifester, coupée du monde des vivants, en proie aux malveillances des autres âmes martiennes attendant leur résurrection de la chair !…

Mais non ! c'est l'*Autre* qui va me chasser à jamais de mon corps, sitôt que je cesserai d'écrire, sitôt que je céderai au sommeil… Voici que la Face mutilée du Sphinx s'ombre mystérieusement de crépuscule… ma bien-aimée désâmée gémit de volupté sous le redoublement du Parfum paradisiaque… les pèlerins somnambules recommencent à passer… là-haut, sur leur Donjon sinistre et sur les Pyramides, les Mages de Mars, aux cornes lumineuses, dans la soirée ardente agitent leurs ailes de chauves-souris vers les horizons de la Terre-Promise…

FIN[6]

---

[6] Ce roman est suivi de « L'agonie de la Terre ». *(Note ELG.)*

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Janvier 2017

—

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : FrançoiseS, BrussLimat, YvetteT, Jean-Marc, FlorentT, PatriceC, Coolmicro

– **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.